

ON NE MEURT JAMAIS VRAIMENT

AGNÈS MORILLON



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

Agnès Morillon

On ne meurt jamais vraiment
Roman



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

OceanofPDF.com

© Lys Bleu Éditions – Agnès Morillon

ISBN : 979-10-377-8537-4

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

*Je dédicace ce livre à mes fils,
mes belles-filles et mes petits-enfants.*

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Nuit d'angoisse

— Bon sang, ce qu'il fait froid ici ! s'écrie Molly les paupières à peine relevées, réveillée en sursaut toute grelottante.

Elle n'y voit rien. La télévision est éteinte.

— Je dois faire un mauvais rêve.

Elle a la sensation d'être couchée à même le sol. Elle se frotte les yeux, espérant voir le jour.

— Non, ce n'est pas une hallucination ! C'est le noir total. Cela n'a rien à voir avec mon lit douillet ! dit-elle en somnolant.

Elle se redresse, tend une main tremblante dans l'obscurité vers le tiroir de sa table de nuit, là où est rangée la torche, mais ne trouve que le vide en effleurant le sol. Cette fois-ci, elle est bien réveillée.

— Mais bon sang, je suis par terre ! Ce n'est pas un rêve, mais la réalité ! crie-t-elle désorientée par la pénombre. Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Oh, mon Dieu ! C'est de la paille que je touche !

La jeune femme retire sa main de frayeur, d'un geste brusque. Surmontant sa peur, elle tâtonne autour d'elle, se saisit de ce qu'elle pense être un sac de toile très rêche, mais assez grand pour la couvrir entièrement. Elle ne comprend rien. Un sentiment de panique la submerge. Être dans le noir complet la terrifie. Elle supplie :

— Au secours ! Aidez-moi !

Mais seul un vent lugubre lui répond par des craquements sinistres venant de toute part.

— Mais qu'est-ce qui m'arrive ? crie Molly.

Elle est appuyée contre ce qui semble être un mur. Ses doigts effleurent la paroi rugueuse. Elle sursaute. Quelque chose vient de se coller à sa main. Elle sent des courants d'air glacé.

— C'est un cauchemar !

Molly sanglote. Elle se sent perdue dans cette nuit froide, obscure. Ce bruit infernal, des rafales violentes, la terrifie.

— C'est pas possible ! C'est pas possible !

C'est la phrase qui tourne en boucle dans sa tête. Elle n'arrive pas à y croire.

Elle se remémore des bribes de sa soirée, une routine pour la jeune femme. Après une bonne douche rafraîchissante, elle boit un grand verre de menthe à l'eau avec des glaçons, blottie sur son canapé en cuir, dans le salon où les volets sont fermés depuis plusieurs jours.

La canicule sévit depuis une semaine, frôlant les 38° dans sa belle Vendée. Tous les moyens sont bons pour se sentir mieux. Vers 23 h, elle est montée dans sa chambre. Elle a allumé le ventilateur et le téléviseur. Puis, elle s'est couchée, tout en regardant un film dont elle n'a pas vu la fin. C'est un bon moyen pour elle de s'endormir rapidement, sans penser à quoi que ce soit et ne pas être dans le noir.

— Je ne comprends pas. Ce n'est pas ma chambre ! Mais qu'est-ce que je fais ici ? se demande-t-elle. Bon, allez, calme-toi, Molly ! Concentre-toi. Concentre-toi. Tu es toujours vivante ! Tiens jusqu'au petit matin !

Elle grelotte quand, soudain, elle entend ce qui semble être des hurlements de loups ! Elle serre un peu plus contre elle ce qui lui fait office de couverture. Des craquements secs se font entendre tout autour d'elle, comme si elle se trouvait dans une vieille cabane. À l'extérieur, le vent redouble de force.

— Ce n'est pas normal pour un mois de juillet ! se dit-elle.

L'air qui entre dans ses poumons est tellement glacial qu'elle respire par saccades. Molly a l'impression que le temps est figé, que le jour prend ses aises pour poindre le bout de son nez. Elle gémit, terrifiée devant l'incompréhension de sa présence dans ce lieu inconnu. Elle se frictionne les mains et les pieds. Son corps commence à s'engourdir. La jeune femme ne porte sur elle qu'une simple nuisette synthétique, normal pour une tenue d'été. Son visage commence à se figer. Ses lèvres deviennent douloureuses.

— Mais merde ! Qu'est-ce qui se passe ? Où suis-je ?

Elle jure. C'est sa façon à elle de gérer ses angoisses. Elle claque des dents. Le froid ne lui laisse aucun répit. Son corps transi la fait souffrir tant

ses muscles se crispent, tremblent à cause de l'air gelé de la pièce.

— Mon Dieu, faites que le jour arrive vite, sinon je vais mourir là ! Pitié, Seigneur ! Aidez-moi ! se lamente Molly sans être particulièrement croyante.

Dans un instinct de survie, elle rassemble toute la paille qu'elle peut attraper pour couvrir le sac.

— Cela fera un bon isolant ! pense-t-elle.

Petit à petit, elle commence à distinguer une fenêtre qui se découpe dans les ténèbres. Elle n'ose pas bouger, car elle se sent protégée sous sa couverture de fortune.

— J'attends encore un peu que le jour se lève complètement, se dit-elle.

Elle n'a pas vraiment chaud, mais elle tremble moins. Elle ne veut pas prendre le risque d'affronter à nouveau ce froid si mordant. Un moment de lassitude la submerge. Sa peur laisse place à l'incompréhension. Elle a beau réfléchir, elle ne comprend pas. Comment s'est-elle retrouvée dans cette pénible situation ? Son cerveau fonctionne à toute vitesse, imaginant plein de scénarios possibles. Elle enfouit sa tête dans ses bras qui enserrant ses jambes repliées devant elle. Ses paupières deviennent lourdes.

Molly s'endort par intermittence jusqu'au petit matin. Elle s'éveille péniblement. Il fait jour. Prostrée sous son sac, elle balaie la pièce d'un regard à moitié endormi. Tous ses membres sont engourdis. Elle ne sent plus ses pieds devenus des glaçons, du moins c'est son impression. Elle regarde ses mains douloureuses, gonflées, devenues rouges, ses doigts figés par le froid.

— Je suis vivante ! Merci Seigneur ! murmure-t-elle au bout de quelques secondes, abrutie par la fatigue.

Son visage est paralysé par le froid implacable. De sa bouche, s'échappe l'air embué et chaque inspiration est comme une morsure glaciale, une brûlure cinglante qui la transperce.

— Brrr ! Mais comment suis-je arrivée ici ?

La jeune femme reste sans voix, les yeux écarquillés, bouche bée. Elle découvre autour d'elle une pièce unique sordide de quatre mètres de large sur cinq mètres de long à peu près, une construction toute en bois. De la paille est éparpillée un peu partout sur le plancher.

Quelques brins s'envolent par intermittence, chassés par le vent qui s'infiltré entre les fentes des lames du plancher. Des caisses sont remplies d'un fouillis de matériels de toutes sortes, certaines les unes sur les autres. D'un tonneau sans couvercle débordent des sacs de toile. Au plafond et même sur les murs, on peut distinguer une quantité impressionnante de toiles d'araignées.

Aux poutres, des mâchoires d'acier sont suspendues depuis longtemps, vu leur état poussiéreux ainsi que des crochets qui tintent entre eux, sous l'effet des courants d'air. Quelques fourrures sont placées sur un tréteau. Différentes cordes, mêlées entre elles, sont posées négligemment sur une selle de cheval à même le sol.

Des outils sont déposés à la va-vite sur une caisse. Un vrai bric-à-brac un peu partout. La pièce est sale, en désordre, mais Molly s'en fiche. Elle a survécu à cette longue nuit infernale.

Son regard se pose sur ce qui semble être un gros manteau de fourrure accroché par une pointe près de la porte, du moins c'est ce qu'elle en déduit. Le vent siffle à travers les fissures des murs en planche. Ce n'est pas rassurant pour la jeune femme. Elle comprend mieux pourquoi elle a eu si froid. Cette pièce n'est pas isolée du tout.

— Allez, courage ! Lève-toi et mets-le. Tu seras au chaud dedans, se dit-elle malgré sa répugnance à se couvrir de peaux d'animaux.

Elle se précipite vers le mur et enfile le manteau. Il est assez grand pour la couvrir jusqu'aux chevilles.

— Sûrement celui d'un homme ! pense-t-elle.

En dessous de celui-ci, la jeune femme trouve des bottes en peau, de grande taille. Sans hésiter, elle y glisse ses pieds violacés. Elle scrute la pièce puis se dirige vers l'unique fenêtre dont les carreaux sont complètement givrés.

Elle a une démarche inhabituelle, grotesque qui, dans d'autres circonstances, l'aurait sûrement amusée. Ses pieds à moitié gelés et ses bottes trop grandes pour elle lui donnent vraiment une allure incongrue.

Elle frotte la vitre à l'aide de sa manche et se fige devant le spectacle qui s'offre à ses yeux. Elle découvre de la neige en abondance dans un paysage semblant privé de toute forme de vie ! La luminosité est tellement forte

qu'elle plisse des yeux. Elle reste un moment abasourdie par ce qu'elle vient de découvrir.

— Oh, mon Dieu !

Après un long silence, elle s'exclame :

— C'est insensé ! Comment suis-je arrivée dans cet endroit sans m'en rendre compte ?

Indifférente au magnifique paysage, Molly reste figée devant cette découverte. La peur, l'incohérence de la situation dont elle est victime, commence à la submerger de nouveau. Au bout d'un moment, elle se dirige d'un pas vif vers la porte. Ses pas résonnent sur le plancher. Elle se couvre avec la capuche du manteau, tourne la poignée et ouvre la porte d'un mouvement brusque. Un vent glacial s'engouffre dans la pièce, laissant sa tête nue. Elle frissonne sans s'en rendre compte, rassemble tout son courage et fait ses premiers pas à l'extérieur.

— Merde, je m'enfonce !

La jeune femme claque des dents. La neige entre dans ses bottes. Son épaisse chevelure virevolte devant ses yeux, l'empêchant de voir devant elle, ajoutant une difficulté de plus à se déplacer. Le vent fouette son visage. Elle regrette de ne pas avoir trouvé un chapeau ou un bonnet qui aurait mieux tenu sur son crâne.

Déterminée, elle continue d'avancer. Sans pantalon, ses jambes bleussent encore plus, petit à petit, sous l'effet de ce froid cruel et sans pitié. Elle avance difficilement. Chaque enjambée demande un effort surhumain.

— C'est vraiment éreintant ! se dit-elle.

Désespérée, elle a l'impression que sa vie vient de s'effondrer. Un sentiment d'angoisse revient brusquement l'assaillir. Elle fait une pause, se calme, puis regarde devant elle. Elle ne voit que des arbres. Les branches grincent, craquent sous l'assaut du vent.

— C'est inutile d'aller dans cette direction ! pense-t-elle. Je n'ai pas envie de me perdre, dans une forêt en plus !

Elle bifurque difficilement sur sa droite, à hauteur d'une grosse souche.

— Cela me permettra de me repérer au cas où je m'égarerais ! pense-t-elle.

Au bout d'une dizaine de mètres, elle fait une halte. Elle a l'impression de sentir une présence sans savoir d'où cela peut venir.

Chapitre 2

De surprise en surprise

Molly entend une voix venant de sa droite. Sur le moment, elle pense que c'est le vent, mais non, la voix semble humaine. Les poumons en feu et les jambes à la torture, elle risque un coup d'œil derrière elle, puis se retourne complètement. Son regard se fixe sur la silhouette d'un homme simplement vêtu d'un caleçon, affublé d'une couverture sur les épaules. Il se tient sur le seuil de la porte d'un vieux chalet. Il lui fait de grands signes, l'invitant à venir le rejoindre. Malgré le vent qui emporte régulièrement sa couverture, il semble vouloir lui porter assistance.

Molly hésite un moment. Est-ce un dangereux criminel ? Est-ce lui qui l'a enlevée et emmenée dans cet endroit ? Mais a-t-elle le choix ? Elle regarde autour d'elle et ne voit qu'un paysage enneigé, la forêt à perte de vue, aucune maison pour demander de l'aide à part cet homme. Elle avance avec difficultés, rassemblant toutes ses forces pour lutter contre les congères.

Elle s'enfonce jusqu'aux genoux. L'homme recule, ouvre la porte du chalet. La jeune femme a une petite hésitation. Mais devant la violence du blizzard, elle entre rapidement. Elle regarde autour d'elle dans un instinct de survie pour voir si elle peut trouver quelque chose pour se défendre, mais ne voit rien dont elle aurait pu se servir.

Elle découvre une pièce unique avec un petit enfoncement sur la droite, une cheminée centrale en pierre avec une belle poutre comme linteau, tout au fond de la salle, avec une réserve de bois en dessous. Un escalier longe une partie du mur de gauche. À côté, un vieux canapé de trois places a été rapiécé tant de fois que Molly ne peut reconnaître la couleur d'origine du tissu. Une vieille table en bois orne le centre, avec des tabourets à trois pieds de chaque

côté. Un vieux bahut délabré sur la droite dont le bois brut comporte des marques de coups, de griffures et des taches.

— Qui êtes-vous ? demande Molly sur un ton cinglant tout en frissonnant.

— Je m'appelle Marc ! Je suis ici depuis cette nuit. Vous êtes la propriétaire de ces lieux ? demande-t-il en grelottant.

Molly le fixe, étonnée par cette question. Elle peut lire l'inquiétude dans ses yeux.

— Non ! Je ne me souviens de rien ! Je ne sais pas comment je suis arrivée ici, explique-t-elle sans le quitter des yeux.

— Moi non plus ! C'est incroyable ! Je ne me souviens de rien ! lance l'homme tout en la fixant.

— Donc, ce n'est pas votre maison ? Connaissiez-vous cet endroit avant ?

Elle se méfie. Peut-elle lui faire confiance ?

— Non, pas du tout !

— Assoyez-vous ! Vous devez être frigorifiée, tout comme moi, et perdue par ce qui nous arrive.

La jeune femme s'exécute, il en fait de même, toujours enveloppé dans sa couverture. Molly aperçoit les jambes nues de l'homme et détourne le regard.

— Bon sang ! Je ne comprends rien à ce qui se passe ici ! s'égosille son compagnon d'infortune.

— Regardez autour de nous. Cela me fait penser aux reportages que l'on voit à la télé ! Vous voyez le style ?

— On dirait une cabane de trappeur ! ajoute l'homme d'une voix tremblante.

La jeune femme examine l'unique pièce du rez-de-chaussée. Le petit renforcement qu'elle a vu en entrant sert de cuisine sommaire, composé d'un simple évier en pierre et d'un petit robinet. Au-dessus sont accrochés quelques placards et deux étagères avec des pots de toutes les tailles.

— Oui ! murmure Molly, je me suis dit la même chose quand j'étais dans l'abri. Vous savez, j'ai découvert des pièges à ours. Enfin, vu leur grandeur, c'est ce que j'en ai déduit.

La jeune femme enlève ses bottes remplies de neige et frictionne ses pieds douloureux un long moment. L'homme ne semble pas dangereux pour l'instant. Il grelotte autant qu'elle et lance d'une voix colérique :

— Il fait tellement froid ici qu'on ne peut pas être en France. On est en pleine canicule, merde ! Mais qu'est-ce qui nous arrive ?

— On peut allumer un feu dans la cheminée ! balbutie Molly toute tremblante.

— J’ai essayé quand le jour s’est levé, mais je n’ai pas réussi. Je n’ai jamais eu l’occasion d’allumer un feu de cheminée. Je suis un musicien, un citadin, moi. J’habite Bordeaux. Je ne suis pas un trappeur ! déclare l’homme avec énervement.

Molly pose son regard sur lui avec inquiétude. Le jeune homme se lève avec embarras et la regarde, un peu gêné par son comportement exalté.

— Désolé pour mon attitude excessive ! Je suis perdu ! Je ne comprends pas ce qui m’arrive. J’ai si froid ! Je suis épuisé ! J’ai passé une partie de la nuit à essayer de vaincre ma peur tout en essayant de survivre et d’analyser ce qui se passe. Vous comprenez mon énervement, je pense ?

La jeune femme acquiesce. Elle a vécu le même drame et partage les mêmes sentiments que le jeune homme sur cet événement qui les réunit à cet instant.

— Bon ! C’est dur pour nous deux. Au fait, je m’appelle Molly. Je crois qu’on réfléchira mieux devant un bon feu. Vous ne croyez pas, Marc ?

— Si Molly, vous avez raison. Une chance pour moi que je vous aie aperçue par la fenêtre !

La femme lui sourit pour le rassurer, mais aussi pour elle-même. Elle ne comprend pas ce qui se passe, mais au moins, elle n’est plus seule pour affronter cette situation plus que mystérieuse. Molly regarde autour d’elle et aperçoit sur une étagère une vieille lampe à pétrole. Elle se lève et propose :

— Une lampe, ça, c’est utile ! Le liquide servira pour lancer le feu. J’espère que le bois est sec.

Le jeune homme la regarde avec gratitude tout en se disant que cette femme a l’air de savoir ce qu’elle fait. Pendant ce temps, Molly continue de trouver des trésors tels qu’un briquet et de vieux journaux près de la cheminée. Sous une partie de l’escalier, des bûches et du petit bois pour démarrer le feu sont bien empilés.

Cela ne fait pas peur à la jeune femme de prendre les choses en main. Elle est très volontaire. Elle a un tempérament de feu comme sa chevelure flamboyante. Elle aime se débrouiller seule, malgré des parents bien présents dans sa vie. Alors, allumer un feu est un jeu d’enfant pour elle. Son père lui a

appris la technique très jeune. Dès les premiers crépitements, Marc quitte le canapé pour s'approcher du feu.

— Vous êtes une magicienne ! s'exclame le citadin, tout en se frottant les mains devant les flammes naissantes. Oh, ce que ça fait du bien ! Merci mille fois, Molly ! Sans vous, je serais mort de froid.

— Vous n'avez pas à me remercier, je suis tout aussi gelée que vous. Si on déplaçait le canapé devant la cheminée ? propose cette dernière.

Aussitôt dit, ils s'éloignent de la cheminée.

— Mais oui, bonne idée ! Quand je pense que j'ai passé la nuit entière sur le sol ! J'étais dans le noir complet ! J'ai juste saisi une couverture près de moi par hasard, alors que j'avais tout sous la main pour me réchauffer. C'est dingue cette histoire ! fait-il remarquer en l'aidant à installer le vieux canapé près du feu.

Molly lui répond en le regardant droit dans les yeux :

— J'aurais préféré être ici que dans l'abri ! Vous savez, c'est mieux isolé ! Après cette nuit horrible seule dans cette cabane, j'ai cru que j'allais mourir de froid.

Le jeune homme se sent ému devant la fragilité de la jeune femme. Ses yeux embués de larmes lui font comprendre que la situation est grave et qu'il doit l'aider au maximum pour qu'ils puissent s'en sortir tous les deux.

— Oui, j'ai ressenti la même chose ! confirme l'homme en s'asseyant avec un léger sourire pour lui communiquer un peu de chaleur humaine.

Molly se blottit dans les coussins, emmitouflée dans son manteau de fourrure poussiéreux. Il se marie très bien avec le misérable canapé défraîchi, usé par le temps et prêt à rendre l'âme. Le décor de la pièce est digne d'un trappeur bourru et solitaire, sans âge, jouant dans un vieux western hollywoodien. La jeune femme regarde les flammes.

Pour l'instant, elle veut oublier cette affreuse nuit, le mystère de sa présence dans ces lieux, pour simplement savourer ce moment de réconfort près du feu. Elle a le sentiment qu'elle n'arrivera jamais à se réchauffer complètement. Le jeune homme se demande si Molly n'est pas en état de choc. Après tout, elle vient de vivre une nuit d'enfer. Il pense qu'il doit être fort pour tous les deux. Il doit la sortir de sa léthargie.

— Que fait-on maintenant ? soupire-t-il au bout d'un long moment de silence.

— Je ne sais pas, répond-elle d'un air vague.

— J'ai faim, pas vous ? questionne le jeune homme, feignant l'enthousiasme.

Elle le regarde un instant puis émet un bref soupir. Elle réfléchit quelques secondes. Un léger sourire se dessine sur son visage. Elle décide de se lever malgré son désir de ne plus bouger.

— Oui ! on va fouiller partout pour chercher de la nourriture et voir si on peut se trouver des vêtements. On en a besoin, reconnaît la jeune femme en ouvrant son manteau comme pour ajouter une touche d'humour à leur situation.

Le jeune homme se sent enfin rassuré par l'attitude de sa compagne d'infortune.

— Très belle nuisette ! Je suis d'accord avec vous, remarque-t-il admiratif devant cette femme splendide. Cette couverture me gratte sur tout le corps, mais vu notre position rocambolesque, je n'ai pas fait le difficile, croyez-moi !

— J'avais un sac tout râché dans la cabane. Désagréable ou pas, il m'a bien servi cette nuit. Sans lui et la paille, je serais morte à cette heure, affirme Molly d'un ton froid.

Marc écoute la jeune femme avec sérieux et lui lance :

— Je suis sûr que nous ne sommes pas arrivés par notre propre volonté. On nous a kidnappés ! Qu'en pensez-vous ?

Molly acquiesce. Elle ne sait pas quoi penser de cet homme. Soit il est dans la même situation qu'elle, soit c'est lui qui l'a kidnappée et fait semblant d'être victime des mêmes circonstances.

Il semble plus vieux qu'elle d'à peine deux ou trois ans. Il doit avoir dans les 31 ans. Il est mince, les cheveux mi-longs châtain clair, une barbe naissante, des yeux marron, ronds, très expressifs. Il mesure au moins 1 m 90.

— Un bel homme ! se dit-elle.

Non, cela ne correspond pas à l'image qu'elle se fait d'un psychopathe. Avec son regard si doux, son attitude fougueuse et si calme à la fois, il semble sincère.

— Oh ! vous m'entendez ? demande Marc plusieurs fois.

— Heu ! Désolée ! Quoi ? répond la jeune femme, un peu déboussolée par ses pensées.

— Je vous disais qu'il y a un étage. On pourrait fouiller en haut pour trouver des vêtements. Si le propriétaire se pointe, on lui expliquera notre situation.

— Et quelle est notre situation ?

Molly se tourne vers Marc tout en lui parlant ; elle ne veut pas baisser la garde. C'est plus fort qu'elle.

— Je n'en sais rien ! Je suis tout aussi perdu que vous ! s'exclame le jeune musicien. Vous avez l'air de m'en vouloir ! exprime-t-il d'une triste mine.

— Désolée, je suis épuisée. J'ai faim et je ne comprends pas ce qui nous arrive.

Elle se lève doucement, dépose une bûche dans l'âtre, se tourne à nouveau vers l'homme et dit avec un timide sourire :

— Bon ! Je vais fouiller en haut pour les vêtements et vous, vous fouillez le rez-de-chaussée pour chercher de la nourriture, d'accord ?

Chapitre 3

Une question de confiance

— Ce que ça fait du bien une bonne tasse de café ! déclare Marc d'un air désinvolte.

La jeune femme vient de descendre. Elle a trouvé dans l'unique chambre du haut plusieurs vêtements d'homme. Elle a enfilé un gros pull en laine marron et le bas d'un jogging bleu trop grand pour elle. Elle a dû serrer au maximum le cordon du pantalon au niveau de la taille. De grosses chaussettes rouges en laine complètent sa tenue. Elle se trouve ridicule, mais l'ensemble est confortable et bien chaud. C'est le principal, après la nuit qu'elle vient de passer.

— Oui, merci ! Regardez, j'ai trouvé des vêtements chauds là-haut ! Allez voir, il en reste assez pour vous. En revanche, ils sont de grande taille.

Molly sourit en expliquant cela.

— Voulez-vous une tasse de café ?

Elle acquiesce, se met à table et prend la tasse que Marc lui tend.

— Autant être aimable avec lui pour ne pas éveiller mes soupçons à son égard, se dit-elle.

— Eh bien, moi aussi, j'ai trouvé de bonnes choses pour nous, autres que le café ! J'ai découvert sous l'évier des conserves de toutes sortes et là, sur l'étagère, un pot en terre cuite contenant de la viande salée. Et là, vous voyez, en montrant du doigt une cagette, ce sont des patates douces. On ne mourra pas de faim ! conclut-il avec humour. Alors, jeune demoiselle, on ne s'en sort pas trop mal ?

— Vous avez l'air de bien accepter cette situation ! l'accuse-t-elle en fronçant les sourcils.

C'est plus fort qu'elle. L'attitude désinvolte de cet homme l'agace, mais aussi l'intrigue.

— Écoutez ! Je sens bien que vous n’avez guère confiance en moi ! Ce qui nous arrive est perturbant. Je suis stressé autant que vous. Pourtant, je vous fais confiance malgré les circonstances. Je suis comme ça, un bon café et hop, je redeviens optimiste ! S’il vous plaît, on est dans le même camp, non ? demande-t-il, suppliant Marc.

— Qu’est-ce qui va nous arriver maintenant ? l’interroge Molly en serrant sa tasse de café, sans pour autant répondre à sa question.

— Je ne sais pas ! Je monte m’habiller. Ensuite, on s’installera devant le feu et on discutera, d’accord ?

— OK ! murmura-t-elle, perdue dans ses pensées.

Quand le musicien descend, affublé lui aussi de vêtements trop grands pour lui, il trouve la jeune femme devant la fenêtre, scrutant l’horizon. Molly l’entend et se dirige vers le canapé. Elle trouve le jeune homme un peu ridicule dans ses vêtements larges. Mais toujours aussi mignon, pense-t-elle.

— Bon, parlons de ce qui nous arrive, Molly ! dit-il, debout devant la cheminée. Hier soir, l’un comme l’autre, nous dormions chacun dans nos lits respectifs et je ne sais pas par quel mystère nous nous sommes retrouvés ici ! Je résume bien la situation ?

— Oui, en gros, cela résume bien ce que nous vivons, soupire la jeune femme. Les journaux !

— Quoi ? s’écrie Marc.

— Les journaux ! Il y en a plein !

Elle se lève d’un seul coup et se jette sur la pile qu’elle a trouvée pour allumer le feu. Elle en prend plusieurs et retourne s’asseoir. Marc en prend un et s’installe auprès d’elle.

— Merde ! Je ne comprends rien, à part quelques mots ! Tout est en anglais ! Ketchikan ? Wasilla ? Ce sont des noms de villes, je suppose ! s’exclame le jeune homme.

— Le mien date de l’année dernière. Ah ! Il parle de la ville de Homer, je crois, dit Molly.

— Ce nom me dit quelque chose. Mais oui ! Mon père en parlait souvent quand j’étais enfant, il faut que vous sachiez que mon vieux était un fervent pêcheur, autrefois, et un bon. Si je me rappelle bien, Homer est la capitale mondiale de la pêche aux flétans ! C’était son rêve de partir en Alaska pour

pêcher. Vous savez, la capitale de l'Alaska est, je crois, Juneau ! ajoute-t-il heureux de se souvenir des connaissances de son paternel.

— Alors, vous croyez que nous sommes en Alaska ? interroge la jeune femme interloquée.

— Soit la personne à qui appartient ce chalet est anglaise, soit elle est américaine. Donc, nous sommes bien loin de chez nous, déclare le musicien.

— Vous imaginez ce que cela représente pour nous ? Une, voire plusieurs personnes nous ont enlevés, transportés pour finir ici dans ce milieu hostile. Cela implique de gros moyens et plein de monde ! s'empresse-t-elle d'affirmer.

— Dans quel but ? laisse tomber le jeune homme atterré.

— Je ne sais pas. C'est un grand mystère !

— Et nos familles ? demande la jeune femme.

— Mais oui, ils vont donner l'alerte et la police va nous rechercher ! ajoute Marc, presque soulagé de cette constatation.

— Une rançon ? Êtes-vous riche ? demande Molly à l'homme.

— Moi ? Vous rigolez ! Je joue de la guitare dans un groupe. Je vis en colocation et mes fins de mois sont catastrophiques ! Mais j'adore la musique. Alors, le fric n'est pas important pour moi, lâche le musicien d'un ton désabusé.

— Votre famille, peut-être ? suggère la jeune femme.

— Non, pas plus ! Je viens d'un milieu modeste. Mon père est ouvrier et ma mère couturière, et vous ?

— Oh ! Ça ne risque pas ! J'ai vécu dans une famille d'accueil, de simples fonctionnaires. Moi, je suis professeur d'art à mi-temps. Alors, la richesse, vous savez, cela ne fait pas partie de mon milieu ! même s'il m'arrive de vendre une toile de temps en temps.

Dans un grand soupir, Molly s'enfonce un peu plus dans le canapé. Marc l'observe, ne sachant que dire. Il sent qu'en tant qu'homme, il doit prendre les choses en main, mais il ne sait pas du tout comment s'y prendre. Ils sont tous les deux dans la même situation après tout. Il est tout aussi perdu qu'elle. Molly se lève d'un mouvement brusque, traverse d'un pas vif la pièce. Elle ouvre la porte sans ralentir.

— Mais où allez-vous ? lui lance Marc d'une voix anxieuse.

— Nulle part ! J'ai juste besoin de prendre l'air pour clarifier mes pensées.

Elle reste là devant le chalet, espérant s'échapper sans l'aide de cet homme dont elle se méfie. Son regard parcourt les grandes étendues autour d'elle. Aucune trace de routes, de poteaux électriques. Rien qui puisse signaler une quelconque civilisation. Devra-t-elle faire un kilomètre ou dix kilomètres pour avoir de l'aide ? C'est trop risqué de partir à pied dans cet environnement hostile.

Elle se souvient des pièges à ours dans l'abri. Le danger peut venir de partout. Elle tremble de nouveau. Elle se résout à entrer, car elle comprend qu'elle ne peut pas trouver la solution seule. Elle a besoin de cet homme pour sortir de cette histoire incompréhensible. C'est la première fois de sa vie d'adulte qu'elle a besoin de quelqu'un. Elle entre d'un pas décidé et dit d'un ton bien assuré :

— Ce soir, nous regarderons par la fenêtre du palier pour scruter l'horizon et voir si nous apercevrons des lumières. Qu'en penses-tu, Marc ?

— Très bonne idée ! On va voir si on peut avoir de l'aide à proximité !

Sans s'en rendre compte, Molly tutoie le jeune homme.

— On se dit « tu », maintenant ? Vu la situation, cela simplifiera notre relation. Tu ne crois pas ? plaisante le musicien.

— Désolée ! Je ne l'ai pas fait exprès, mais c'est mieux ainsi. Après tout, on est dans la même galère, non ? ajoute la jeune femme.

Ils se regardent en souriant. Marc propose de trouver quelque chose à se mettre sous la dent et, par la suite, d'élaborer un plan pour sortir de cette situation étrange. Il commence à faire sombre dans la pièce. Par la fenêtre, Molly constate que le ciel devient obscur, brumeux. Les vents gémissent comme s'ils avaient été en quête d'une chose qu'ils ne seraient pas parvenus à trouver dans cet environnement glacial.

Au loin, elle entend les branches s'agiter, craquer sous le poids de la neige. Le tout forme une valse lugubre qui accompagne toujours la tempête dans les campagnes. La jeune femme déclare d'un ton déterminé :

— Bon ! Il est temps d'allumer la lampe ! Quelle heure est-il d'après toi ?

— 15 h, 16 h, pas plus ! conclut l'homme affairé à trouver des allumettes. Tu sais, si on est bien en Alaska, il ne fait jour qu'environ quatre heures dans la journée.

— Et si ce soir le propriétaire se pointe, que fera-t-on, Marc ? demande l'enseignante d'une voix craintive.

— Bien, tout dépendra de son attitude ! On agira en conséquence, constate le jeune homme.

— Il faut se préparer à cette éventualité ! soupire Molly.

— D'abord, nous devons trouver de quoi nous défendre, propose Marc en montant l'escalier.

Molly cherche au rez-de-chaussée, attrape d'un geste volontaire un couteau accroché au mur en bois du semblant de cuisine rudimentaire.

— La lame est fine et le manche sculpté d'une belle tête d'ours. Avec cette arme, je me sens plus rassurée ! se dit-elle.

Ensuite, elle dépose une bûche dans le feu et se poste devant la fenêtre avec appréhension, mais décidée à sauver sa vie. Elle entend Marc qui dévale l'escalier comme si sa vie en dépendait. Elle se retourne et part d'un grand éclat de rire.

— Dé... désolée, Marc ! Peux... je ne peux pas me retenir ! C'est... c'est nerveux ! Excuse-moi ! bégaye la jeune femme pliée en deux, entre deux fous rires.

— Bon, bien content de te faire rire ! répond le jeune homme sur un ton aigri.

Embarrassé devant l'attitude de la jeune femme, il regarde l'objet en question, secoue la tête de gauche à droite doucement, la regarde droit dans les yeux, fasciné par cette magnifique personne et lui lance d'un ton plus enjoué :

— Je sais, ce n'est pas génial, mais je n'ai trouvé que ce stupide cintre comme arme !

Il quitte sa mine boudeuse et part d'un grand éclat de rire, réalisant l'aspect comique de son choix.

— Bon sang ! Cela fait du bien de rire, merci Marc !

— Oui, c'est vrai ! Je ne sais pas à quoi j'ai pensé en prenant ce cintre pour nous défendre, avoue Marc en s'esclaffant.

Le jeune homme scrute pour la première fois Molly. Lorsqu'elle rit, son visage rayonne. Il se sent troublé par cette vision. Il la trouve belle avec ses longs cheveux ondulés tout ébouriffés dont la couleur auburn change au rythme de l'intensité des flammes du brun au roux. De beaux yeux verts

pétillants en amande illuminent son visage ovale tacheté de points de rousseur. Il devine sa silhouette parfaite malgré les vêtements grotesques qu'elle porte. Ses mains aux doigts longs et fins lui donnent une certaine fragilité, accentuée par ses 1 m 65. Cela lui donne envie de la protéger au péril de sa vie.

Il s'imagine juste un instant la tenant dans ses bras. Il éprouve comme un sentiment de bonheur. Son cœur se met à battre plus vite pour la première fois depuis longtemps. Il se sent troublé par cette femme.

Célibataire depuis de nombreux mois, Marc se consacre à la musique, aux concerts qu'il donne partout en France avec son groupe, sans oublier les bons moments passés avec ses copains. Après leurs spectacles, dans un bar, ils s'abreuvent de boissons alcoolisées. Il rit et drague jusque tard dans la nuit. Il ne veut pas d'attaches, préférant une vie de liberté, papillonnant d'une fleur à l'autre. Il refuse toute responsabilité. La vie de bohème lui convient parfaitement, enfin jusqu'à sa rencontre avec cette splendide femme.

Marc pose le cintre sur la table, troublé par ces pensées. Quant à elle, Molly a repris son poste de surveillance près de la fenêtre sans remarquer le long silence du jeune musicien, préoccupé par la découverte de ses nouveaux sentiments. Pour faire bonne figure, Marc se dirige vers la petite cuisine, prend une boîte de conserve sur l'étagère et met de l'eau à chauffer pour préparer du café. D'un ton amical, il s'adresse à la jeune femme :

— Allez, Molly, viens manger ! Reprendre des forces nous fera du bien à tous les deux ! On en a besoin !

Chapitre 4

Le ballet aérien

La cheminée procure une ambiance chaleureuse à la pièce. L'éclairage que la lampe à pétrole dispense n'a rien d'aveuglant, mais il n'en est pas moins le bienvenu. Molly se réchauffe près du feu pendant que Marc fait le guet près de la fenêtre. Il admire les étoiles qui scintillent dans le ciel d'un noir profond. Soudain, il se fige.

— Non ! Ce n'est pas possible ! Molly, viens voir ! s'exclame le jeune homme tout excité et ahuri à la fois.

Surprise, la jeune femme se tourne vers lui d'un air interrogateur.

— Oh, pitié ! Ne me dis pas qu'il y a plus grave que ce que nous vivons actuellement ! Tu me fais peur !

Elle se dirige anxieusement vers Marc, frotte la vitre glacée et regarde à travers. Aucun des deux ne prononce un mot. Un silence s'installe. Ils n'arrivent pas à en croire leurs yeux. Devant eux, un spectacle magique se joue dans le ciel.

— Est-ce que c'est ce que je pense ? murmure Molly éberluée.

— Oui, j'en ai bien peur ! répond Marc.

— Ces couleurs qui dansent dans le ciel sont magnifiques ! Ce sont bien des aurores boréales, hein ? Marc, je ne pensais pas en voir en vrai un jour.

— Comprends-tu ce que cela veut dire ? demande le jeune homme en la regardant.

— Oui, on est loin, très loin de chez nous ! Je crains que l'on soit dans une région polaire ! soupire-t-elle tout en continuant de contempler ce spectacle si irréel, danser devant ses yeux. Ce vert pastel, avec ces différentes nuances, forme un splendide ballet, ne trouves-tu pas, Marc ?

— Oui, c'est apaisant, presque hypnotique !

Le jeune musicien fait un pas en arrière, se tourne, se dirige droit vers un tabouret et s'assoit lourdement comme s'il portait un immense fardeau sur ses épaules. Il pose les coudes sur la table et enfouit son visage entre ses mains. Au bout d'un instant, il relève la tête, souffle comme pour exorciser la peur, le sentiment d'insécurité qu'il éprouve à ce moment précis. Pareil à un ressort, il se lève d'un bond, fait le tour de la table. Ses pas résonnent sur le sol comme un compte à rebours.

— Bon, si on résume tous les éléments en notre possession, on a trouvé des journaux écrits en anglais parlant d'une ville se situant en Alaska. Maintenant, ce superbe, mais néanmoins effrayant spectacle, prouve de façon concrète que nous sommes bien dans un pays étranger. De plus, je pense que nous nous situons au nord de l'Alaska.

L'homme souffle de nouveau et se rassoit.

— Crois-tu vraiment qu'on nous a kidnappés pour nous isoler ici ? On n'en connaît toujours pas encore la raison, laisse-t-elle tomber, accablée par cette information.

— Peut-être, mais une chose ne colle pas ! Si je me souviens bien de ce que mon père disait, les aurores boréales se voient mieux l'hiver ! Comme la neige tombe, sans oublier que dehors c'est un vrai congélateur, je peux affirmer que l'on est en hiver.

— Oui, mais en France, nous sommes en été ! coupe la jeune enseignante, tout en s'installant elle aussi sur un tabouret.

— Il y a un décalage de saison. On ne peut pas dire le contraire. C'est bizarre ! Je sais qu'on peut en voir deux cents jours par an après 22 h et jusqu'à 3 h du matin. Le plus souvent, elles apparaissent avant minuit. Il peut y en avoir l'été, mais il est plus difficile de les voir.

— Pourquoi ? demande Molly.

L'homme lui sourit, lui prend les mains et, d'une voix apaisante, lui explique :

— Bien, vois-tu, l'été, il faut plusieurs conditions pour observer un phénomène pareil : une température atmosphérique basse, un ciel clair, donc sans nuages et pas de pleine lune.

— Tu en sais des choses ! Tu as appris tout cela avec ton père, je suppose, ajoute la jeune femme.

— Oui, je te l’ai dit, c’était le rêve de mon paternel d’aller en Alaska pour pêcher ! Il aime toujours autant ce pays, mais, pour des raisons de santé, il a dû renoncer à effectuer ce voyage ! soupire le jeune musicien.

Marc lâche les mains de la jeune femme tout en ajoutant :

— J’ai bien peur de ne pas tout comprendre. C’est un mystère, toute cette histoire de fou ! Que fait-on maintenant ?

Molly le regarde un instant puis dit d’un ton calme :

— On ne va pas tout résoudre ce soir. D’abord, nous devons voir si l’on peut trouver de l’aide à l’extérieur. Regardons si nous voyons des lumières venant d’autres habitations. La fenêtre n’est pas large, mais on devrait voir tous les deux.

Ils se dirigent vers l’escalier et gravissent les marches en moins de deux.

— Je ne vois rien, ni lumière ni fumée, venant d’une cheminée. Bon, c’est clair, on est seuls dans le coin ! soupire Marc.

Molly entre dans une chambre, laisse la porte ouverte, s’assoit sur le grand lit, découragée.

Elle caresse machinalement la fourrure posée comme un plaid au bout du lit. Celle-ci est blanche à poils courts, mais très douce au toucher. La femme scrute la chambre. Elle est grande, simple, aux murs nus, donnant un style épuré à la pièce, un lit deux places, une armoire, une petite table de nuit. La jeune femme est fatiguée, vidée. Elle ne sait plus quoi penser. Les dernières paroles de Marc résonnent dans sa tête : « Nous sommes seuls ! Nous sommes seuls ! » Sur le palier, Marc surprend l’abattement de la jeune femme et vient s’asseoir près d’elle. Il prend le temps de passer sa main sur le visage de Molly. Mon Dieu, que sa peau est douce ! pense le jeune musicien avant de lui parler.

— Tu sais, on devrait faire des tours de garde cette nuit. Je commence. Repose-toi, Molly, d’accord ? Je te réveillerai plus tard.

La jeune femme acquiesce devant le sourire rassurant de Marc. Elle se sent maintenant en sécurité avec lui, même si parfois elle le trouve agaçant avec son optimisme débordant. Elle l’aime bien. Elle s’étend sur le lit, ramenant à elle la douce fourrure blanche. Le jeune musicien l’observe un moment puis descend.

Le jour commence à se lever quand le jeune homme s'éveille dans un sursaut.

— Bon sang ! Une bonne nuit de repos au chaud, cela fait du bien ! se dit-il en se frottant les yeux.

Il s'étire d'une allure nonchalante puis se lève brusquement du vieux canapé. Il jette un œil par la fenêtre. Il neige abondamment. Il se dirige vers la cheminée et ravive les braises en soufflant puis met du petit bois. Le feu prend en un instant. Il ajoute une grosse bûche bien sèche. Un peu plus tard, Molly descend, surprise d'entendre la cheminée crépiter.

— Eh bien ! Marc sait s'occuper d'un feu maintenant ! songe-t-elle en repensant à ce jeune citadin qui affirmait la veille qu'il ne savait pas allumer un feu de cheminée.

Elle s'en approche. Une douce chaleur l'envahit. Marc se tient près de la fenêtre, tout en buvant son café.

— C'est sublime ! Viens voir, Molly. La neige tombe. Je n'ai jamais vu de flocons aussi gros ! s'exclame le jeune citadin.

Elle s'approche du jeune homme et le regarde avec curiosité.

— Dis-moi ! Tu ne m'as pas réveillée cette nuit ! C'est gentil, mais tu dois être épuisé ! s'inquiète la jeune prof.

— Bien, en fin de compte, je t'ai menti, volontairement, mais attends, ne t'énerve pas ! réagissant très vite devant la mine renfrognée de la jeune femme. Je voulais qu'on puisse dormir tous les deux, tu vois, passer une bonne nuit de repos. J'ai bloqué la porte avec un tabouret et me suis couché. On en avait besoin tous les deux ! Tu ne m'en veux pas, hein ? demande-t-il d'un ton interrogateur.

— Non, en effet, on en avait besoin tous les deux ! Cela m'a fait du bien ! reconnaît la jeune femme avec un sourire.

Elle se sert un café, s'assoit devant la cheminée et ne veut penser à rien d'autre que ce moment de plénitude tout en dégustant un breuvage bien chaud. Le musicien l'observe un instant, se demandant bien ce à quoi elle pouvait penser.

— Tu es bien pensive ce matin ! dit-il.

Elle reste un moment sans rien dire puis se tourne vers lui en souriant :

— Je rêve d'un bon bain, de vêtements propres et à ma taille, d'un bon repas avec des légumes frais et d'un peu de soleil, fait-elle tout en s'étirant.

Et toi, Marc ?

— Ne me lance pas sur le sujet ! dit-il en riant.

Il fait semblant de réfléchir, les yeux levés au plafond, se tenant le menton un instant puis ajoute :

— Je rêve d'une bonne douche et d'un bon hamburger accompagné d'une bonne bière, suivis d'un bon morceau de musique. Je pourrais t'inviter à danser, chère demoiselle.

— Allez, Molly ! Tu me rejoins ?

Il fait semblant de danser sur la cadence d'une valse : 1-2-3 ! 1-2-3 !

— Non merci, je suis bien où je suis ! Et je n'ai pas envie que tu écrabouilles mes pauvres petits petons ! De plus, je n'ai pas de jolie robe, monsieur, pour vous faire honneur ! ajoute-t-elle d'un air taquin.

— Mais chère demoiselle, quelle que soit votre allure du moment, je vous trouve tout à fait convenable pour m'accompagner dans cette magnifique valse ! Alors, on se dégonfle, princesse ?

— Oh, Marc, tu es impossible ! Ne me dis pas que tu vas profiter de la situation. Je suis une pauvre petite princesse enfermée dans un chalet absolument dépourvu de confort ! Ma détresse est immense, tu ne trouves pas ?

— Tu es plus forte que tu ne le penses et je sais que tu ne te laisseras jamais abattre ! Tu as la chance d'être accompagnée par un beau chevalier servant, étincelant dans son armure, sur son fidèle cheval blanc ! Alors, belle demoiselle ?

Molly rit de bon cœur en entendant les propos du jeune musicien ! Dans un sens, il a raison. Elle aurait pu tomber plus mal comme compagnon d'infortune. Certes, il est un peu déluré par moment, mais sa candeur lui fait du bien.

Son optimiste lui remonte le moral. Sa joie de vivre est comme un baume sur son pauvre cœur meurtri. Avec les hommes, elle n'a vraiment pas eu de chance jusqu'à ce jour, allant de déception en déception. Elle a en quelque sorte renoncé à rencontrer quelqu'un, s'enfermant petit à petit dans une forteresse de protection dont elle n'arrive plus à sortir, même si parfois la solitude lui pèse. Elle se dit qu'avec le temps, sans chercher, elle tombera sur le bon numéro. Elle reconnaît même qu'elle a de la chance d'être avec lui

pour supporter cette étrange situation. Marc s'arrête de danser, s'approche du feu et tend les mains.

— Que c'est bon de sentir cette chaleur ! souffle Marc, si seulement il faisait moins froid dehors, on pourrait faire un tour pour repérer les lieux. On pourrait aller à la rencontre d'autres gens. Mais bon, pour l'instant, nous n'avons pas le choix. C'est agréable, hein, Molly, de laisser vagabonder notre imagination un instant !

— Oui, j'ai vraiment apprécié ce petit interlude. Cela m'a vraiment fait du bien, merci ! J'ai trop souvent tendance à être sérieuse. C'est mon tempérament, je suis comme ça.

Elle hausse les épaules comme pour confirmer ces paroles puis se lève.

— J'aimerais bien trouver une brosse ou un peigne pour dompter cette chevelure bouclée !

Elle fouille, dans le vieux bahut de la pièce. Elle trouve sur les deux uniques étagères des chiffons en grand nombre, des récipients de toutes sortes, des bougies, des allumettes, des ciseaux. Un vrai capharnaüm ! Avec difficulté, elle ouvre l'unique tiroir et, par chance, trouve un vieux peigne édenté ainsi qu'un vieux lacet.

— Tant pis ! C'est mieux que rien !

Molly se déplace vers le renfoncement. Elle a repéré un petit miroir au-dessus de l'évier. Elle fait ce qu'elle peut pour se coiffer. Elle se sert du lacet qu'elle a déniché dans le tiroir pour attacher ses longs cheveux. Puis, elle retourne s'asseoir sur le vieux canapé.

— Viens voir, Molly ! La neige est si abondante que cela forme comme un rideau de neige. La visibilité est quasi nulle ! s'exclame le jeune musicien

Le vent souffle à nouveau très fort. La jeune prof se lève avec regret et rejoint Marc. La voyant ainsi coiffée, il ne peut pas s'empêcher de lui faire un compliment.

— Tu es très jolie, même si j'aime aussi ta crinière ébouriffée !

Il attrape une mèche rebelle pour la placer en arrière. La jeune femme se sent gênée par ce geste, peut-être innocent pour le jeune homme, mais qui, pour elle, est un peu trop intime.

— Ne dis pas n'importe quoi ! dit-elle d'un revers de la main.

D'un geste maladroit, elle essuie la vitre avec sa manche qu'elle vient de tirer dans la paume de sa main. Puis, elle se concentre sur la vue que lui offre

cette fenêtre qui tient face au vent plus par miracle que par sa solidité. Pour rompre ce silence gênant, elle lance sans réfléchir :

— Dis, je n'ai pas vu de toilettes, ici ! Comment fera-t-on, enfin tu vois, pour faire nos besoins ?

Elle s'en veut aussitôt de poser cette stupide question.

Le jeune musicien, dépourvu devant cette demande, a eu peur à un moment donné que la jeune femme lui en veuille pour son geste qui ne représente pour lui qu'un mouvement d'affection sans arrière-pensée.

— Eh bien, nous pourrions prendre un seau ! J'en ai vu un sous l'évier. Je sais que ce n'est pas l'idéal, mais en attendant de trouver mieux.

— Oui, excellente idée ! lance-t-elle gênée, tout en fixant toujours la neige qui tombe derrière les carreaux.

Dans les tourbillons du vent se mêlent les flocons de neige montant, descendant, se croisant sans pouvoir toucher la terre ou s'accrocher quelque part tant les rafales sont fortes.

— Ce n'est pas normal ! C'est vrai, la neige est si importante qu'on ne voit plus les arbres en face ! C'est bizarre, j'ai l'impression d'apercevoir des lueurs par moment ! marmonne la jeune femme en fronçant les sourcils comme pour mieux voir. Regarde ! Regarde, là !

— Où ça ? Je ne vois rien ! fait Marc en scrutant l'horizon. Oh, mon Dieu ! Oui, là, sur ta gauche, on dirait une silhouette brillante !

Tous les deux se regardent avec inquiétude.

— On a dû mal voir ! Cela n'existe pas des humains qui s'illuminent, hein ? Marc.

— Je n'en sais rien, Molly, mais ils ont bien une forme humaine quand même ! On ne peut pas le nier !

— Je ne vois plus rien, et toi Marc ?

— Non, moi non plus ! Mais la neige tombe tellement qu'il est difficile de voir correctement.

— Oh, là ! J'aperçois une silhouette, Marc !

Le jeune homme observe le paysage, inquiet de ce qu'il pourrait découvrir.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas naturel en tout cas ! marmonne-t-il.

La jeune femme s'éloigne de la fenêtre en état de choc.

— Cela ne suffit pas de se trouver dans un lieu inconnu. Maintenant, ce sont des apparitions surnaturelles ! crie-t-elle.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Mystère

Le temps s'écoule lentement dans la petite maison. Cela fait plusieurs jours maintenant qu'ils n'ont pas pu mettre un pied dehors. Dans un silence rompu régulièrement par les rafales qui poussent des clameurs stridentes, les branches des arbres dénudés par l'hiver se cassent sous le poids de la neige dans un craquement sinistre.

Les alentours disparaissent dans une brume jaunâtre et trouble à travers laquelle tourbillonnent de blancs flocons. L'horizon se confond avec la terre. Les bourrasques ne se calment pas. Le ciel reste obscur. Oui, c'est bien un blizzard qui s'offre aux deux jeunes gens qui n'ont jamais rien vu de pareil de leur vie.

L'ambiance est pesante dans le modeste chalet, ils sont comme suspendus par le temps. Chaque jour qui passe, devant cette fenêtre glacée, la buée de leur souffle donne l'impression d'une vision encore plus floue. La luminosité a beaucoup baissé, mais plus rien ne compte pour eux, ni la faim, ni la chaleur du feu en dehors de ces lueurs qui apparaissent par intermittence.

Les journées s'écoulaient dans une tension palpable sans prononcer la moindre parole, chacun sentant l'inquiétude de l'autre. Chaque soir apporte un peu de répit à la tombée de la nuit qui les oblige à s'éloigner des vitres. Ils parlent de tout et de rien, rient parfois tout en grignotant. Ils se rassurent l'un l'autre espérant un plausible sauvetage des forces de l'ordre.

Les jours passent. Un lien d'amitié mêlé de sentiments confus et divers se crée entre Molly et Marc. Dans l'après-midi du neuvième jour, la jeune femme finit par craquer devant le jeune homme qui fixe continuellement l'extérieur.

— Bon, ça suffit, dans cinq minutes, il va faire noir ! Les lueurs restent à bonne distance depuis le début et on ne les voit que par intermittence. Cela ne change rien qu'on soit là à les surveiller, tu ne crois pas ?

— Oui je sais bien, mais comprends-tu qu'il se passe quelque chose d'anormal dehors quand même ? crie Marc.

Son beau visage n'exprime qu'impatience et frustration.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? On sort ? On essaie de leur parler ? On se bat ? J'ai l'impression d'être dans un film d'horreur depuis le début ! Je m'attends à tout instant à voir des zombies fracasser la porte et nous dévorer vivants ! Merde ! J'en ai marre ! Je veux que tout cela s'arrête ! Je veux revenir à la civilisation, tu comprends ! hurle le jeune homme.

Marc tient la jeune femme par les épaules et la secoue. Cette dernière lui assène un coup de poing dans le ventre, ce qui l'oblige à la lâcher.

— Non, mais, tu perds la tête, Marc, calme-toi ! lâche-t-elle contrariée.

Le citadin regarde la jeune prof un instant. Une expression étrange traverse ses yeux. Ensuite, il se dirige vers la porte, l'ouvre en luttant contre les rafales qui s'engouffrent et crie :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

La jeune femme le tire par le bras pour le faire entrer.

— Tu es fou ou quoi ? Avec cette tempête, tu veux crever de froid, Marc ?

Haletant à cause du vent qui s'engouffre dans les poumons, il lui répond d'une voix aussi forte qu'il peut pour couvrir le bruit des bourrasques :

— J'en ai assez de cette situation ! Tu ne vois pas ces choses dehors ? fait-il tout en pointant son doigt à l'extérieur. Elles ne sont pas humaines, j'en suis sûr ! C'est une forme de vie qui n'existe pas sur terre !

— Tu veux dire des extraterrestres ! s'exclame Molly. Alors là, on nage en plein délire, non, tu ne crois pas ?

Le jeune musicien se plante devant la jeune femme tout en maintenant toujours la porte grande ouverte.

— Alors explique-moi ! Que sont ces choses dehors ? Allez, explique-moi ! Si ce sont des humains, comment font-ils pour briller et résister au froid ? Allez, vas-y !

La jeune femme, déstabilisée par les propos du jeune homme, met un moment à prendre la parole puis lui répond avec calme :

— Je n'en sais rien ! Je n'ai pas de réponse à t'apporter. Marc, je t'en prie, tu paniques là, c'est tout !

Le jeune citadin s'approche de Molly un peu plus, lui sourit, l'embrasse fougueusement et lui annonce d'un ton ferme et amical à la fois :

— Il faut qu'on retrouve nos vies, ma princesse ! Je le fais pour toi, pour nous !

— Non, ne fais pas cela ! Tu risques l'hypothermie dehors ! crie-t-elle.

L'homme disparaît dans le noir en un instant. Tant bien que mal, Molly scrute l'horizon. Un vent glacé lui fouette le visage. Elle crie de toutes ses forces :

— Marc ! Marc !

Un vent féroce fait trembler les fenêtres enneigées. La jeune femme lutte de toutes ses forces contre les rafales pour fermer la porte, tout en culpabilisant d'être responsable de l'héroïsme inconsidéré du jeune homme. Elle se dit : « Il le fait pour moi ! C'est horrible ! Il va mourir seul, dehors, avec ce froid ! » Elle panique, se demande comment aider Marc. Elle prend la lampe à pétrole, avance la table devant la fenêtre et la dépose dessus, espérant que son compagnon d'infortune retrouve son chemin grâce à cette lumière. Tout en regardant par les vitres, elle repense au baiser si passionné que le jeune musicien lui a donné avant de sortir.

Soudain, une vague d'amour parcourt son corps de bas en haut. Elle est troublée par ce sentiment nouveau. Elle connaît à peine cet homme. Comment peut-il être possible de ressentir une telle chose aussi vite ?

— Ce n'est pas le moment de rêvasser ! se dit-elle en haussant le ton.

Elle distingue par moment des panaches de brume argentée de forme humaine. Peut-être que ce ne sont que des illusions, des hallucinations et qu'ils ont tous les deux paniqué pour rien. La neige continue de tomber avec abondance. Elle espère que les murs de la maison supporteront ce supplément de poids. Le chalet semble si vieux.

Que va-t-elle faire maintenant ? Cette question tourne sans cesse dans sa tête. Elle pense à Marc et se maudit de n'avoir pu l'empêcher de sortir. Elle commence juste à avoir confiance en lui et son côté enthousiaste lui manque affreusement. Va-t-il survivre dans ce froid polaire ? se lamente-t-elle.

Le blizzard est toujours aussi intense. La jeune femme frissonne, prend une bûche sous l'escalier d'un geste automatique et attise le feu. Elle ne peut rien faire pour l'instant. Ses idées sont confuses. Elle reste un moment devant la fenêtre, scrutant l'horizon puis fatiguée, à bout de nerfs, elle se blottit dans le vieux canapé. Elle frissonne en se tournant et retournant pour essayer de trouver une position confortable.

Elle pleure pour la première fois depuis qu'elle est dans cet endroit. Elle ne peut plus retenir ses larmes. Elle est seule maintenant dans cet univers hostile et mystérieux. Elle se dirige une dernière fois à la fenêtre. Elle ne voit toujours rien. Doit-elle risquer sa vie pour tenter de retrouver le jeune citadin ? Les heures passent lentement. Molly regarde les flammes.

Par moment, ses paupières se baissent. Elle lutte pour ne pas s'endormir. Elle décide de partir à sa recherche aux premières lueurs du jour. Soudain, elle entend un bruit sourd venant de l'étage. Surprise, elle sursaute, se lève péniblement, le corps fourbu de fatigue. Elle gravit les marches et s'immobilise.

— Marc ! Marc ! Comment est-ce possible ?

Le jeune musicien se trouve inconscient, recroquevillé sur le palier. Elle se penche, le serre dans ses bras, le supplie.

— S'il te plaît, Marc ! Réveille-toi !

Elle a à peine le temps de finir sa phrase qu'un craquement sinistre se fait entendre. Molly lève les yeux au plafond et tout s'écroule. La jeune enseignante sent une vague de froid l'envahir puis c'est le trou noir.

Chapitre 6

Renaissance

— Hum, ma tête ! gémit la jeune femme.

— Molly, c'est toi ?

— Marc ! Je suis contente de t'entendre.

— Continue de parler ! Je vais me diriger au son de ta voix.

— Il fait vraiment noir, Marc, j'ai peur !

— Oui je m'en suis rendu compte ! N'aie pas peur, je suis là ! Continue de parler.

— Je suis sur un lit, il me semble ! J'étais si désespérée, quand tu es parti. Ne recommence plus à t'énervier.

— Désolé, Molly, c'était plus fort que moi. J'ai perdu mon sang-froid, reconnaît Marc.

— Quand le toit s'est effondré sur nous, j'ai bien cru que nous allions mourir tous les deux ! avoue la femme.

— Le toit s'est écroulé et j'étais dans le chalet ?

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Non, après avoir fait deux ou trois mètres dans la neige, je n'ai plus aucun souvenir jusqu'au moment où j'ai entendu ta voix, à l'instant, explique l'aventurier.

— Où sommes-nous ? Viens vite !

— Aie ! Bon sang, mon pied ! J'ai trouvé le lit, ma belle ! hurle Marc.

— Viens près de moi ! s'empresse de dire la jeune femme.

Ils s'enlacent avec fougue. Molly est soulagée de retrouver son compagnon d'infortune. Elle a eu si peur de ne plus le revoir.

— Tu n'es pas blessé ? s'informe la jeune prof.

— Non, et toi, tu vas bien ? demande le jeune homme.

— Oui, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Crois-tu que nous soyons toujours dans le chalet ?

— Je ne sais pas Molly. On doit attendre que le jour se lève pour tirer des conclusions.

— C'est un miracle, Marc, que nous soyons vivants tous les deux !

À l'extérieur se déroule une autre discussion, mais celle-ci bien différente de ce que les jeunes gens se disent.

— Que faisons-nous d'eux, maintenant ? demande un être de lumière.

— Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive ! répond une autre entité.

— Laissons-les pour l'instant. Observons plus discrètement, ajoute une autre.

— Ils doivent comprendre par eux-mêmes ! explique une quatrième.

— Ils sont sur le bon chemin ! confirme un être.

Ils semblaient tous être en connexion télépathique.

— Ne pensez pas tous en même temps, laissons-les !

Celui qui semble être le chef transmet ses pensées clairement. Plus aucune entité ne discute. Comme dans un ballet magique, les êtres forment une grande boule lumineuse et disparaissent d'un seul coup, emportés par le blizzard.

Pendant ce temps, dans le chalet, les choses prennent une autre tournure. Le jeune homme sent monter en lui, une envie irrésistible d'embrasser Molly. Il est sûr à cet instant de l'aimer profondément. Elle est son âme sœur. Il ne veut plus jamais être séparé d'elle et veut la protéger aux dépens de sa vie. Au plus profond de son être, il sent une vague d'amour monté en lui. Plus de doute, il ne craint plus de s'engager, il en est conscient. Il ne sait pas pourquoi ils sont là tous les deux, mais quoi qu'il se passe dorénavant, il fera tout son possible pour qu'ils puissent retourner en France et la demander en mariage. Oui, il veut passer le reste de sa vie avec elle ! Il embrasse la jeune femme tendrement. Molly se sent heureuse d'être blottie dans ses bras.

Elle pense que si elle devait mourir cette nuit, cela n'aurait plus d'importance, car pour la première fois de sa vie elle aime et se sent aimée. Finie pour elle cette solitude qu'elle ressent dans son cœur depuis toujours. Les barrières qu'elle s'impose pour ne plus souffrir tombent une à une. Elle est attirée par cet homme avec cette soif inaltérable d'amour. Elle est sûre de ses sentiments, sans pouvoir l'expliquer, mais c'est plus fort qu'elle.

— Molly je t’aime ! C’est la première fois que je le dis à une femme ! Je veux que tu comprennes que je suis sérieux !

— Je ne sais pas comment ni pourquoi, car cela ne fait pas si longtemps que l’on se connaît, mais je ressens la même chose pour toi, Marc ! Je t’aime du plus profond de mon cœur ! avoue-t-elle presque timidement.

Le vent redouble de violence à l’extérieur, les deux jeunes gens se serrent un peu plus. Marc tâtonne le dessus du lit pour trouver de quoi les couvrir. Il fait froid, ils ne se voient pas, mais il sent la jeune femme trembler. Il attrape une fourrure sous ses doigts tremblants et la tire sur eux.

— Merci Marc ! Je me sens mieux. La nuit va être longue.

— Oui, mais cette fois-ci nous sommes ensemble dans un lit bien au chaud ! Rien à voir avec la première nuit cauchemardesque que nous avons vécue chacun de notre côté, n’est-ce pas, ma belle ?

— Tu as raison, rien à voir avec notre première nuit, je ne peux pas le nier ! En pensant à cette nuit horrible, je frémis de peur.

— Ne crains plus rien, je suis près de toi maintenant ! la rassure-t-il.

Marc l’entoure de ses bras comme pour lui montrer que dorénavant il sera là pour la protéger.

— J’ai hâte d’être au matin. Tu sais, je n’apprécie vraiment pas d’être dans le noir !

— Tu n’as rien à craindre !

— Cela n’a rien à voir, Marc. Je n’aime pas être dans le noir, c’est tout.

— Aurais-tu la phobie du noir ?

— Non, je ne crois pas ! J’aime bien voir les murs de ma chambre, c’est tout. Tu sais, une fois, je me suis réveillée dans le noir et je ne savais plus où j’étais. Je me suis levée dans l’obscurité et j’ai tâtonné pour trouver un interrupteur. Cela m’a vraiment effrayée ! Je dirais même que j’étais vraiment paniquée. Ce n’est pas une expérience que j’ai envie de revivre de sitôt, Marc, je t’assure !

Il la serre un peu plus contre lui pour lui montrer qu’elle peut compter sur lui.

— Je comprends, oui. Cela doit être vraiment effrayant de ne plus savoir où on est. Et depuis, tu dors avec une lumière ?

— Non j’ai ma télévision ! Elle éclaire assez ma chambre.

— Si je comprends bien, tous les soirs, tu allumes la télé dans ta chambre pour être sûre de ne pas te réveiller dans le noir ?

— Eh bien, oui ! Tu dois trouver cela idiot.

— Non je t’assure ! Quand nous serons rentrés, m’inviteras-tu à regarder un film chez toi ?

— Pourquoi pas, si tu es sage !

— Mais, chère demoiselle, je suis toujours sage, un parfait gentleman !

Elle rit de bon cœur. L’humour du jeune musicien lui fait un bien fou pour supporter cette obscurité qu’elle déteste tant.

— On peut trouver une occupation, pour que cette nuit passe plus vite. Qu’en dis-tu, Molly ? propose le jeune homme avec espièglerie.

— Toi, tu as une idée bien précise derrière la tête ! réplique-t-elle avec humour.

Ils s’embrassent tendrement.

— Comment ? Je te propose une partie de cartes en toute amitié, mais si tu as une autre suggestion, je suis tout ouïe ! plaisante le citadin.

— Embrasse-moi, gros bête !

— Vos désirs sont des ordres, ma princesse !

Chapitre 7

Pourquoi ?

— Molly, Molly, réveille-toi !

La jeune femme ouvre les yeux à moitié endormie. Elle met quelques secondes pour se remémorer les événements de la nuit passée. Elle s'assoit sur le lit en regardant autour d'elle.

— Molly ! Rejoins-moi ! Il faut que tu voies ça ! crie le jeune homme au loin, d'une voix impatiente.

La jeune femme constate que la chambre est identique à la précédente. Aucune trace d'effondrement du plafond. Elle s'habille et part rejoindre l'homme qu'elle aime. Marc se tient debout devant la porte grande ouverte. Il entend les marches grincer sous les pas de la jeune femme. Il se dirige alors vers elle.

— Tu ne vas pas en croire tes yeux, Molly, il n'y a pl...

Marc se tait en dévisageant la jeune femme puis reprend :

— Ce n'est pas pour te vexer, Molly, mais tu sembles différente ce matin.

Il la regarde avec attention. Elle est jolie avec ses cheveux tout ébouriffés et son grand regard interrogateur si troublant.

— Tu as l'air différent, toi aussi !

— Merde, on a vieilli ! marmonne le citadin. Mais qu'est-ce qui nous arrive encore ?

Les deux jeunes gens se dévisagent avec insistance. Ils sont debout l'un en face de l'autre en bas de l'escalier. La jeune prof s'assoit, estomaquée, ne sachant que dire ni comment se comporter l'un envers l'autre. Elle pose sa main sur son visage comme pour se rassurer qu'elle est toujours la même.

— Tu es toujours aussi jolie et ces quelques petites rides autour de tes yeux te rendent encore plus belle, ma princesse, ajoute-t-il avec son plus beau sourire.

Mais, en lui, l'inquiétude le gagne. La jeune femme se lève. Il lui tend les bras. Elle se serre tout contre lui.

— Avec cela, j'ai oublié de te montrer notre nouvel environnement ! déclare-t-il comme si rien ne s'était passé.

— Quoi ? s'étonne-t-elle encore sous le choc.

— Eh bien, tu ne vas pas en croire tes yeux ! Plus de neige ! Il fait doux ! affirme le musicien, oubliant pour un instant leur vieillissement prématuré.

Le jeune couple sort avec hâte. Incroyable ! La neige a disparu comme si en une seule nuit la saison d'hiver était finie et avait laissé place au printemps ! Tout est à l'identique : le cabanon toujours à la même place, sur la gauche, un peu plus loin, la souche toute biscornue dont Molly se souvient bien est plus grande, dépourvue du manteau neigeux.

Le changement vient surtout du paysage ! Devant eux s'étend un immense champ de maïs ! Au loin, ils aperçoivent une forêt épaisse. Ils sont surpris de voir sous leurs pieds un plancher en bois, clôturé par une petite barrière. Un rocking-chair en bois est placé devant la fenêtre.

Le ciel d'un bleu azur, parsemé de quelques nuages blancs, est percé par quelques magnifiques rayons de soleil qui réchauffent l'atmosphère. Les deux jeunes amoureux restent, médusés par cette transformation radicale.

Molly ferme les yeux pour accueillir sur son visage le doux rayonnement de l'astre. Elle se contente de profiter de la chaleur du soleil sans penser à rien d'autre. Une légère bise s'engouffre dans sa chevelure. Elle respire à pleins poumons.

Marc court jusqu'au champ, examine les plants de maïs avec attention pour vérifier qu'il ne rêve pas. C'est une nouvelle réalité, il n'y a plus aucun doute, ce n'est pas une hallucination ! Une végétation luxuriante a remplacé le paysage enneigé. Molly le rejoint, pose la main sur l'épaule du jeune musicien qui se retourne.

— On ne rêve pas, hein ?

Un vent léger caresse doucement l'herbe qui forme des vagues de couleurs, passant du vert clair au vert foncé.

— Non, c'est aussi vrai que ce que nous avons vécu jusqu'à maintenant, Molly ! Mais qu'est-ce qui se passe ici ? ajoute-t-il troublé.

Tout autour d'eux s'étend un immense espace à explorer. Les deux jeunes gens contemplent abasourdis ce nouveau paysage.

— C'est bizarre !

— Quoi ? demande-t-il.

— J'ai une impression de déjà vu ! Tu vois tout ça, le chalet, le rocking-chair. Tout ce décor me rappelle un film. Cela fait longtemps que je l'ai vu, mais il m'avait marqué à l'époque. Une vieille femme qui se nommait Abigaïl était assise sur un rocking-chair. De nombreux survivants la rejoignaient, à cause d'une épidémie mondiale qui avait fait plein de morts !

— Enfin, tu vois le genre de film ?

— Penses-tu qu'il y ait un lien avec tout ceci ?

Marc regarde tout autour de lui.

— Non je ne crois pas, mais je trouve que c'est troublant quand même, ce changement de décor qui ressemble à ce film, c'est tout !

Un vent plus frais se fait sentir. Molly frissonne. Marc observe le ciel.

— Retournons à l'intérieur, propose-t-il.

Le jeune couple marche en direction du chalet d'un pas lent. Tous les deux réfléchissent à leur nouvelle situation, aux différentes possibilités pour retourner chez eux.

L'intérieur n'a pas changé du tout, toujours ce bon vieux canapé devant la cheminée. La table a repris sa place au milieu de la pièce. Molly s'avance devant le petit miroir de la cuisine, se regarde et voit que quelques rides ont fait leur apparition. Ce n'est pas un grand changement, mais effectivement, cela la vieillit un peu.

Le jeune citadin quant à lui vient s'asseoir, un peu décontenancé par tout ce qui leur arrive.

— Tout ce qui nous arrive est-il réel ou bien sommes-nous tous les deux coincés dans un cauchemar que nous ferions en même temps ? Que penses-tu de tout cela ? demande la jeune femme d'un ton interrogateur en avançant vers lui.

Le jeune musicien se lève, inspire, souffle profondément, lentement, comme pour éclaircir ses pensées.

— Assoyons-nous, Molly, nous devons faire le point sur ce qui se passe ici ! propose le jeune homme en lui tenant le bras pour la conduire sur le canapé.

Il la sent perdue. À ce moment précis, il pense qu'il doit bien peser ses mots pour expliquer de façon claire ce qu'il en pense.

— J'ai l'impression que tu as une idée sur ce qui se passe ici, Marc. Je ne me trompe pas ?

L'homme garde le silence un moment, puis se lance :

— Écoute, je ne sais pas ce que tu vas en penser, mais quand nous sommes arrivés ici au tout début, nous avons conclu que nous étions peut-être en Alaska, n'est-ce pas ?

— Oui, et alors ? questionne-t-elle. Allez, Marc, dis-moi ce que tu penses !

— Bien, tu vois Molly, l'Alaska était présent dans mes pensées depuis plusieurs années, je te l'ai dit.

— Oui, oui ! C'était le rêve de ton père et toi tu désirais l'accompagner et alors ?

— Cet environnement ressemble à un film qui t'a marqué il y a plusieurs années. Tu vois où je veux en venir ?

Elle prend un moment pour réfléchir. Elle se remémore tout ce qui s'est passé depuis le début. Elle constate un lien entre leur vécu et ce qui arrive en cet instant. En effet, elle trouve bien une corrélation !

— Tu as raison, Marc, on peut voir des liens, mais est-ce que cela veut dire que nous provoquons tout ça ? Sommes-nous dans nos lits respectifs en ce moment même, en train de vivre le même cauchemar ?

Marc se lève, pensif, et se dirige vers le seuil de la porte.

— C'est à devenir fou, toute cette histoire ! Soit c'est un rêve, soit, je n'ai pas assez d'imagination, il y a peut-être un lien profond avec nos pensées et nos émotions. Je n'en sais rien, Molly ! C'est un début d'hypothèse en tout cas, ajoute Marc avec lassitude.

— Ou peut-être que je dors dans mon lit, à cet instant et que c'est mon imagination ! Tu n'existes même pas ! Tu es un simple fantasme et je vais me réveiller d'un instant à l'autre, affirme-t-elle pour se rassurer.

Il retourne près de la jeune femme.

— Je ne suis qu'un simple fantasme pour toi ?

— Excuse-moi, Marc ! Tout cela me fait peur.

— On devrait faire un tour pour voir si, plus loin, on aperçoit des maisons ou des personnes, propose-t-il sans y croire vraiment, mais il devait bien avancer une idée.

Molly acquiesce. Au même moment, ils entendent des grincements venant de la terrasse, comme si quelqu'un montait les marches. Ils se regardent estomaqués. La respiration de la jeune femme s'accélère. Son cœur s'emballe. Marc sent ses jambes se dérober sous son poids. Ses mains tremblent. Ils ne s'attendaient pas à cela ni l'un ni l'autre. Quelqu'un approche. Ils sont sidérés. Est-ce un bon présage ou un nouveau danger ?

Le temps est comme suspendu. Les secondes deviennent des heures. Ils sont paralysés par la peur, comme cloués sur place, ne pensant même pas à prendre la fuite ou se protéger d'une quelconque façon. Ils demeurent serrés l'un contre l'autre, l'oreille tendue à chaque nouveau bruit de pas. Deux silhouettes apparaissent dans l'encadrement de la porte.

— Non je n'y crois pas !

Marc lève les bras en l'air.

— Ouf ! Quel soulagement ! J'ai cru un instant que mon pire cauchemar allait se réaliser ! s'exclame le jeune musicien.

Puis, il baisse la tête en soufflant de contentement, Molly pose la main gauche sur sa poitrine.

— Pff ! J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter ! fit-elle avec un rire nerveux.

Devant eux se trouvent deux enfants d'environ six et huit ans, complètement mouillés. L'eau dégouline de leurs vêtements. Une flaque se forme sur le plancher. Sans raison apparente, ils se mettent à pleurer. Aussitôt, Molly s'accroupit devant eux et leur parle d'une voix aussi douce qu'elle peut :

— Bonjour ! Que vous arrive-t-il ? Vous venez de loin ?

Aucune parole ne sort de leur bouche à part le son strident de leurs pleurs.

— Allons, du calme les enfants ! On n'est pas méchant. On a eu aussi peur que vous, les rassure la jeune femme avec un grand sourire. Je m'appelle Molly et ce grand dadais, c'est Marc. Comment êtes-vous arrivé là ? Comment vous appelez-vous ? Vos parents sont ici ?

Les enfants ne parlent toujours pas. Ils grelottent de froid. Elle se souvient des chiffons qu'elle a vus dans le bahut. Elle ouvre la porte, en prend plusieurs et commence à les frictionner tout en demandant au jeune citadin d'aller chercher des couvertures à l'étage. Elle les emmène vers le canapé et

attise le feu. Marc pose sur les épaules de chacun une couverture et les enveloppe avec douceur tout en les invitant à s'asseoir.

— Il leur faut une boisson chaude, tu ne crois pas, Marc ?

Elle regarde le jeune homme. Ce dernier peut voir de la compassion dans les yeux de sa bien-aimée.

— Je vais voir ce que je trouve !

Il se dirige avec empressement vers la petite cuisine, ouvre plusieurs pots et par chance, trouve du lait. Il prend une casserole, la remplit, la pose sur les braises ardentes, puis quelques minutes après, leur sert la boisson dans deux gobelets en bois.

Leur regard semble vide de tout sentiment. Ils attrapent un gobelet en même temps sans un sourire ni reconnaissance envers le citadin. Les deux jeunes gens sortent sur le pas de la porte pendant que les enfants se réchauffent.

— Que va-t-on faire avec ces deux petits ? demande Marc d'un air un peu angoissé.

— Ils ne disent rien ! Comment sont-ils arrivés là ? questionne Molly. On n'a pas d'autre choix que de s'en occuper jusqu'à ce qu'on trouve leurs parents.

Le jeune couple entre dans le chalet. Les enfants ont posé leur tasse sur la table et regardent les adultes curieusement sans broncher.

— Ils me font peur, murmure Marc à l'oreille de la jeune prof.

— Chut ! lui fait Molly.

Elle prend la situation en main comme si elle avait fait cela toute sa vie.

— Bon, les enfants, vous allez retirer vos vêtements pour que je puisse les faire sécher devant la cheminée. Êtes-vous d'accord ? demande-t-elle le plus doucement possible, pour ne pas les effrayer.

Sans aucune réponse de leur part, les petits s'exécutent comme un parfait duo. Marc dépose quelques rondins de bois dans l'âtre. Il regarde les flammes tout en songeant :

— La situation n'est déjà pas reluisante pour Molly et moi et voilà que l'on se trouve avec deux gosses sur les bras, qui plus est me font limite un brin flipper !

Pendant ce temps, la petite fille se blottit sur le canapé en se couvrant de la couverture. Le garçon en fait autant, après lui aussi s'être déshabillé.

Indifférents à leur environnement, les enfants agissent de concert sans aucune parole.

— Sont-ils muets ? se demande la jeune femme tout en les observant. Je ne comprends pas pourquoi ils nous fixent constamment.

Soudain, les enfants se lèvent. La petite enserre Molly très fort. Le garçon en fait autant avec Marc. Les jeunes gens se regardent, intrigués par le comportement des petits. Molly prend la parole :

— Allez, tout va bien, les enfants ! Un gros câlin pour effacer vos chagrins.

Molly les fait asseoir de nouveau dans le canapé au bout de quelques minutes et demande en faisant un hochement de tête vers l'extérieur :

— Restez bien au chaud ! Marc, peux-tu venir avec moi ?

Ce dernier se dirige à grands pas vers la sortie, précédé de Molly. Ils s'éloignent le plus loin possible pour ne pas être entendus.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais je trouve que ces gamins ont une attitude bizarre, affirme le citadin avec un zeste d'impatience.

— Oui, moi aussi, je sens quelque chose d'étrange dans leur comportement. As-tu remarqué qu'ils ont un regard vague ? Ils ne prononcent aucun son et pourtant, elle cherche ses mots. Oui ! On peut dire ça, ils sont comme connectés tous les deux.

Marc la prend dans ses bras et l'embrasse tendrement.

— Allez, ma belle ! On va s'en sortir ! Ce ne sont pas deux mêmes qui vont nous faire peur ! hein, ma princesse ? dit-il avec affection en posant sa main sur la joue de sa bien-aimée.

— Bien sûr, on va s'en sortir, je le sais, mais je ne comprends pas pourquoi ces enfants sont là. Pourquoi sont-ils si trempés ? Il y a du soleil ! Il n'a pas plu, il me semble ! remarque-t-elle tout en regardant le ciel.

— As-tu remarqué que la petite a la même couleur de cheveux que toi ?

Il prend une de ses mèches, la fait glisser entre les doigts lentement.

— Ils bouclent naturellement ? demande-t-il pour détendre l'atmosphère.

— Franchement, tu vas me parler de mes cheveux ? Oui, ils bouclent naturellement. Mais ce n'est pas le sujet ! s'empresse-t-elle de répondre en se tournant.

Elle fait quelques pas en direction du champ de maïs. Le citadin la rejoint.

— On va bien ! Le temps est splendide, ma belle ! S'il te plaît, oublions tous nos soucis un instant.

Il fait semblant d'être triste, le coin des lèvres abaissées lui donne l'expression d'un petit garçon voulant se faire pardonner.

— Oh, Marc ! Arrête de faire le gamin ! Bon, d'accord !

Elle sourit. Comment peut-elle lui refuser quoi que ce soit ? Son tempérament optimiste lui fait du bien, elle le sait. Ils s'embrassent fougueusement ! Une petite bise se fait sentir ! Les arbres au loin s'agitent un bref instant ! Brusquement, la température descend de quelques degrés. Les deux adultes frissonnent.

— Il est temps que l'on entre, ma princesse ! Le temps se rafraîchit ! ajoute-t-il d'un ton enjoué.

Tous deux, main dans la main, retournent dans le chalet, en silence. Avec un peu d'appréhension, ils pensent aux enfants. Quand ils entrent, ils trouvent les petits toujours assis sur le canapé. Molly ferme la porte derrière elle, se frotte les mains et vient se poster comme si de rien n'était devant la cheminée pour profiter de la chaleur. Marc regarde par la fenêtre un moment, il scrute le ciel. De sombres nuages se profilent à l'horizon, cachant au bout d'un moment l'astre lumineux. Personne ne parle. Ils peuvent entendre les premiers bruissements du vent venant des plants de maïs. Marc se tourne vers sa compagne.

— Le temps change vite. Il fait frisquet tout d'un coup ! D'ailleurs, vous ne trouvez pas qu'il fait plus sombre dans la maison les enfants ? leur demande-t-il d'une voix enjouée.

Aucune réponse, un silence total.

— Bon bien, je vais allumer la lampe. Au moins, on y verra plus clair ! dit-il.

— Et si on se préparerait un bon repas ? ajoute Molly en s'adressant chaleureusement aux enfants. Qui vient m'aider ?

Aucune réaction ! Les amoureux se regardent furtivement.

— J'arrive ! Je pose cette lampe et je suis à toi, ma princesse. Ce soir, nous avons des invités spéciaux. Nous devons nous en montrer dignes et préparer un succulent repas.

Il s'avance vers les gamins en se frottant le ventre.

— J'ai une faim de loup ce soir, pas vous ? Écoutez, mon ventre grogne !

Il essaie de les faire rire en faisant le pitre, mais les enfants regardent sans réagir. Molly l'interrompt :

— Chut, Marc ! J’ai cru entendre quelque chose.

— Quoi ? Je n’entends rien, fait-il d’une façon désinvolte.

Aussitôt, un rugissement guttural se fait entendre à l’extérieur. Des bruits de pas lourds font grincer les planches de la terrasse. Marc comprend que c’est bien réel.

Il se dirige près de la fenêtre et découvre un ours brun, les oreilles en arrière, franchissant les marches une à une. Il saisit un tabouret, le fixe sous la poignée pour bloquer la porte. Doucement, il regarde Molly et lui fait signe de la main de monter les enfants au premier étage. Elle attrape les petits et les fait monter. Ensuite, elle s’approche de son compagnon et lui souffle :

— Que fait-on ?

— On va prendre des couteaux ! On ne doit surtout pas l’énervier par du bruit ou des gestes trop rapides. Le mieux est qu’il ne nous voie pas, précise Marc.

Ils s’exécutent en silence, marchant le dos courbé, à pas de velours, lentement pour éviter de faire grincer le plancher de la maison. Pendant ce temps, l’ours s’immobilise devant la porte et fait claquer ses mâchoires. Il lève une patte et laboure le bois de la porte de ses longues griffes.

Avec effroi, les deux jeunes gens attendent, espérant que l’animal parte le plus loin possible d’eux. L’ours essaie de pousser la porte avec son museau. Aussitôt, le grincement de cette dernière fait comprendre au jeune musicien qu’il doit agir vite et sans réfléchir. Il s’assoit le dos contre la porte et Molly fait de même.

— Nous sommes inconscients ! lui murmure-t-elle.

— Vois-tu une autre solution peut-être ? lui souffle-t-il paralysé par la peur.

Au bout d’un moment qui leur semble des heures, ils entendent les pas de l’ours s’éloigner. Le citadin se lève avec précaution puis se redresse doucement devant les carreaux poussiéreux. Il jette un coup d’œil à l’horizon et voit le plantigrade marcher d’un pas lent vers la grosse souche au loin puis en mordiller le bois un instant. L’animal secoue la tête plusieurs fois puis s’éloigne en direction de la forêt.

— Ouf ! Nous avons échappé de justesse à une rencontre sanglante ! souffle le citadin.

Il prend Molly dans ses bras et lui fait faire quelques pas de danse.

— Il ne faut pas oublier les enfants. Pff ! C'est bon, Marc, j'ai eu assez d'émotions pour aujourd'hui !

Molly récupère les petits à l'étage. Ils sont assis sur le lit, impassibles comme à leur habitude. Molly se désole de constater que leur comportement n'évolue pas, quel que soit le contexte. Elle les fait descendre puis leur demande s'ils ont faim ! Comme si de rien n'était, ils s'assoient sur le canapé. Les deux amoureux préparent un repas frugal : un peu de viande séchée, une boîte de haricots blancs réchauffés sur la braise et deux gobelets de lait.

Quand ils se retournent, ils trouvent les enfants habillés se tenant debout près de la table. Affairé, le couple n'a rien remarqué et est surpris de les voir en attente. Aucune expression sur leur visage ne peut faire deviner leurs sentiments ! Le couple se regarde, mais aucun n'ouvre la bouche, décontenancés par leur comportement. Ils mettent le couvert. Marc trouve deux grosses bûches pour faire office de tabouret et tout ce petit monde se met à table. Dans la soirée, après avoir couché les enfants, le couple profite de ce moment de solitude pour se reposer devant le feu.

— Avec tout ce qui nous arrive, tu tiens le coup ? l'interroge le musicien en prenant la main de Molly.

— Je ne sais ni pourquoi ni comment nous sommes arrivés là, mais, quoi qu'il se passe ici, nous surmonterons tous les obstacles. Pas vrai, mon chevalier servant ? répond-elle avec humour.

— Tu es ma belle guerrière !

Marc pose un baiser affectueux sur la joue de sa bien-aimée.

Le lendemain, après avoir pris une collation, Marc propose aux enfants un jeu de balles. Il a eu l'idée de mettre en boule un torchon attaché par des élastiques. Il fait beau et Marc a pensé que cela aiderait à une meilleure interaction avec les gosses en jouant avec eux. Mais les petits gardent une attitude figée. Ils ne regardent même pas la balle à leurs pieds, lancée par le jeune homme.

Assise sur les marches du perron, Molly regarde la scène avec attention. Le citadin semble porter un réel plaisir à jouer en leur présence. Malgré leur

comportement inhabituel, il ne s'inquiète plus devant le peu de succès de son jeu. Il leur propose ensuite d'aller chercher des épis de maïs pour en faire des poupées. Il espère toucher le cœur de la petite fille. L'un d'eux va bien réagir ! pense-t-il. Mais ils restent plantés là comme des statues.

Cela fait maintenant trois jours que les enfants sont arrivés dans leur vie. Pas un mot n'a franchi leur bouche. Ils observent les adultes. Ils restent calmes toute la journée et se couchent le soir sans problème. Pas de demande d'un dernier verre d'eau ou d'une histoire captivante à leur raconter !

Comme chaque soir depuis l'arrivée des gamins, le couple déplie le canapé pour la nuit. Puis, il sort au crépuscule pour regarder le vaste ciel clouté d'étoiles. Tout est sombre et silencieux. La maison est juste éclairée par des bougies, donnant une ambiance romantique à la pièce du bas. Cela devient un rituel. Assis sur la première marche du perron, main dans la main, ils admirent parfois les lumières naturelles arborant de magnifiques couleurs.

Chapitre 8

Ils sont partis

Le temps passe sans aucun incident. Molly n'arrive pas à s'endormir. Elle se demande combien de jours encore ils vont tenir. Le garde-manger est plein de victuailles certes, mais ce n'est pas ce qui la préoccupe. Elle veut rentrer chez elle et commencer avec le jeune homme une vraie relation en partageant son bonheur avec son entourage.

Elle pense à ses élèves et la joie de leur donner des cours. Le soir, elle racontera les performances des gamins à son amoureux. Voir leurs yeux émerveillés devant leurs œuvres est pour elle une satisfaction qu'aucun salaire au monde n'aurait pu lui procurer. Elle se lève d'un pas feutré, s'installe dans le rocking-chair. Au bout d'un moment, Marc la rejoint.

— Tu n'arrives pas à dormir ma puce ?

— Non, je suis préoccupée par le comportement des enfants.

— Oui, moi aussi. Leur présence complique la situation.

— En effet, on ne peut pas partir comme on veut, avec les petits.

— Demain, on peut juste explorer autour du chalet. Au moins, on ne court pas trop de danger à faire comme cela, ajoute le citadin.

— Dis-tu cela pour notre sécurité, à cause des ours ?

— Pas seulement, répond le jeune homme ébranlé.

— Qu'y a-t-il Marc ? Tu sembles perturbé par quelque chose ?

Molly se lève brusquement. Marc la prend dans ses bras. Elle veut parler.

— Chut ! Ne dis rien, mais regarde ! Tu vois là, entre la limite du champ et le buisson à droite ?

— Je ne vois rien ! murmure-t-elle.

Elle plisse des yeux, mais il fait trop sombre pour que cela fonctionne.

— Mais si, là, sur la droite, une lueur ! Je te jure que j'en ai vu une.

— Que fait-on ?

— Je vais y jeter un coup d’œil. Molly, ne t’inquiète pas, je reviens ! Entre dans la maison.

— Ne fais pas de bêtises, Marc, je t’en supplie !

Le jeune homme avance d’un pas lent dans la pénombre. Son cœur bat la chamade. La nuit est fraîche. Il trébuche sur une souche, s’affale de tout son long. Une angoisse le submerge. Il se met à hurler en direction de la voûte céleste :

— Que voulez-vous ? On ne vous a rien fait ! Laissez-nous partir !

Sa voix se perd dans le silence de la nuit. Une bise légère secoue doucement les épis de maïs. Le jeune homme peut les distinguer malgré une lune en léger croissant. Il sent à ce moment-là, le poids de ses responsabilités. Même s’il sait pouvoir compter sur Molly, il se sent investi d’une mission : sauver la femme dont il est tombé amoureux et protéger aussi les enfants.

— Je suis un idiot ! Cela ne sert à rien de leur courir après.

Une chouette hulule au loin. Marc tressaille, se lève, frotte son postérieur puis marche en direction de la maison. Il décide d’avancer d’un pas plus énergique. Il sait qu’il ne va pas résoudre le mystère de leur enlèvement seul dans la nuit. Il a l’impression de voir une ombre non loin de lui.

Soudain, un éclair déchire la Voie lactée. Le vent tournoie, s’amplifie et souffle plus fort. Le tonnerre gronde de toute sa puissance. Le jeune citadin court, gravit les marches et prend un moment pour se calmer de toutes ses émotions. Après un dernier regard autour de lui, il entre dans le chalet.

— C’est une nuit lugubre et vraiment bizarre, si tu veux mon avis ! dit-il sans que sa voix trahisse la frayeur qu’il vient de vivre.

— Tu es rentré. Tant mieux, cet orage m’a fait sursauter ? As-tu pu leur parler ?

— Non, désolé, ma belle !

Il s’assoit sur un tabouret. Molly se tient près de l’âtre. En attisant de temps en temps le feu, elle reste silencieuse, ce qui n’est pas dans ses habitudes, remarque le musicien. La lueur rouge du foyer donne une atmosphère apaisante à la pièce.

— Qu’est-ce qui te trotte dans la tête, ma puce ?

— Je pense à ceux qui nous ont enlevés. J’en ai conclu qu’ils ne veulent pas nous faire du mal.

— Qu’est-ce qui te fait penser à cela ?

— Eh bien, depuis le début, nous avons à notre disposition un toit, de la nourriture, des vêtements, bien que ridicules, mais chauds, du bois et un confort, certes rudimentaire, mais bien utile. Que penses-tu de mon analyse ?

— Tes conclusions semblent bonnes ! Mais alors pourquoi agissent-ils comme cela ? demande-t-il en écartant les bras.

— Peut-être une expérience scientifique : mettre des gens ordinaires dans une situation extraordinaire ! suggère la jeune femme.

Marc se lève et se frotte la tempe d'un geste machinal.

— Et voir ce que nous faisons ? Comment nous nous en sortirons ? C'est ce que tu penses, Molly ?

— Oui, pourquoi pas ? Ces lueurs sont peut-être des caméras qui nous surveillent, sûrement une nouvelle technologie, affirme la jeune femme en regardant son compagnon avec insistance.

— C'est une explication plausible, admet Marc un peu perplexe.

Au fond de lui, il ne croit pas vraiment en cette version, mais ne veut pas contredire sa bien-aimée. Elle semble plus sereine par cette explication. Il détourne alors le sujet :

— Allons nous coucher ! On ne peut rien faire de plus ce soir. Il se fait tard. Demain, nous partirons en expédition, ma belle !

— Oui, j'espère que le temps sera plus clément.

Aux premières lueurs de l'aube, Marc se lève doucement et va se servir un café. Comme chaque soir, il a laissé une casserole remplie d'eau dans l'âtre, pour avoir au matin un liquide chaud. Il n'a plus qu'à verser l'eau sur les grains de café moulu mis dans l'entonnoir de la vieille cafetière émaillée, sans couvercle. Il a mis du temps, la première fois, pour comprendre son fonctionnement et il n'est pas sûr encore d'effectuer les bons gestes. Elle fonctionne, alors pourquoi se compliquer ?

Il attise le feu, s'assoit à table un moment pour contempler Molly puis tourne la tête vers la fenêtre. Il s'en approche, voit que le ciel est nuageux.

Son regard se porte au loin. Les branches des arbres se balancent sous l'effet du vent. À trop regarder le paysage, ses paupières tombent, sa tête s'incline. Il s'est levé trop tôt. Il aurait dû rester au lit plus longtemps. Il fait quelques pas, bouge les bras dans tous les sens, fait plusieurs génuflexions, puis se rassoit sur le tabouret ne sachant que faire de ses dix doigts.

Au bout d'un moment qui lui semble très long, des petits pas se font entendre dans l'escalier. Les enfants descendent. Leur regard se pose sur l'homme puis sur la femme. Molly se tourne, lève les bras pour s'étirer et lance d'un ton joyeux :

— Bonjour les enfants, vous avez bien dormi ? On va se promener aujourd'hui, c'est super !

Elle enfile son jogging sous le drap, se redresse, met son gros pull en laine et sort du lit.

— Hum ! Ça sent bon le café ! Mettez-vous à table les enfants, je vous sers votre petit-déjeuner !

— Bien dormi, ma belle ?

— Oui, parfaitement, Marc. Tu es levé depuis longtemps ?

— Un petit moment, sûrement trop pressé de faire notre petite excursion, ajoute-t-il en souriant.

Dans la matinée, il aide les petits à s'habiller, leur peigne les cheveux, après leur avoir fait une toilette de chat avec un bout de chiffon. Ils ont pris leur bain la veille. Tous les deux jours, Marc remplit un baquet d'eau qu'il a auparavant chauffé dans une casserole. Pendant une de ses fouilles dans l'abri, il l'a découvert sous des sacs. Cela demande beaucoup d'énergie, mais, dans leur malheur, ils apprécient d'avoir l'eau courante.

D'habitude, Marc prépare le bain pour lui et Molly. Il adore ces moments de tendresse qu'il partage avec elle. Pendant ce temps, elle prépare un petit en-cas pour ce qu'elle espère une longue promenade : quelques bouts de viande séchée enveloppés dans un torchon, une bouteille en verre emplies d'eau qu'elle a trouvée sous l'évier et, pour finir, plusieurs noix qu'elle a dénichées dans un panier à l'intérieur du bahut.

— Bon voilà, cela devrait faire l'affaire ! Ce n'est pas grand-chose, mais je n'y peux rien ! se dit-elle satisfaite.

Elle prend le plus grand torchon qu'elle trouve, met tout dedans, prend les quatre coins et fait un gros nœud.

Au bout d'une heure de préparatifs, la petite troupe sort du chalet. Les deux jeunes gens regardent l'horizon. Les herbes ont une couleur terne sous un ciel sans éclat.

Au loin, les arbres se courbent tous ensemble, étirant leurs branches sous l'effet du vent, comme une danse coordonnée. Il fait frais. Ils avancent quelques mètres puis tournent derrière le chalet. Un pâle soleil commence à briller et l'air glace le bout de leur nez.

La neige à moitié fondue à l'ombre de la bâtisse étoile le sol gelé. Tout à coup, les enfants courent devant eux. Ils disparaissent derrière une rangée d'arbres, avec de hauts buissons.

— Attendez-nous, les enfants ! crie en cœur le couple.

Leurs pas se font plus pressants. Ils passent derrière la haie d'arbres. Là, ils voient les enfants immobiles se tenant près d'un immense lac. Ceux-ci se tournent vers eux, font signe de la main et plongent. Sous le coup, le couple est stupéfait. Marc lâche le sac de pique-nique, se met à courir comme un fou, suivi de Molly. Aussitôt, il saute dans l'eau. Après de longues minutes, qui semblent des heures pour la jeune femme, Marc refait surface.

— Je ne les trouve pas, Molly ! Je ne vois rien au fond du lac ! dit-il essoufflé.

Il prend une grande inspiration et replonge. La jeune femme est sous le choc et sa peur de l'eau augmente encore plus sa frayeur. L'eau clapote contre le rivage, forme de petites vagues qui font bouger les joncs. Les roseaux s'arc-boutent et envoient des coups de dagues dans l'eau qu'ils fendent en se relevant.

Le jeune homme plonge plusieurs fois sans rien trouver. Il sort de l'eau, les lèvres bleuies par le froid, le bout des doigts cyanosé.

— Je ne comprends pas, je ne comprends pas ! Pourquoi ont-ils agi comme cela ? Je les ai cherchés sous l'eau ! Aucun signe d'eux !

Marc se laisse tomber sur la berge en fixant le lac. Son corps est pris de frissons. Molly enlève son manteau et le pose sur ses épaules. Elle émerge doucement de sa torpeur. Elle s'assoit près de lui sans dire un mot. Elle observe les rives du lac, lentement, comme si elle voulait inscrire dans sa mémoire chaque détail. L'étendue d'eau est immense.

Des arbres bordent le plan d'eau. Elle distingue des bouleaux, des hêtres et beaucoup d'épicéas. Près d'eux, de la menthe aquatique diffuse son léger

parfum. Quelques iris majestueux trônent fièrement, sur les bords du lac sombre, par-ci, par-là, bougeant à peine.

Molly souhaite revoir les enfants et prendre soin d'eux. Elle n'arrive pas à comprendre leur geste. Marc observe lui aussi devant lui. Il s'attend à tout instant à voir les gamins surgir de l'eau. Il est sous le choc, lui aussi. L'eau est redevenue calme, plus aucun clapotis, juste un grand miroir sombre et glacé maintenant.

Le vent se lève, emportant dans le ciel d'énormes nuages d'hiver, lourds et noirs qui abattent sur la terre des averses furieuses. Le couple sort de sa torpeur, court le plus vite possible en direction du chalet. Les cimes des arbres plongent et se redressent comme des têtes brusquement réveillées.

Par moment, l'âpre vent au goût de neige revient s'abattre à la façon d'un vautour sur les arbustes frissonnants. Le couple peine à revenir sur ses pas. Leur soulagement est total quand ils entrent dans leur unique refuge. Aucun des deux ne prend la parole pendant un long moment. Seuls des heurts violents ébranlent la porte et la fenêtre comme si quelqu'un à l'extérieur voulait entrer. La bâtisse craque comme la charpente d'un navire sur une mer démontée.

Molly est la première à réagir. Elle attise le feu. Il reste quelques braises. Il faut à tout prix qu'ils se réchauffent. Elle aide le jeune homme à enlever ses vêtements mouillés. Celui-ci est prostré, assis sur le canapé, enveloppé d'une vieille couverture. Molly lui sert un café bien chaud, prend place auprès de lui et lui dit :

— Ils sont partis Marc. Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais nous devons nous reprendre ! S'il te plaît, dis quelque chose !

Le jeune homme s'allonge sans dire un mot. Molly n'insiste pas. Elle le regarde un instant, pose une deuxième couverture sur lui, puis va vers la fenêtre. Le spectacle au loin est impressionnant. Les arbres qui se heurtent avec force font entendre des plaintes, en se penchant très bas.

Le vent rageur n'épargne aucun obstacle dans sa folle course. Une pluie torrentielle s'abat sur le paysage, donnant une vision de cataclysme. La luminosité baisse de plus en plus. La jeune femme allume alors la lampe à

pétrole qu'elle pose sur la table. Elle a peur de ce qui se passe dehors, mais aussi pour son compagnon qui semble anéanti par la disparition des gosses. Elle est tout aussi chamboulée, mais elle veut être forte pour l'homme qu'elle aime. Elle ne sait pas comment réagir.

Elle pense aux enfants, puis un souvenir surgit. Un soir au moment de coucher les petits, Marc avait essayé de les faire rire en faisant le pitre. Il avait plusieurs fois demandé leur prénom, mais quoi qu'il fasse ou demande, il n'avait jamais eu aucune réaction de leur part.

Alors, la scène la plus horrible s'impose à elle : les enfants sautant dans ce maudit lac. Elle frissonne de terreur. Molly décide de rompre le silence de plomb qui s'est abattu dans le chalet. Vu leur situation, ils doivent rester en alerte, forts et unis face à l'adversité.

— Marc, s'il te plaît, dis-moi quelque chose ! Ne reste pas sans rien dire !

Elle pose la main sur l'épaule du citadin qui se tourne vers elle.

— Désolé Molly, je me sens un peu perdu. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. J'ai eu besoin d'un moment pour retrouver des idées claires. J'avais besoin aussi de me réchauffer. Le froid a vraiment absorbé toute mon énergie, tu sais !

Marc lui caresse la joue d'un geste tendre et lui sourit pour la rassurer.

— Je vais nous préparer une collation. Cela nous fera du bien.

— Attends, je viens avec toi, nous sommes une équipe !

Chapitre 9

Survivre

Le jour n'est pas encore levé que Molly est prête pour une nouvelle excursion. Ils ont discuté tard dans la nuit. Leur objectif est de partir explorer la région le plus loin possible. La disparition mystérieuse des enfants a été un coup dur pour eux. La jeune femme espère que cette nouvelle tentative pour trouver de l'aide fera oublier un moment cet événement funeste.

Elle boit un café bien chaud, assise à la table. La lueur de la cheminée éclaire peu la pièce. Elle pense à cette charmante mamie qu'elle voyait tous les matins, pour papoter tout en prenant un bon café. Elles parlaient de tout et de rien. Grâce à mamie Ginette, Molly connaît la vie du village de son histoire, de son patrimoine, des habitants, enfin, une grande partie, puisque Ginette vit dans le village depuis sa naissance. Elles se confient aussi sur leur vie respective. Molly parle de ses amours malheureux, tandis que la vieille dame apprécie sa nouvelle vie de célibataire. Elle est veuve depuis trois ans, un mariage qui ne l'a pas rendue heureuse avec un époux acariâtre.

Molly pense au moment où sa voisine va s'inquiéter de ne plus la voir et va sûrement prévenir la police. Celle-ci est sans aucun doute à sa recherche maintenant, enfin, elle l'espère. Puis, elle songe à ce qui se passerait de retour chez elle. Sera-t-elle toujours avec Marc ? Leur amour sera-t-il aussi fort pour continuer leur relation dans la vraie vie ou seuls les événements dramatiques qu'ils vivent les ont-ils conduits par instinct de survie à se rapprocher ?

Le jeune homme se réveille, se lève du canapé. Ils ont préféré dormir au rez-de-chaussée. Monter dans la chambre des enfants était trop pénible pour eux.

— Bonjour Molly ! Tu vas bien ce matin ?

La jeune femme se tourne vers lui toute souriante.

— Oui, et toi ? Tu vois, je suis prête pour explorer la campagne.

— On ne va pas aller explorer aujourd’hui, Molly, déclare le jeune citadin d’un ton sombre, tout en se frottant le front.

— Que veux-tu dire par là ?

— Je veux dire qu’on ne va pas faire qu’explorer. On va partir loin de ce chalet, loin de toute cette histoire sordide. Voilà ce que je veux dire !

— Mais ce chalet est notre seule protection ! Tu ne m’as rien dit à ce sujet, hier soir !

— C’est une prison, Molly, tu ne le vois pas ! Si tu penses que c’est une expérience, on doit tenter de sortir de ce jeu macabre ma belle ! Je ne veux pas t’angoisser, mais il faut que l’on parte, c’est tout !

Marc avance vers elle, la regarde tendrement avec cette petite moue qu’il fait parfois.

— Oui, tu as sans doute raison, mais on ne sait pas ce qui nous attend plus loin, dit la jeune femme troublée.

— Ce ne sera pas pire que de rester ici à se demander chaque fois ce qui va nous arriver.

Marc s’éloigne de sa compagne, puis regarde par la fenêtre loin, très loin. Il aperçoit la lisière de cette terre verdoyante où perce un filet argenté de soleil. Sa décision est prise. Il doit agir vite avant qu’une autre catastrophe ne se profile.

— Allez, ma belle ! On va s’en sortir !

Il la prend dans ses bras.

— Je suis d’accord avec toi, mais nous devons préparer notre évasion avant, c’est-à-dire prévoir des provisions, de quoi nous défendre, trouver de la corde ! Ça sert toujours en situation de survie et nous devons trouver de quoi allumer un feu et des vêtements chauds, au cas où nous dormions dehors cette nuit et puis...

— Stop ! OK ! on va faire tout ça, ma belle ! Tu es vraiment une femme surprenante, tu sais, fit-il en lui coupant la parole brusquement.

— Il faut toujours réfléchir avant d’agir ! C’est ma devise.

Elle lui fait une bise sur la joue, puis se dirige vers la cuisine.

— Très bien, je bois un café, puis j’irai dans le cabanon pour trouver des objets utiles ! déclare le jeune citadin.

— Moi, je prépare les provisions et on fait le point ensuite, dit-elle en le regardant d'un air attendri.

— À vos ordres, ma belle guerrière ! s'exclame Marc avec admiration.

Son côté optimiste refait surface. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il part avec détermination dans le vieux cabanon.

Molly rassemble quelques morceaux de viande séchée, une bouteille qu'elle remplit de café, une autre d'eau. Elle ajoute une miche de pain dur trouvée sous l'évier ainsi qu'un pot de haricots blancs. Elle pose le tout sur la table, y ajoute deux couteaux et deux gobelets. Elle jette un dernier coup d'œil, ne voit rien d'autre qui puisse leur servir. Elle entend les pas de Marc gravissant les marches du perron. Il entre dans le chalet et dépose un sac sur la table d'un air triomphant.

— Regarde ! J'ai trouvé un sac à dos ! Bon, il est vieux, mais la toile semble encore solide ! Je me suis dit qu'il serait parfait pour entasser tout ce que l'on veut transporter. J'ai déjà mis à l'intérieur une corde, une hachette et aussi une faucille. Le manche semble encore solide.

— Super ! On a presque tout ! J'ai un manteau et des bottes ! Il en faut aussi pour... !

Le jeune musicien ne la laisse pas finir sa phrase. Il ouvre la porte, se penche, ramasse quelque chose à terre, se retourne brusquement et d'un geste triomphant lui montre fièrement ses dernières trouvailles.

— C'est génial ! Tu as trouvé des bottes et un manteau ! s'enthousiasme Molly.

— Eh oui, au fond d'un tonneau. Tu te rends compte ! Il est horrible, mais il fera l'affaire. Les bottes sont un peu grandes pour moi, les tiennes aussi sûrement, mais j'ai vu dans l'armoire, à l'étage, de grosses chaussettes en laine. Cela devrait combler, quitte à en mettre deux paires pour que cela nous tienne bien aux pieds.

Molly le regarde. Il a l'air si enjoué. Pourtant, c'est une décision grave que le citadin a prise. Ils vont pour la première fois explorer bien au-delà de leur univers habituel, sans savoir ce qui les attend.

— Allez, Molly on s'active et on part à l'aventure, ma belle !

— Aventure ? Je dirais plutôt dans une expédition qui va déterminer notre sort ! conclut la jeune femme avec appréhension.

La traversée du champ de maïs est pénible. Les rangs très compacts rendent le parcours exténuant. Le jeune citadin n'a pas l'habitude de manier la faucille et son grotesque manteau l'entrave dans ses mouvements. Malgré un petit vent frais, il transpire à grosses gouttes. Il s'essuie le front à plusieurs reprises, mais rien ne peut entamer sa détermination. Ils avancent d'un bon pas, l'un derrière l'autre. Molly l'aide autant qu'elle peut. Le couple puise en lui la force nécessaire pour franchir le champ. Arrivés dans une prairie, ils font une halte.

— Ouf ! J'ai cru qu'on n'y arriverait pas ! fait le musicien essoufflé.

Sur un petit arbuste, quelques framboises sauvages bien mûres attendent sagement que quelqu'un les cueille. Molly en profite pour en ramasser une poignée qu'elle partage avec Marc.

— Merci, ma puce !

— Cet endroit est magnifique par sa diversité ! déclare Molly.

La jeune femme adore les fleurs ! elle admire des marguerites et elle en cueille une pour la sentir, mais comprend vite son erreur. La fleur dégage une odeur nauséabonde. Molly éternue plusieurs fois.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande le jeune homme amusé.

— Cette fleur dégage une odeur atroce ! En plus, j'ai des allergies.

Marc rit devant les grimaces de la jeune prof.

— Il ne faut pas s'attarder plus longtemps. En route, ma belle !

Au loin, Molly aperçoit des pivoines en grand nombre, mais ne s'attarde pas, car ils doivent avancer le plus possible avant la nuit. Elle observe les arbres au loin. Elle distingue des pins, des épicéas, des hêtres, des ormeaux, des bouleaux, des cyprès jaunes et quelques érables. Elle se concentre sur le paysage pour oublier sa peur d'être loin du chalet. Le couple arrive au bord d'une forêt quand soudain Molly se fige.

— Tu es fatiguée, ma princesse ? demande le jeune homme d'un air taquin.

— Chut ! Regarde sur ta gauche ! Surtout, ne fais pas de geste brusque, murmure la jeune aventurière.

— Bon sang, un grizzly ! Je le reconnais bien à son pelage dégradé de blond, brun et noir. Il regarde dans notre direction.

— On court jusqu'à la forêt, Marc ?

— Non surtout ne pas fuir ! Si je me souviens bien de ce que mon paternel me disait, il ne faut pas le perdre de vue. On avance calmement vers les arbres tout en parlant fort pour signaler notre présence. Les ours sont extrêmement sensibles au stress créé par l'activité humaine, crois-moi Molly !

— OK, Marc ! Je te fais confiance.

Malgré leur frayeur, le couple parle le plus fort possible. Marc entonne un chant :

« Auprès de ma blonde, Qu'il fait bon, fait bon, fait bon ! Auprès de ma blonde ! Qu'il fait bon de vivre ! »

Molly le regarde avec étonnement et rit malgré les circonstances.

— C'est tout ce que tu as trouvé comme chanson ?

— Désolé, mais cet air m'est venu aussitôt en pensant à mon père ! Il la chantait souvent à ma mère qui était blonde ! Voilà toute l'histoire ! répond le citadin.

Ils avancent pas à pas. Un mètre les sépare de la forêt. L'ours ne bouge toujours pas. Ils se regardent et, sans se concerter, courent aussi vite qu'ils le peuvent, comme si le diable était à leurs trousses. Ils entendent un grognement terrifiant derrière eux, mais ne prennent pas la peine de se retourner. Leur objectif est de mettre de la distance entre eux et cet animal imposant. Essoufflés, ils s'enfoncent parmi les buissons épineux. Malgré le poids de leurs équipements et leurs vêtements trop grands, ils grimpent à un arbre.

— Mon Dieu ! Tu crois qu'il est à notre poursuite ? demande Molly tout haletante.

— Je ne vois rien ! Les branches me cachent la vue et je n'entends rien. Je crois qu'on l'a semé.

Le temps leur semble long, perchés sur leur arbre. Doucement, la nuit étend son rideau sombre. Le couple décide de dormir dans ce grand érable sycomore. La branche est assez large pour leur servir de plate-forme idéale pour se reposer. Ils en profitent pour grignoter un peu, même si l'appétit n'est pas au rendez-vous. Ils savent qu'ils doivent reprendre des forces pour continuer.

Bien que peu confortablement installé, Marc s'endort le premier. Molly n'y arrive pas. Elle a beau tendre l'oreille, aucun bruit ne lui parvint, à part un bourdonnement qui ne la quitte pas depuis un bon moment. Elle pense que ce n'est pas normal. Elle ne perçoit aucune vie, dans cette forêt. C'est déroutant pour elle, mais, en y repensant, il est vrai qu'elle a constaté que malgré une flore intense, il n'y avait pas de faune à part cet ours.

Il commence à faire vraiment froid. La nuit dépose son encre noire sur le paysage. Molly se blottit un peu plus contre le jeune homme. Ils ont disposé un manteau sur la branche puis l'autre manteau sur eux en guise de couverture. La chaleur de leurs deux corps réunis suffit à peine à la réchauffer. Au petit matin, ils s'éveillent en même temps. Une épaisse brume blanche enveloppe la forêt. Le sol a disparu comme un tableau blanc autour d'eux. Aucun souffle d'air ne passe.

Molly sent l'humidité la transpercer. La bruine a remplacé les ténèbres, mais ce n'est pas plus rassurant. Le ciel crachote de la pluie, de la neige fondue, mélangée de grêle. Les branches de l'érable se mettent à frémir.

— Il est temps de descendre, Marc ! décide-t-elle tout en enfilant son manteau.

— Je te suis, je prends le sac.

— Ce silence ne me rassure pas du tout. On n'y voit rien, ajoute la jeune femme, arrivée au pied de l'arbre.

— Oui, je n'aime pas ça moi non plus, mais, au moins, on entendra venir l'ours de loin s'il se rapproche.

— Comment allons-nous nous diriger dans ce fichu brouillard ?

— Brrr ! Il fait si froid ! murmure Molly en boutonnant son manteau.

— Nous n'avons pas le choix ! Avec un peu de chance, la brume va s'atténuer au fil de la journée.

Pas à pas, le couple avance en silence dans la crainte qu'un animal les attaque. Le vent tournoie autour des massifs et des troncs. Il tourbillonne çà et là, emportant avec lui dans une danse folle, des feuilles, des petites brindilles mêlées de flocons de neige.

Le jeune homme avait raison, le rideau blanc s'estompe. Ils marchent de longues heures. Il doit être pas loin de midi, car leur estomac commence à grogner. Ils font une pause pour se restaurer et reprendre des forces. Un tronc

d'arbre coupé leur sert d'assise. Ils distinguent les branches des arbres qui habituellement peuvent sans peine supporter le poids de la neige. Les petites branches se mêlent, se tordent comme des bras désespérés.

— Il n'y a peut-être pas de vie dans ces bois, mais les épines, elles, sont bien présentes ! J'ai les mains toutes égratignées. Et ce froid ! Je ne suis pas du genre à me plaindre, mais là, je suis vraiment fatiguée de marcher, geint Molly, emmitouflée dans son grand manteau.

— Moi aussi, je suis fatigué. J'ai l'impression que ce n'est pas naturel, comme si le poids des années pesait sur mes épaules. Cela a sûrement un lien avec notre vieillissement prématuré, ajoute le musicien.

— Oui, je pense la même chose, Marc. De toute façon, rien n'est naturel dans ce qui se passe ici. Aucun bruit à part les effets du vent, aucun oiseau dans le ciel, aucune trace d'avion. Et tu as remarqué, on ne voit aucun insecte non plus !

— Oui je l'ai constaté. Tout comme toi, je n'en peux plus de marcher et me prendre les pieds dans les racines ! J'ai les mains complètement déchirées par ces fichues épines ! Je ne veux pas en rajouter vu notre situation peu enviable, mais je me sens diminué, moins résistant depuis que l'on a pris de l'âge. Je suis soulagé que tu en tires la même conclusion, ajoute Marc.

Au bout de trente minutes de marche, comme à son habitude, Molly observe le paysage quand soudain, elle s'exclame :

— Regarde vers les buissons, tu vois derrière ce gros rocher à cent mètres sur ta gauche ! On dirait que les arbres sont moins nombreux ! Passons par-là !

— Pourquoi pas ! Je sens que la chance est avec nous ! Finie cette fichue forêt, Molly !

Il embrasse la jeune femme avec enthousiasme. Sa bonne humeur ne dure pas longtemps. Après avoir passé le premier rocher, ils sont consternés de découvrir une colline de pierres blanches qui s'abaisse brusquement sur une petite vallée étroite. Certaines nécessitent d'être escaladées. Ils se regardent avec stupéfaction, mais aucun des deux n'ouvre la bouche. Marc passe devant, baisse sa capuche en arrière comme pour mieux voir malgré la pluie. Il se fraie un chemin, la jeune femme le suit de près. Heureusement, la colline de pierres n'est pas immense. Il débouche enfin dans une clairière. Le vent redouble d'intensité.

— À croire que quelqu'un là-haut cherche à nous empêcher de fuir ! constate la jeune prof.

— Je n'aurais pas dit mieux, les éléments sont contre nous depuis notre arrivée dans ce putain d'univers ! fait d'un ton rageur le citadin.

Il ramasse une petite branche qu'il lance en l'air comme pour atteindre quelqu'un d'imaginaire dans le ciel. Il s'essuie le front, haletant de colère, et s'écroule. La jeune femme s'approche de lui.

— Je sais que c'est dur autant pour toi que pour moi, mais nous devons continuer quoiqu'il se passe. Plus on mettra de distance entre ce chalet et nous, plus vite nous retrouverons notre liberté, Marc !

Le jeune musicien s'en veut de s'énervier autant devant celle qu'il aime. Il se relève, passe sa main dans la chevelure de la jeune femme, attire son visage vers lui et dépose un tendre baiser sur sa joue. Il lui murmure à l'oreille.

— Pardon, Molly ! Je suis un idiot qui s'empporte pour rien. Tu as raison, nous devons continuer.

Comme pour effacer sa mauvaise action, il la soulève dans ses bras et tournoie sur lui-même en riant et criant :

— Je t'aime, Molly !

Au bout d'un moment, le couple se met en chemin.

Chapitre 10

L'attaque

— On doit installer notre camp pour la nuit, propose le jeune homme. Celui-ci est épuisé et il voit bien que Molly n'en peut plus.

— Ouf, tant mieux ! Je ne sens plus mes pieds !

Le couple s'active pour construire un abri. Ils trouvent un arbre convenable avec deux branches parallèles. Ils passent la corde de l'une à l'autre plusieurs fois. Ils coupent des branches de sapin et déposent plusieurs épaisseurs au-dessus pour en faire un toit. Ce n'est pas un palace, mais ce sera une bonne protection contre la pluie.

Puis, Molly prépare un feu en dessous pendant que le jeune homme cherche du bois, le moins humide possible. Au bout d'un moment, elle tire quelques braises vers elle et dépose le pot en grès de haricots blancs pour le chauffer.

Elle sort du sac le torchon contenant la viande séchée ainsi que la bouteille d'eau. Il n'en reste plus beaucoup, mais cela ne change rien qu'elle se lamente. Ils doivent faire avec. Son compagnon arrive les bras chargés comme un mulet. Il place soigneusement les petits rondins sous l'abri et se frotte les mains près des flammes.

— Franchement, un bon feu, c'est toujours agréable ! Ma puce, tu es vraiment douée ! Sans toi que serais-je devenu ?

— Un glaçon ! réplique-t-elle en riant malicieusement les mains sur les hanches.

— Pas mal la blague ! Moque-toi de moi ! En d'autres circonstances, je serais plié en deux, mais mon estomac crie famine. Je ne pense qu'à mon ventre pour l'instant, désolé princesse !

Marc ôte son manteau, le pose près du feu puis s'étend dessus en lui tendant les bras.

— Avoue que je suis plus douée que toi pour allumer un feu, c'est tout ! le taquine-t-elle. Le repas est servi, mon prince charmant !

Elle le rejoint et pour clore le chapitre dépose un baiser sur ses lèvres.

Au petit matin, le couple d'amoureux se réveille difficilement. Le cuir du manteau est aussi raide que la peau d'un tambour. En ouvrant les yeux, Marc s'aperçoit qu'il neige de nouveau.

— Oh non, encore de la neige !

— Je comprends pourquoi je suis glacée maintenant. Je n'en peux plus ! souffle Molly découragée en enfouissant la tête sous le manteau.

— Pas de chance ma princesse, mais il faut continuer même si je suis de ton avis !

Le jeune homme se lève, tend sa main vers la jeune fille en lui disant :

— Allez, mon cœur, on n'a pas le choix, lève-toi, ma Belle au bois dormant !

Ils se dépêchent de rassembler leurs affaires et reprennent le chemin de la liberté, enfin c'est ce qu'ils espèrent. Au bout d'une vingtaine de minutes de marche, ils arrivent à la lisière d'une autre forêt encore plus lugubre que la précédente. Un grognement se fait entendre au loin. Les amoureux se regardent et sans hésitation pénètrent.

— Il faut marcher plus vite, Marc ! On doit passer ces bois rapidement.

— Je suis du même avis que toi. Je n'ai pas envie d'affronter ce monstre plein de poils aux griffes acérées.

La traversée est difficile. Les buissons épineux, coupants comme des lames de rasoir, s'accrochent à leur manteau, freinant ainsi leur marche. Les racines enfouies sous les couches de feuilles mortes les font trébucher à tout instant.

Les branches ressemblent à des mains qui s'agrippent à eux comme si elles étaient envoûtées. La neige tombe en abondance, mais la volonté du couple ne fléchit pas. Par moments, des grognements se font entendre autour d'eux.

— Allez Molly, plus vite ! crie le jeune homme affolé.

Tout à coup, Marc est happé par une forme sombre. Il est projeté contre un arbre que son épaule heurte de plein fouet, provoquant chez le musicien un hurlement de douleur. Par instinct primitif, Molly attrape une branche et la

fracasse sur le museau de l'ours. Celui-ci se met debout, frotte son museau et émet un grognement guttural si puissant qu'il fait chanceler la jeune femme quelques secondes.

Avec une volonté étonnante de survie, elle saisit une autre branche pour lui asséner un deuxième coup. Aussi vite qu'il est apparu, il disparaît comme un éclair. Sans comprendre son comportement, Molly se sent soulagée et se penche vers le blessé, gisant sur le sol inconscient après cette violente attaque.

Il fait nuit quand Marc ouvre les yeux. Il voit Molly alimenter le feu. Une douleur aiguë lui traverse le corps. Il essaie de se relever.

— Aïe ! Bon sang ! Ça fait un mal de chien !

— Tu es réveillé ! Si tu savais comme j'ai eu peur de te voir évanoui sur le sol. J'ai vraiment cru te perdre cette fois, mon chéri !

— Désolé de t'avoir effrayée ! J'aimerais mieux encore être inconscient ! Je dois avoir une fracture de l'épaule. Enfin, je ne m'y connais pas trop, je n'en sais rien, mais la douleur me lance affreusement.

— Je t'aide à te relever, si tu veux t'asseoir un moment, propose son amie anxieuse.

— Non, surtout pas ! C'est pire quand je bouge, gémit le blessé.

— Que puis-je faire d'autre ?

— Rien ! Je gèle sur ce sol humide, murmure péniblement le citadin.

La jeune femme l'aide à se relever un peu pour boire le breuvage chaud bien noir. Elle le tourne délicatement du côté de l'épaule valide, de façon à disposer quelques branches en dessous de lui.

— On va devoir passer la nuit dans ce bois le temps que tu reprennes des forces ! lui dit-elle.

Mais le jeune homme ne répond pas. Les quelques efforts qu'il vient de faire l'ont épuisé.

Elle songe au feu qu'elle doit entretenir toute la nuit pour qu'ils ne meurent pas de froid tous les deux. Inconsciemment, elle grignote de la viande séchée, puis enlève son manteau qu'elle dépose sur le jeune homme. En prenant toutes les précautions possibles pour ne pas le blesser davantage, elle se blottit tout contre lui. Il émet une sorte de grognement, puis elle s'endort, épuisée par cette journée harassante.

À son réveil, la jeune femme frissonne et met peu de temps à se lever. Elle est bien déterminée à faire de son mieux pour qu'ils s'en sortent tous les deux. Elle attise les braises, pose près d'elle la bouteille de café en attendant que l'amour de sa vie se réveille. Elle regarde tout autour d'elle puis vers l'homme étendu sur le sol. Son manteau est couvert d'une bonne couche de neige.

— Les flocons continuent de tomber ! Ces conditions ne vont pas nous aider ! chuchote-t-elle.

Elle repense à sa nuit durant laquelle, régulièrement, elle a dû se lever pour alimenter le feu chaque fois, elle a mis du temps pour s'endormir à cause du froid.

— La température a bien baissé aujourd'hui, se dit-elle.

Elle regarde les flammes qui crépitent tout en pensant à la suite de leurs péripéties. Ils n'ont pas de gîte pour se protéger. Ils doivent avancer, quel que soit l'état de Marc, quoi qu'il lui en coûte, c'est son objectif. Celui-ci émerge plusieurs fois de sa longue nuit de sommeil. Son front baigne de sueur. Il claque des dents. Il a de la fièvre, constate la jeune femme après avoir touché son visage.

— S'il te plaît, mon chéri, il faut que tu te lèves ! J'ai besoin de toi pour continuer.

— Molly, je ne me sens pas très bien ! Aide-moi, je t'en prie !

Une grimace défigure son beau visage. Elle l'aide à s'asseoir, lui sert du café qu'il boit lentement. Après avoir rassemblé leurs affaires, elle l'assiste pour qu'il se lève.

La forêt est assez intense pour empêcher le vent d'avoir une prise sur eux, mais leur marche est ralentie par le jeune blessé qui a du mal à mettre un pied devant l'autre. Chassée par le blizzard, la neige court en blanche fumée, se posant de-ci delà suivant les obstacles.

Molly avance machinalement, un pas après l'autre, laissant errer son regard, tout en soutenant l'homme qu'elle aime. Ils sont entourés d'arbres, quelques arbustes, des chardons desséchés couverts de givre leur donnant une couleur blanche comme des fantômes bougeant au gré du vent. Le spectacle n'est guère réjouissant, mais, elle le sait, sa volonté jouera un rôle important dans leur survie.

Elle réconforte régulièrement le jeune homme, l'encourageant, le soutenant de toutes ses forces. Mais ce dernier est si faible et si fatigué de marcher que la jeune femme lui propose de faire une halte.

— Non, Molly ! Il faut continuer, je peux tenir encore ! souffle-t-il avec difficulté.

Le couple avance péniblement depuis au moins une heure, se heurtant régulièrement aux branches agitées. Ils se faufilent entre les buissons épineux sur lesquels s'accrochent des poils de leur abominable manteau. Elle se demande s'il est raisonnable de continuer. La lumière du jour commence à faiblir et le temps de construire un abri, la nuit sera déjà là. Elle ne doit plus perdre de temps.

— Marc, nous devons nous arrêter maintenant ! Il se fait tard.

Elle l'assoit sous l'alcôve d'un épicéa gigantesque.

— Tiens-toi contre le tronc, juste cinq minutes !

Elle l'aide. Ses mains touchent l'écorce rugueuse de l'arbre qui lui fait mal tant ses extrémités sont glacées.

— Je vais isoler le sol, mon chéri, d'accord ?

— Fais comme tu veux, murmure-t-il.

Molly remarque son regard éteint, son abattement. Elle doit allumer un feu et le faire manger au plus vite.

Elle prend la hachette et coupe de grandes branches feuillues. Elle les dépose sur le sol tapissé de mousse.

— Vas-y, Marc, bois encore ! Cela te fera du bien, supplie la jeune prof un peu plus tard.

— Non merci, ne t'en fais pas, je me sens mieux maintenant.

— Attends, je regarde ton épaule, là doucement. C'est bien, je tire la manche ! Je ne vois pas de traces de griffes, juste une grande ecchymose. Peux-tu bouger le bras ?

— Aïe ! Un peu, je n'ai pas de fracture, c'est génial ! Hein, ma princesse !

Il regarde sa bien-aimée. Son visage a repris des couleurs. Malgré la souffrance, il ajoute :

— Elle me fait quand même un mal de chien !

— Après une bonne nuit de repos, tu verras, tu te sentiras mieux, je te l'assure ! Reste bien au chaud, le rassure Molly.

Elle l'aide à s'étendre puis relève un peu plus le manteau sur lui pour qu'aucun courant d'air ne puisse passer bien que ce soit illusoire. Le musicien dort depuis un bon moment, Molly contemple les flammes rougeoyantes. Son esprit se met à vagabonder. Elle pense à la petite cahute qu'elle vient de construire sous l'arbre, pas très solide.

— Pourvu que le vent ne souffle pas trop fort ! se dit-elle.

Les flocons se posent un à un par millions sur le sol gelé. La lune blafarde offre une lumière troublante sur le paysage. La neige forme des franges d'écume sur les rochers.

Tout à coup, paralysée d'effroi, Molly est irrémédiablement attirée par des lueurs qui semblent se faufiler entre les arbustes. À cet instant, tous ses sens sont en éveil. Doit-elle réveiller son compagnon ? Elle reste tétanisée en les observant un long moment. Rien ne se passe, comme pour les autres fois. Les lueurs disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues.

Sortie de sa torpeur, la jeune prof dépose un rondin de bois sur les braises. Elle se calme en se disant qu'elle ne risque rien puisque depuis le début de leurs mésaventures, ces lumières sont toujours restées à bonne distance. Elle se sent alors tout bonnement idiote d'avoir eu si peur. Il neige sans discontinuer une grande partie de la nuit. Le craquement d'une branche prend une ampleur disproportionnée dans l'obscurité. Son cœur bat la chamade à chaque bruit.

Aux premières lueurs de l'aube, le vent s'amplifie. Molly est fatiguée, mais toujours alerte malgré ses peurs irraisonnées. Elle a pu s'assoupir par intermittence. Elle se dégage doucement de la cahute. Elle rabat sa capuche sur la tête. Il fait très froid aujourd'hui, ils devront avancer plus vite.

— Marc, comment vas-tu ?

— Un peu mieux. Je me sens tout engourdi. Mon épaule me fait moins souffrir !

— Il faut vite partir, mon chéri. J'aimerais bien ne plus dormir dans cette forêt ce soir.

Elle lui sert un café.

— Pourquoi dis-tu cela ? S'est-il passé quelque chose cette nuit ?

— Non, pas spécialement. Franchement, cet endroit est lugubre, tu ne crois pas ?

Elle préfère garder pour elle la présence des lueurs. Le couple se met en marche très rapidement. La tempête redouble d'intensité. Ils essaient de garder un vague cap, malgré la fureur des éléments. Même si le citadin a moins besoin de Molly pour avancer au début de leur périple, son compagnon s'appuie de plus en plus sur elle au fil des heures.

— Tu vas bien ? crie-t-elle pour couvrir les mugissements du vent.

— Quoi ? lui demande-t-il en tirant sur sa capuche comme pour mieux l'entendre.

Le vent siffle aux oreilles glacées des aventuriers. Elle lui fait signe de la main, montre une anfractuosité. Ils s'en approchent et s'accroupissent pour mieux se parler.

— Je te demandais si tu allais bien.

— Désolé Molly, je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais mes jambes ont du mal à me porter, lui répond-il d'un air gêné.

Devant les difficultés de son compagnon, elle lui sourit en lui proposant :

— Veux-tu qu'on se repose un moment ?

— Je ne préfère pas, Molly. Avançons au moins jusqu'à la sortie du bois.

La jeune femme se lève, jette un œil autour d'elle pour évaluer la situation. Elle remarque un sentier à l'endroit même où ils se trouvent. S'ils n'avaient pas fait de pause, ils seraient passés à côté sans le voir. D'un geste, elle lui montre le passage. Marc fait un signe d'accord de la main.

— Appuie-toi sur moi ! lui crie-t-elle.

Sa volonté est inébranlable. Les bourrasques deviennent de plus en plus violentes. Le couple lutte de toutes ses forces contre ce vent turbulent. Chaque pas est une victoire pour eux face à cet ennemi redoutable.

Petit à petit, les arbres sont plus espacés. Leurs pas crissent sur la neige. Ils débouchent dans une prairie balayée par la tempête, provoquant d'irréelles vagues blanches. Le spectacle est magnifique.

En d'autres circonstances, ils l'auraient sûrement apprécié, mais là, c'est une autre histoire. Au loin, Molly tente de distinguer quelque chose, un abri, une personne pour l'aider. Mais le rideau de neige donne un aspect flou à tout ce qu'elle voit. Elle fait signe au jeune homme de s'asseoir. Elle a besoin d'une halte. Ce dernier s'écroule, à bout de force. Molly s'assoit hors

d'haleine, la main crispée sur le sac de provisions. Elle scrute l'horizon. Elle tremble de tous ses membres. Seule une partie de son visage est visible pourtant, elle sent l'air lacérer son visage comme des lames de rasoir.

Au bout de quelques minutes, elle croit voir une fumée noire, se dissiper rapidement : est-ce une hallucination ? Pourtant, le ciel est d'un blanc immaculé. Elle fait signe à son compagnon de se lever. Il éprouve une grande difficulté à se relever malgré l'aide de la jeune femme. Sans rien lui dire pour ne pas lui faire une fausse joie, elle le dirige vers ce qu'elle croit avoir vu, mais le jeune homme est si faible, si fatigué, qu'il est incapable de mettre un pied devant l'autre.

Molly puise au fond de ses entrailles toute la force qu'il lui reste pour soutenir le plus possible son compagnon. Le couple s'approche d'un peu plus près. Incroyable ! Un chalet se trouve à dix mètres d'eux.

— Marc ! Nous avons réussi, tu m'entends ? lui crie-t-elle le plus fort possible. Mais il ne répond pas. Les derniers pas sont une torture pour la jeune femme.

Marc traîne de plus en plus les pieds ! Les voilà devant la porte ! Elle tourne énergiquement la poignée, mais la porte semble bloquée par de la neige verglacée. Les rafales redoublent d'intensité, emportant des milliers de flocons de neige qui s'abattent sur le couple.

Puisant dans ses dernières forces, elle donne un grand coup de pied, puis force l'entrée avec son épaule. La porte cède dans un grincement sinistre. Ils s'engouffrent dans la maison et s'écroulent tous les deux inconscients sur le plancher. La violence des bourrasques a déposé un épais tapis cotonneux de neige sur eux.

Le froid réveille la jeune femme qui se relève péniblement en titubant. Elle ferme la porte et s'enquiert de l'état de son compagnon, mais il est toujours inconscient. Elle regarde autour d'elle et fait une découverte épouvantable. Ils sont de nouveau dans le même chalet. Elle regarde d'un œil navré l'intérieur lamentable. Elle crie de rage le plus fort possible. Elle est horrifiée. Tout ce qu'ils ont dû endurer pendant des jours n'a servi à rien.

— Mais c'est impossible ! hurle-t-elle.

Elle s'écroule sous le choc de cette découverte, insensible à la douleur quand ses genoux heurtent le sol. Ses jambes ne lui obéissent plus. Elle reste dans cette position. Mais qu'a-t-elle fait pour mériter ce châtiment ? Elle pleure de rage. Elle est révoltée puis elle pense à l'homme qu'elle aime et qui a besoin de soins. Avançant à quatre pattes jusqu'au jeune homme, elle pose sa tête contre son torse comme pour se recueillir. Sa respiration est lente, comme s'il dormait.

Elle sanglote un long moment. Elle sent le froid l'envahir. Spontanément, elle se lève et agrippe le manteau de Marc pour le traîner jusqu'au canapé, le hisser comme elle peut. Elle allume la lampe et ravive le feu.

Elle reste assise sans un mot, sans réaction pendant de longues minutes près du citadin. Elle se réchauffe près du feu. Elle regarde ses mains rouges et gonflées qui sont un peu douloureuses. Lasse, à bout de forces, Molly s'enfonce un peu plus dans le dossier du canapé en versant un torrent de larmes sur son sort cruel puis sombre dans le sommeil sans s'en rendre compte.

La nuit a étendu son voile noir depuis un bon moment. Quand la jeune femme reprend conscience, elle ôte son manteau. Elle prend le temps de mieux observer son environnement à la lumière de la cheminée. Surprise, elle constate que le décor a changé. Elle est stupéfaite de découvrir quasiment au pied de l'escalier un meuble tourne-disque vintage avec quelques grands classiques : Mozart, Beethoven, Bach, Chopin, Vivaldi. Ce n'est pas son genre de musique habituellement, mais elle est trop heureuse de pouvoir rompre le silence qui parfois lui pèse. Écouter des mélodies lui fera du bien et sera plus agréable que d'entendre ce sempiternel vent.

Près du bahut trône un réfrigérateur. Instinctivement, elle regarde le plafond et découvre une ampoule. Elle se lève pour ouvrir la porte du réfrigérateur. Il est éclairé et surtout rempli de nourriture : de la viande bien fraîche, des œufs, du beurre, des bouteilles de lait, des compotes, des flans, de la salade, des fraises bien rouges, des avocats, des tomates. Elle n'en revient pas de toutes ces bonnes choses.

Elle trouve un interrupteur qu'elle actionne. Aussitôt, la lumière se répand dans toute la pièce. Les tabourets ont disparu pour laisser place à quatre

belles chaises en bois. Elle se tourne vers la cuisine : finis les pots en grès. Ils sont remplacés par des boîtes de conserve : des haricots verts et jaunes, des petits pois, de la macédoine de fruits. Elle voit des paquets de pâtes, un sac de pommes de terre, du riz, du sucre, de la farine, du gingembre.

Elle ouvre la porte du bahut, cela n'a plus rien à voir. Elle découvre plusieurs bouteilles de vin rouge et de vin blanc, du chocolat à croquer aux noisettes ou aux amandes, des bonbons de toutes sortes, des sodas, des gâteaux secs au chocolat, enfin plein de bonnes victuailles.

C'est plus fort qu'elle. Molly ne peut résister à l'odeur délicieuse qui sort du bec de la cafetière posée sur les braises, prête à être consommée. Elle a si faim qu'elle se jette sur la nourriture et se sert une tasse de café. Des larmes coulent sur son visage. Elle est si désespérée. Elle essuie une larme du revers de sa main, renifle puis continue de manger.

Le temps passe lentement. Elle se sent seule, seule dans cette maison trop grande, trop sombre malgré la présence de son bien-aimé. Celui-ci est inconscient, allongé sur le canapé où ils ont passé tant de soirées. Il est dans l'impossibilité de la rassurer pour l'instant. Elle a vraiment apprécié toutes les découvertes qu'elle a faites, toutes ces bonnes choses à manger, mais l'euphorie du moment a été dissipée par ses inquiétudes, ses doutes, face à ce mystère.

Pourquoi sont-ils revenus ? Comment ont-ils pu se retrouver dans le même chalet après tant de chemin parcouru au fil duquel ils ont risqué leur vie plus d'une fois ? Elle est sûre qu'ils n'ont pas tourné en rond ni qu'ils soient revenus sur leurs pas. Qui sont ces gens pour leur faire subir autant d'angoisse, de désarroi ? Elle ne sait pas pour Marc, bien qu'elle soit sûre qu'il n'ait jamais rien fait de mal, mais elle estime qu'elle n'a pas mérité ce châtiment, cette injustice.

La jeune femme se lève, ouvre le réfrigérateur par dépit, en sort des fraises qu'elle déguste une à une, installée mollement à table. Au bout d'un long moment, elle se trouve affligée d'agir de la sorte. Ce n'est pas en mangeant qu'elle se sentira mieux. Elle doit se reprendre. Tout n'est pas perdu. Marc est là et il finira bien par se réveiller.

Elle doit se concentrer sur les Autres, ceux qu'elle considère comme ses ennemis. Elle trouvera la raison de leur kidnapping. Elle doit garder confiance en elle et surtout rester forte face à cette étrange situation. Peut-être qu'elle se trompe complètement au sujet de tout cela ! Oui, peut-être ! Elle doit mieux réfléchir et analyser tous les événements pour en conclure quelque chose de constructif.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

Les Autres

Molly se demande si cette nourriture est une récompense de la part des Autres. Elle ne peut pas les nommer différemment, car elle est persuadée qu'il existe quelque chose de supérieur quelque part. Comment ont-ils pu survivre autrement dans ce froid glacial, avec ce blizzard, pendant leur évasion ? Les conditions atmosphériques ont été extrêmes. Jamais ils n'auraient pu survivre sans l'intervention divine des Autres.

Elle regarde son compagnon et s'approche de lui. Il respire paisiblement. Elle monte à l'étage. Rien ne semble avoir changé, mais, intuitivement, elle ouvre la porte de l'armoire. Stupéfaite, elle trouve de nombreux vêtements de femme. Elle se déshabille, mais son attention est attirée par une autre porte.

— Une douche ! Je n'en reviens pas ! s'exclame-t-elle joyeusement.

La jeune femme actionne le robinet. Un filet d'eau chaude coule doucement. Elle touche des serviettes posées sur une étagère. Elles sont si douces ! Elle les renifle. Celles-ci sentent bon la lavande. Molly prend un pain de savon, un doux parfum de rose s'en dégage. Juste à côté, elle découvre des toilettes avec une multitude de rouleaux de doux papiers parfumés. Cela change des morceaux de tissus rêches qu'elle a pris l'habitude de découper en petits carrés dans l'autre chalet.

Une bonne heure plus tard, Molly descend tout heureuse, fraîche comme une rose, belle comme le jour. Elle a choisi un pull vert émeraude assorti à un pantalon gris clair. Elle est satisfaite de porter des vêtements à sa taille. Elle a réussi à dompter sa chevelure. Elle les a brossés longuement après les avoir séchés grâce au sèche-cheveux. Elle se prépare un thé. Quelle chance de pouvoir vivre d'une façon plus civilisée ! La tasse fumante posée sur la table attend sagement qu'elle daigne y tremper ses lèvres.

Elle tend l'oreille et jette un coup d'œil par la fenêtre. Consternée, elle se rend compte qu'un autre chalet fait face au leur. Seules les volutes de fumée tourmentées par le vent trahissent une présence humaine. Quelqu'un y vit, c'est certain ! Pourtant, elle est sûre qu'au moment de leur arrivée, le chalet n'était pas là. Malheureusement, le blizzard souffle avec autant de puissance.

— Demain, oui, demain, j'irai voir, se dit-elle.

Molly retourne sur ses pas, boit son thé et décide de cuisiner un bon repas pour l'homme qu'elle aime.

— Je suis sûre que cela lui fera du bien, ajoute-t-elle.

Le temps passe lentement. La jeune femme attend que Marc se réveille, mais il reste toujours sans connaissance. Elle ne sait pas comment s'y prendre pour le guérir. D'ailleurs, en a-t-il besoin ? Il doit être extrêmement fatigué, tout simplement, conclut-elle. Elle ne sait plus quoi faire de ses dix doigts.

Les couverts sont dressés, le repas est prêt. Son regard vagabonde. Elle aperçoit des livres posés en rang sur le bahut. Machinalement, elle en prend un, s'installe au bout du canapé, près du jeune homme. Elle feuillette le roman en espérant disparaître entre ces pages pour oublier un instant la réalité. Les rafales font vibrer la maison tout entière. Des courants d'air s'engouffrent entre les planches du parquet mal jointes. Elle frissonne malgré la chaleur du foyer. Elle monte alors chercher une couverture pour elle, attise un peu plus les braises puis ajoute deux gros rondins bien secs.

— J'apprécie la solitude en temps normal. Elle est essentielle à mon bien-être, mais là, je ne la supporte plus, marmonne-t-elle en regardant son bien-aimé.

— Bon, j'ai faim ! Je passe à table, tant pis pour toi, Marc ! Tu vas rater un succulent repas.

La soirée est longue pour la jeune femme, attisant le feu par intermittence. Elle se pose mille questions, se demandant si un jour elle retrouverait sa vie d'avant. Elle aurait aimé que le jeune musicien soit éveillé. Son optimiste lui manque cruellement.

Molly pense à sa voisine, ses parents, ses élèves. Ils ont sûrement dû alerter les autorités et fait part de sa disparition, à présent. Elle ne pensait pas

qu'un jour elle ferait la une des journaux. Elle s'imagine racontant sa mésaventure aux journalistes puis se rendant aux procès de ses ravisseurs. Si elle avait eu le choix, ce n'est sûrement pas de cette façon qu'elle aurait imaginé être célèbre un jour. Elle commence à ressentir un mal de tête.

— Zut ! Je n'ai pas besoin de cela en ce moment !

Portant la main posée sur le front, elle se dit qu'une bonne nuit de sommeil sera réparatrice. Elle se lève, dépose un léger baiser sur la joue de son compagnon puis va se coucher.

Le lendemain matin, Molly se réveille tardivement. Les rayons du soleil caressent son visage d'une douce chaleur. Elle bâille, s'étire. Elle a dormi comme un loir dans le lit à l'étage, laissant l'homme de sa vie sur le canapé qui de toute façon n'était pas déplié pour l'accueillir.

Elle fait un petit tour dans la salle de bain puis descend. Comme les autres jours, elle attise le feu, pose un léger regard vers le jeune citadin qui dort à poings fermés. Elle touche doucement ses pieds pour s'assurer qu'ils sont bien chauds et qu'il ne souffre pas d'engelures. Non, tout est normal ! Cela la rassure.

— Une vraie marmotte ! se dit-elle avec tendresse.

Sa curiosité l'emporte. Elle se dirige vers la fenêtre d'un pas vif. Non, elle n'a pas rêvé. Un chalet fait face au leur. Une fumée s'en échappe. Pour une fois, elle admire le paysage. Un épais manteau blanc couvre toute la campagne, comme un voile de dentelle. Les arbres givrés offrent un spectacle magnifique. Ils affichent fièrement à la vue de la jeune femme des colliers de stalactites pendus au bout de leurs branches. L'astre du jour se trouve bien haut dans le ciel, paré de quelques nuages blancs cotonneux. Les rayons du soleil font scintiller comme un champ de diamants sur le sol verglacé. C'en est presque aveuglant. Si la situation n'avait pas été aussi dramatique, elle aurait pleuré de joie devant tant de merveilles.

Molly balaie la pièce d'un regard perçant puis remarque une patère fixée au mur de droite. Une multitude d'imperméables, de blousons, de manteaux, de châles, de bonnets et d'écharpes suspendus à des crochets en fer attendent sagement que quelqu'un daigne en prendre possession. En dessous, elle découvre des bottes, des sabots, des chaussures pour homme et femme de toutes tailles.

— Eh bien ! Cette fois-ci, les Autres ont tout fait pour que l'on se sente le mieux possible ! se dit-elle. Mais moi cela ne me satisfait pas. Je veux des réponses, confort ou pas !

Ces Autres, qui sont-ils ? Quel est leur but ? Pourquoi toute cette mascarade ? Pourquoi nous faire souffrir et nous réconforter ensuite ? Elle veut en avoir le cœur net. Elle ne supporte plus ce suspense. Voilà les questions qu'elle se pose tout en se couvrant pour supporter les frimas de l'hiver. Sans faire de bruit, l'aventurière ouvre la porte. Elle sent tout de suite l'air frais qui s'engouffre dans le chalet. Elle referme vite la porte derrière elle.

Un silence règne sur la campagne. Le ciel est d'un bleu azur, sans aucun nuage à l'horizon. Il aurait été agréable de rester dehors, de sentir les rayons du soleil si seulement il n'avait pas fait aussi frais. La jeune femme avance prudemment sur l'épais manteau blanc. Elle se trouve vite devant la porte du mystérieux voisin. Elle a un moment d'hésitation. Doit-elle entrer sans attendre ou frapper ? Elle se dit qu'elle aurait dû prendre un couteau pour se défendre au cas où. Elle opte pour la deuxième solution. Après quelques coups brefs, elle tourne la poignée avec appréhension. Surprise, elle se trouve nez à nez avec un vieux monsieur.

— Vous êtes plus rapide que moi, Mademoiselle ! Entrez, faites comme chez vous !

L'homme ouvre grand la porte. Estomaquée, Molly balbutie un bonjour presque inaudible. Elle entre un peu décontenancée par le vieillard qui semble trouver la situation tout à fait normale. Celui-ci a un sourire amical et lui fait signe de s'asseoir. Elle regarde la pièce qui ressemble étrangement à leur chalet, à part quelques éléments en plus.

— Je ne sais pas par où commencer, mais je me lance. Pourriez-vous me dire ce qui se passe ici ? demande-t-elle d'un ton autoritaire.

L'inconnu la regarde avec insistance, tout en lui montrant une chaise en face de lui, l'invitant à s'asseoir.

— Pouvez-vous me dire au moins si nous sommes en France ou en Alaska ? insiste la jeune femme en s'asseyant.

— Cet endroit n'a pas de nom. Chacun le nomme comme il veut, répond sereinement le vieillard. Désirez-vous un café, jeune dame ?

— Non merci. Vivez-vous ici depuis longtemps ? Vous n’avez pas l’air surpris de me voir, insiste Molly.

Elle l’observe un moment pour lui laisser le temps de répondre. Il est grand, mince avec un léger embonpoint au niveau de la taille. Son visage un peu joufflu est agrémenté de lunettes d’une fine monture noire. Il a de beaux yeux marron, ronds et expressifs, affichant quelques rides au coin des yeux, qui lui donnent un air sympathique. Une barbe naissante, grisonnante comme ses cheveux lisses, lui donne l’allure d’un vieux professeur de philo. Il porte un blaser en laine bleu foncé avec une chemise blanche en dessous, assorti d’un pantalon gris foncé. L’ensemble le rend très élégant pour un homme de son âge.

— Savez-vous comment je suis arrivée ici ? demande Molly avec insistance et un brin d’énervement dans la voix.

— Chère demoiselle, vous me paraissez bien énervée. Il me semble que nous pourrions peut-être mettre cette discussion à plus tard.

— Je suis désolée ! dit aussitôt la jeune femme voulant à tout prix avoir des réponses. Je suis tellement frustrée de me trouver dans cet endroit. Vous devez me comprendre, je deviens folle de rage d’être enfermée ici.

Elle le fixe avec ses grands yeux verts, un léger sourire aux lèvres. Il lui sourit. Sa main tremble, cela est sûrement dû à son grand âge. Il prend sa tasse et boit quelques gorgées puis il lui adresse la parole d’une voix douce et ferme à la fois :

— Je ne sais pas quoi vous dire. Je viens régulièrement ici. J’aime vivre ici. Cela me rappelle ma jeunesse durant laquelle j’ai trouvé le grand amour. C’est reposant. Je me ressource dans cet univers.

— Tant mieux pour vous ! J’en suis heureuse, mais voyez-vous, on ne m’a pas demandé mon avis. Je suis là contre mon gré, comprenez-vous ?

— Vous savez, il faut parfois prendre la vie comme elle vient. Pourquoi ne pas fournir un effort et apprécier avec philosophie les changements, qu’ils soient bons ou mauvais ? Vous êtes arrivée hier soir avec votre compagnon, si je ne me trompe ? J’ai aperçu deux silhouettes qui s’engouffraient dans le chalet.

— Avec philosophie ? Vous n’avez rien compris à notre situation ou vous le faites exprès ? N’allez-vous rien faire pour nous aider ?

Molly a du mal à tenir en place.

— On nous a enlevés, vous saisissez ?

Elle se lève d'un bond, fait quelques pas, enfonce ses doigts dans sa chevelure et ramène ses cheveux en arrière comme pour mieux se ressaisir. Elle n'est plus en état d'entendre quoi que ce soit, aveuglée par la colère.

— Je vous en supplie, calmez-vous, voyons ! Nous sommes entre gens civilisés, répond l'homme toujours aussi calme.

Il se lève doucement, lui montre la porte en avançant vers elle, puis ajoute :

— Je vous remercie de votre visite, Molly, mais je crois que ce n'est pas le moment de discuter. Vous avez en vous une grande colère que je ne saurais dissiper. Vous devez rentrer, car votre compagnon vient de se réveiller.

— Comment le savez-vous ? De plus, vous venez de m'appeler par mon prénom, je n'ai pas rêvé !

Le vieil homme ouvre la porte. Ne voulant pas en rester là, machinalement, la jeune femme avance vers l'homme pour s'expliquer, mais il la prend par les épaules et la pousse à l'extérieur en refermant la porte aussitôt derrière lui.

Estomaquée, elle reste un moment sur le perron sans aucune réaction. Affligée par son comportement, elle s'en veut de ne pas avoir gardé son calme et de s'être montrée si arrogante, si agressive.

— Eh bien, bravo ! Tu as fait fort cette fois-ci, ma fille ! se reproche-t-elle.

Elle retourne sur ses pas en direction du chalet. Le vieillard vient de lui annoncer une nouvelle : Marc est réveillé. Elle va vérifier de ce pas s'il a menti pour se débarrasser d'elle ou pas. Elle trouve le jeune citadin assis près du feu, toujours affublé de son grand manteau. Il se tourne dans sa direction.

— Je suis si contente de te voir réveillé, Marc ! Tu m'as manqué.

Elle traverse la pièce à grands pas, se jette littéralement sur lui avant qu'il ne puisse réagir.

— Tout doux, ma belle ! Toi aussi, tu m'as manqué mon cœur. Où étais-tu passée ?

— Je te le raconterai plus tard. As-tu vu où nous sommes ?

— Oui, j'ai cru halluciner quand j'ai ouvert les yeux. Je vois que tu as trouvé des vêtements. Tu es magnifique, ma princesse !

Ils s'embrassent tendrement.

— Bon, raconte-moi ce qui s'est passé. J'ai de vagues souvenirs après avoir franchi la forêt. Je vois qu'il y a du changement ici. On a un frigo ?

Le lendemain, tous deux restent une bonne partie de la matinée au lit.

La veille, après que Molly eut répondu à toutes ses interrogations, Marc proposa de laisser de côté toutes leurs angoisses pour quelques heures, et de se recentrer sur eux et leur amour. Il argumenta qu'ils l'avaient bien mérité après tout ce qu'ils avaient dû endurer. Ils avaient dîné copieusement et bu une bouteille de vin que le jeune homme avait trouvée dans le bahut.

La soirée avait été romantique. Marc s'était mis sur son 31 après une longue douche. Il avait revêtu un pull noir à col en V et un pantalon gris foncé à pinces. La jeune femme n'était pas en reste. Elle avait déniché une somptueuse robe longue couleur vert jade, moulante, fendue sur un côté. Une étoffe en soie blanche posée négligemment sur les épaules complétait sa tenue de rêve. Après le repas, ils avaient dansé, dansé, oubliant tout. Marc lui avait fait une magnifique déclaration d'amour qu'il avoua plus tard ne pas être de lui :

*Ma chérie, je n'ai pas plus de mérite à t'aimer
Que les rivières n'en ont à couler
Ou le feu à brûler
C'est ma nature c'est mon essence
Je t'aime parce que je t'aime.*

Mirabeau

Chapitre 12

Le vieux de la vieille

— Raconte-moi encore ton entretien avec cet homme, Molly.

— Que veux-tu que je te dise de plus ? Je me suis énervée. Comprends-moi, j'étais fatiguée, épuisée moralement. Ce chalet est apparu comme par magie. Que veux-tu ? J'ai foncé sans réfléchir. Oui, j'ai craqué, je l'avoue ! Cela t'est arrivé à toi aussi ?

— Mais oui, chérie, je comprends ! Ce n'est pas un reproche que je te fais. Donc, tu n'as obtenu aucune réponse ?

— Non, je te l'ai déjà dit, juste qu'il aime venir ici. Cela lui rappelle de bons souvenirs. Tu vois, rien de concret.

Tous les deux allongés dans le lit, ils profitent d'un repos bien mérité après une nuit torride.

— J'irai le voir seul, demain.

— Ah ! Comment comptes-tu charmer ce vieillard ? demande-t-elle d'un air taquin tout en l'aguichant.

— Ne sois pas bête !

— Je me demande si on s'aimera toujours autant Marc, quand on partira de cet endroit.

— D'abord, ce n'est pas si, mais quand on partira. Oui, on sera toujours fous amoureux l'un de l'autre, mon amour. Rien ne nous séparera. Il suffit d'être deux pour créer un monde confortable et douillet, tu ne crois pas ? En attendant, allons prendre des forces, j'ai faim ! s'exclame le citadin. En fin de compte non, reste là, ma chérie, c'est à mon tour de préparer à manger.

Marc s'habille rapidement et descend. Sa compagne ne demande pas mieux que de rester à paresser au lit, à rêvasser pour une fois. Heureusement qu'elle a Marc près d'elle.

Un souvenir refait surface, le jour de leur rencontre. Un sourire se dessine sur son visage. Ce qu'il était ridicule, affublé de cette vieille couverture et avec son caleçon noir imprimé de guitares dorées. Il était là à gesticuler dans tous les sens posant un pied nu l'un après l'autre sur le sol gelé. Elle se met à rire intérieurement en revoyant la scène. L'homme qu'elle a soupçonné d'être un grand criminel n'est autre qu'un homme ordinaire, beau, gentil, passionné, l'homme dont elle est tombée amoureuse tout simplement. Une relation unie et isolée au milieu de cet univers.

Le reste de la journée se passe tranquillement dans le chalet. La jeune femme se plaint plusieurs fois de maux de tête. Ils ont cherché partout mais n'ont trouvé aucun médicament pour la soulager. Chacun vaque à ses occupations. Molly se repose sur le canapé, un gant d'eau froide sur les yeux, pendant que Marc passe de la musique pour lui être agréable. Il a pris son temps pour choisir un vinyle, les passant tous en revue avec la passion d'un musicien. D'un seul coup, le jeune homme se met à gémir. Surprise, Molly lui demande ce qui lui arrive.

— Non, ce n'est rien ma puce, j'ai ressenti dans l'épaule une douleur fulgurante comme un éclair.

— Viens me rejoindre que je regarde de plus près ! lui dit-elle intriguée.

Marc ôte difficilement son pull noir côtelé et s'assoit près de la jeune prof.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je n'en reviens pas !

Marc sent les mains de la jeune femme lui parcourir le dos. La douleur est toujours présente. Il s'impatiente devant le silence de la jeune femme.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai, Molly ?

— Tu as une belle plaie au niveau de l'omoplate, Marc ! Des points de suture sont encore visibles. Je ne sais pas ce qui t'est arrivé, mais quelqu'un t'a soigné.

— Tu me fais marcher, là !

Le blessé passe sa main avec difficultés et sent les fils de suture. Il regarde Molly d'un air intrigué et inquiet.

— Je te jure que ce n'est pas moi qui t'ai apporté des soins ! Comment et à quel moment as-tu pu te faire cette blessure ? Elle fait au moins vingt centimètres. Quand je t'ai examiné après l'attaque de l'ours, je n'ai rien vu à part un gros hématome, c'est tout. En plus, tu n'avais pas perdu de sang. Je ne comprends pas.

— C'est un coup des Autres pour me faire peur, me diminuer physiquement, j'en suis sûr ! Quels fumiers ! dit-il avec agressivité.

— Ils se moquent de nous. Ils nous font vieillir et maintenant, ils t'affublent de cicatrices. Pourquoi ? Voilà, mon mal de tête revient ! se lamente la jeune prof.

— Laisse-moi te soulager. Peut-être qu'un petit massage t'aidera, propose Marc pour oublier en même temps cette déconvenue.

Il lui caresse les épaules et la nuque tout en douceur. Molly se sent transportée de contentement.

— Tu es toute nouée. Pas étonnant que tu aies des migraines ma puce.

— Tu vas aller voir cet homme demain pour lui demander des explications, hein ?

Le jeune citadin ne répond pas tout de suite. Devant son mutisme, elle feint de se lever, mais il l'arrête dans son élan.

— Non, attends ! Peux-tu soulever tes cheveux, s'il te plaît ? fait-il d'une voix intriguée.

— Pourquoi ? demande-t-elle, tout en s'exécutant.

— Eh bien, Molly, tu as une cicatrice, tout comme moi ! Je ne vois pas de points de suture, mais elle a l'air d'être récente. Elle est encore violette. Ceci explique sûrement tes maux de tête ! Elle démarre au-dessus de ton oreille gauche et monte jusqu'au sommet de ton crâne.

— Guide ma main, chéri !

Marc s'exécute. Molly touche son cuir chevelu.

— Ce vieux, je vais le massacrer s'il ne me donne pas des explications, je te le jure ! proclame la femme dans tous ses états, en se levant.

— Du calme, chérie !

Marc reste assis, sous le choc de cette nouvelle découverte. Qu'ils lui fassent mal à lui, il est prêt à le supporter, mais toucher à la femme qu'il aime, il ne peut l'accepter. Molly est tellement furieuse qu'elle fait les cent pas. Le jeune musicien se lève pour la réconforter. Ils passent le reste de l'après-midi à fulminer et imaginer de multiples scénarios possibles pour faire parler le vieux. Marc lui assure qu'il arrivera à lui faire avouer tous ses secrets.

— Gardons notre calme tous les deux, ma puce. Je t'assure que pour mener à bien notre objectif, il ne faut pas faire les choses n'importe comment.

Molly regarde par la fenêtre. Le vent soulève la neige.

— D'accord ! Je te laisse seul juge de la situation, mais tu me feras un compte-rendu détaillé ! insiste la jeune femme.

— Oui, je te le jure ma chérie !

— J'ai peur, dit Molly, tout en se blottissant dans les bras de son amoureux.

— Moi aussi, mais on est ensemble pour se protéger l'un l'autre, la rassure-t-il tout en la serrant plus fort contre son torse nu.

La soirée est plus calme que l'après-midi.

— C'est vraiment ahurissant ce que nous venons de découvrir ! pense Molly.

Les deux solitaires ont passé une si belle soirée et une nuit merveilleuse et voilà que tout est gâché par les Autres. Ils dînent silencieusement. Le cœur n'est plus à la fête, au romantisme. Ils essaient quand même de rendre le repas le plus agréable possible. Chacun fait un effort par une petite blague ou une allusion des moments magiques passés la veille.

Après le repas, Marc jette un regard au travers de la vitre. Malgré la noirceur de la nuit, il aperçoit une lumière primaire dans le chalet voisin qui vient sûrement des flammes de leur cheminée.

Tout est calme dehors. Le vent qui a dominé en roi sur toute la campagne toute la journée s'est retiré telle une bête épuisée n'ayant plus aucune force pour chasser. Soudain, Marc distingue une forme lumineuse qui disparaît comme un éclair au travers des vitres du chalet.

— Demain, j'irai discuter avec ce bonhomme et il a intérêt à me donner des réponses, ce vieux bougre ! pense-t-il, préférant garder pour lui cette nouvelle apparition. Molly a besoin de se détendre après toutes les épreuves qu'elle a traversées. Autant la préserver pour qu'elle ne se fasse pas du mauvais sang toute la nuit.

Le lendemain matin, Molly ouvre les yeux la première. Elle se dégage de l'étreinte de son compagnon. Ils n'ont même pas pris la peine de monter dans ce qui est maintenant leur chambre. Ils ont passé le reste de la soirée devant la cheminée, regardant les flammes rougeoyantes. Le crépitement du feu si apaisant a eu raison d'eux, les plongeant dans un sommeil réparateur. La jeune femme observe au travers des carreaux, le tableau majestueux que lui

offre le paysage avec son grand manteau blanc. Un petit arbre au loin attire son attention.

— Le pauvre ! se dit-elle.

Dépouillé de toutes ses feuilles, il ressemble à un fantôme couvert de givre, sans âme, sans vie. Elle se sent en harmonie avec lui, car elle aussi éprouve ce matin un vide, absolument privée de tout sentiment. Une certaine lassitude l'envahit sans qu'elle en connaisse la raison. Peut-être le contrecoup de tout ce qu'ils viennent de vivre dans cet univers impitoyable ! Elle regarde le ciel d'un blanc pur, parsemé de quelques nuages gris clair.

Elle espère voir un oiseau voler au gré du vent, entendre au loin un corbeau croasser, une biche traverser la clairière, découvrir un chien qui passe devant le chalet. Mais non ! Malgré la beauté du paysage, elle ne perçoit aucune vie, aucun son, à part le vent quand il mugit.

Soudain, Marc l'agrippe par le bras. Molly a un brusque mouvement de recul.

— Eh bien, ma puce, tu es sur la défensive, ce matin ? lui dit-il.

Surpris par la réaction de la jeune femme, il l'observe en lui souriant.

— Désolée, je ne t'ai pas entendu approcher. Tu m'as surprise, dit-elle en lui souriant presque timidement.

— Que regardes-tu au-dehors ? Espionnes-tu le voisin ?

— Non ! J'observe le paysage. Je le trouve beau, mais je ne sais pas, Marc, je me sens triste ce matin, je ne sais pas pourquoi.

— On a vécu tant de choses difficiles, la plupart effrayantes, voire terrifiantes. Il est normal que tu sois dans cet état de vide, de confusion. Beaucoup auraient craqué à ta place, tu sais, ma chérie, la rassure le citadin.

Il la berce dans ses bras comme on console un enfant, lui caresse la nuque puis sa chevelure qu'il aime tant, avec toute la tendresse qu'il peut lui transmettre. Ils restent longuement enlacés comme si le temps n'avait plus d'importance. Ils sont dans leur bulle protectrice, isolés du reste du monde.

Une heure plus tard, Marc intervient :

— Bon, me voilà prêt à affronter ce vieux bonhomme !

— Fais bien attention à toi ! lui recommande Molly en ajustant le col de son manteau. Je suis sûre que tu vas mieux t'y prendre que moi.

La femme l'embrasse sur la joue, le regarde s'éloigner puis ferme la porte avec l'espoir de ne pas subir le supplice de Tantale. Confiant, Marc avance droit vers le chalet du vieillard. Il frappe à la porte. Aussitôt, elle s'ouvre.

— Bonjour Marcus !

Abasourdi, Marc reste sans voix. D'une part, il ne s'attend pas à voir cette femme d'âge mûr. D'autre part, elle connaît son prénom en entier. Personne ne l'appelle plus de cette façon depuis son adolescence, car il a raccourci autrefois son prénom parce qu'il ne l'aimait pas.

— Entrez ! Ne restez pas dans ce froid, lui propose aimablement la vieille femme.

— Excusez-moi, mais on se connaît ? demande perplexe le jeune homme en secouant ses bottes avant d'entrer.

— Dans un lointain passé, effectivement, lui répond-elle.

— Je devais être enfant, alors, car je n'ai aucun souvenir de vous, précise Marc décontenancé.

— Veuillez vous asseoir dans ce fauteuil en face de la cheminée, nous serons plus à l'aise pour discuter. Désirez-vous un café ?

Maladroitement, le jeune citadin s'exécute. Il examine son hôtesse pour faire ressurgir de ses souvenirs l'époque où il aurait pu la rencontrer. Elle est de taille moyenne, au visage ovale, une expression accueillante avec son beau sourire, de beaux yeux verts virant au gris, de longs cheveux blancs noués au niveau de sa nuque.

Elle porte un sous-pull noir avec un col couvrant à mi-hauteur son cou, agrémenté d'un foulard en soie vert clair qui cache une partie d'un collier de perles fines. Un pantalon gris clair complète sa tenue. Non, cela ne lui dit rien. Il a sûrement oublié cette femme qu'il a jugée à l'époque inintéressante. Elle se méprend sur le regard insistant du jeune homme.

— Eh oui ! La vieillesse arrive brusquement comme la neige. Un matin au réveil, on s'aperçoit que tout est blanc.

— Oh non, désolé ! Je ne voulais pas me montrer impoli en vous dévisageant de la sorte. Cela n'a rien à voir avec votre âge, croyez-moi ! Je n'ai rien contre les personnes âgées. J'essaie juste de me souvenir de vous, mais je ne vois pas. Vous étiez une connaissance de mes parents, je suppose.

Marc enlève son manteau.

— On peut dire cela. Je les ai bien connus à une certaine époque. Ils ont toujours été adorables avec moi, mon cher Marcus.

Elle lui tend une tasse fumante au breuvage noir et s'assoit sur le fauteuil d'en face.

— Je suis heureux de l’entendre, mais appelez-moi Marc, je préfère, merci. Pourriez-vous répondre à quelques questions ? Euh ! Je ne connais pas votre nom.

Un parfum de rose lui chatouille les narines, sûrement le parfum de cette femme.

— Appelez-moi Lily, si vous voulez !

— Voilà, ma compagne et moi, nous nous trouvons ici contre notre volonté. Nous ne savons ni pourquoi ni comment, mais nous aimerions partir au plus vite. Pourriez-vous nous aider Lily, vous ou votre mari ? Ma compagne l’a rencontré hier.

— Comment va Molly ce matin ?

— Ah ! Vous connaissez son prénom ?

Inquiet par la situation, Marc commence à s’impatier.

— Allez-vous nous aider, oui ou non ? J’ai l’impression qu’on tourne en rond.

— Jeune homme, si face à une tempête tout semble s’écrouler autour de vous, n’ayez pas peur et gardez confiance en vous deux. L’univers effacera de votre vie toutes les souffrances endurées.

— C’est très joli ce que vous dites, mais cela ne nous aide pas, Molly et moi. Lily, avez-vous l’intention de nous aider ? J’aimerais que vous me répondiez franchement.

— Non, je suis désolée, je ne peux rien pour vous. Il est temps que vous retrouviez votre compagne. Je suis lasse de ce bavardage, jeune homme.

Marc se demande comment il doit réagir, mais se dit que c’est sûrement une épreuve. Ces personnes les testent. Pour l’instant, Molly et Marc doivent rentrer dans leur jeu du chat et de la souris.

— Bien Lily, heureux d’avoir fait votre connaissance. On se reverra plus tard ! lance-t-il d’un ton enjoué.

L’homme se lève puis sort de la maison après lui avoir serré la main. Il accueille l’air frais avec plaisir, car il bouillonne de l’intérieur tant cette femme l’a énervé avec ses réponses évasives. Ce petit échange entre eux l’a vraiment chamboulé, même irrité au plus haut point. Il regarde au loin les conifères parés de neige. Cela lui rappelle les Noël de son enfance.

Il marche lentement. Ses pas forment des traces dans la neige. Alors qu’il était petit, il se souvient avoir fait un bonhomme de neige, un matin. Il avait volé l’écharpe de son père, pour qu’il n’ait pas froid. Il avait dit cela à sa

mère qui avait ri devant sa naïveté. Malheureusement, le bonhomme n'avait pas tenu longtemps. Cela fait bien plusieurs années qu'il n'y a plus de neige en hiver ou si peu.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

En eaux troubles

Chaque jour ressemble à l'autre. Le couple vit isolé sans que rien ne vienne les perturber. C'est leur lot quotidien de solitude, depuis l'entretien que Marc a eu avec la vieille femme. Ils ont eu l'espoir pendant un temps d'attrapé les autres en train de leur apporter de la nourriture, mais malgré leur surveillance, le couple a pu constater que les denrées se matérialisent sous leurs yeux sans l'aide d'une quelconque présence. Un mystère de plus dans cet univers presque irréel. Les jeunes gens furent choqués de cette découverte.

Molly fait bruisser les pages de son livre depuis de longues minutes. Posté près de la fenêtre, le jeune citadin peut sentir l'impatience de sa bien-aimée. Tel un espion, Marc veut surprendre les Autres à l'extérieur, les décontenancer et les obliger à venir sur leur territoire, leur chalet. Cela prendra tout le temps nécessaire pour avoir des explications ou du moins des réponses.

— Je n'en peux plus de cette attente ! s'exclame Molly en se levant d'un bond.

Son livre glisse à terre, dans l'indifférence totale de la jeune femme.

— Il faut être patient. On ne peut rien faire d'autre pour l'instant, soupire le jeune homme, en regardant toujours au travers des carreaux.

Molly fait les cent pas. Elle range par-ci par-là une serviette qui traîne sur la table, une chaussure mal alignée. Elle monte à l'étage quatre à quatre dans la chambre. Impassible, Marc reprend son poste de contrôle, comme il aime bien l'appeler. La campagne toute blanche procure une impression de paix. Son regard vagabonde au travers des arbres immobiles dans leur parure immaculée. Aucune perturbation ne vient les déranger. Ils sont là, majestueux, supportant les frimas de l'hiver d'année en année.

Soudain, Marc croit voir une ombre virevolter d'une branche à une autre. C'est mon imagination qui me joue des tours, se dit-il. Comme par miracle, une vision s'impose à lui. Dans le ciel, plane un magnifique aigle de la famille des Pygargues à tête blanche, communément appelé aigle pêcheur. Marc connaît bien cette espèce grâce à son père. Il peut sans problème le différencier de l'aigle royal avec sa tête et sa queue blanches.

Spontanément, l'homme sort de la maison pour mieux observer l'aigle altier, son animal préféré. Il admire sa supériorité, son courage, son allure et sa grâce. D'un seul coup, l'oiseau de proie ajuste ses ailes le long du corps, plonge et se précipite avec la rapidité de la foudre sur le jeune homme en émettant un long cri aigu.

Stupéfait, le citadin se fige quelques secondes puis s'engouffre dans le chalet en courant le plus rapidement possible. Protégé derrière la vitre, haletant, Marc admire le rapace qui reprend de l'altitude et plane majestueusement, les ailes déployées d'une envergure d'au moins deux mètres, au-dessus de la prairie que l'hiver a blanchie. Rasant les conifères, il s'éloigne pour disparaître complètement.

— Bon sang, quelle frayeur ! pensa-t-il. Il faut que je raconte cette aventure à Molly. Elle va être stupéfaite de l'apprendre et sûrement déçue de l'avoir loupé.

Molly est allongée sur le lit et regarde fixement le plafond. Elle n'a aucune réaction tant elle est absorbée par ses pensées.

— Ma puce, tu ne devineras jamais ce que je viens de voir ! lui dit-il en la secouant légèrement.

— Oui, quoi ? Excuse-moi, j'étais ailleurs.

— Je viens de voir l'emblème des États-Unis ! Je n'en reviens toujours pas ! explique Marc excité comme un gamin découvrant ses cadeaux de Noël.

— Tu vas bien, Marc ?

Elle touche le front du musicien craignant qu'il ait de la fièvre ou qu'il soit en plein délire.

— Mais oui, je vais bien, chérie ! fait-il, un peu vexé de la réaction de la jeune femme. Je viens d'assister à une scène incroyable ! J'ai vu un aigle, tu te rends compte !

Molly s'assoit au bord du lit, concentrée cette fois-ci sur ce que son compagnon est en train de lui expliquer.

— Es-tu sûr que tu n'as pas rêvé ? C'est incroyable ! Jusqu'à maintenant à part un ours plutôt agressif, on n'a vu aucun autre animal. C'est une première.

— Crois-moi, je n'ai pas rêvé. Je suis sorti pour mieux l'admirer. Je peux te dire qu'il a foncé directement sur moi !

Il mime la scène avec ses mains.

Ses yeux pétillent de bonheur comme s'il venait de se réveiller d'un long sommeil enchanteur. Molly prend la main de son bien-aimé, l'entraîne au rez-de-chaussée et lui dit :

— Moi aussi, je veux le voir !

— Mais il est parti ! s'exclame Marc.

Cela fait plus d'une heure que la jeune femme examine le ciel parsemé de quelques nuages blancs, mais rien à l'horizon. Le jeune homme, quant à lui, prépare le repas du soir. Il est de bonne humeur. Il chantonne. Il a prévu une salade de tomates en entrée, puis une purée de patates douces accompagnée d'un succulent rôti de porc cuit dans une cocotte en grès posé sur les braises. Pour finir, le dessert sera composé d'une délicieuse crème au chocolat. Le tout sera arrosé d'une bouteille de vin blanc légèrement fruité, juste comme il l'aime.

— Marc ! chuchote la jeune femme accroupie.

Un grand sourire éclaire son visage de joie. Elle lui fait signe d'avancer doucement sans faire de bruit. Devant leurs yeux ébahis, un chien plus exactement un corniaud, est en train de fouiner dans un buisson sans se rendre compte qu'il est observé juste devant le chalet. Il a les poils mi-longs, ondulés. Sa robe est de couleur beige, mélangée de gris. Ses oreilles tombantes lui donnent un air attachant. Son museau fin est court. Il ne mesure pas plus de 40 cm de haut. Il est là, insouciant, à sautiller dans la neige comme pour attraper une proie imaginaire.

— On sort ? murmure Molly.

— Pourquoi pas ? Mais allons-y doucement pour ne pas l'effrayer.

Avec prudence, ils ouvrent la porte et sortent calmement sans un bruit. Contre toute attente, le chien se dirige directement vers le couple sans aucune méfiance. Il remue la longue queue comme s'il était heureux de trouver des

humains de son entourage. La jeune femme se penche et tend la main pour caresser l'animal. Il la renifle puis pose spontanément ses pattes sur son bras.

Cela fait deux heures maintenant que le corniaud est entré dans le chalet. Il dort près de la cheminée, allongé sur une couverture que Molly a déplacée près du feu. Le couple est ravi d'avoir un nouveau compagnon. Marc l'a séché en entrant puis une longue séance de câlins a suivi sa venue.

— Il semble être en excellente santé, déclare le musicien.

Le couple ne l'a aucunement forcé à quoi que ce soit. Il a ouvert la porte et le chien est tout bonnement entré dans le chalet comme s'il était arrivé chez lui après une promenade.

Tous deux passent à table. Le chien relève la tête. Son museau renifle. Ses narines se dilatent.

— Je crois que notre nouveau compagnon a faim ! déclare Marc.

Molly prend une assiette, lui sert un peu de purée et une bonne tranche de rôti et la pose près de lui. L'animal se dresse sur ses pattes tout en balançant sa queue comme pour exprimer son contentement. La soirée est agréable, sûrement grâce à la présence du corniaud. Ils passent leur temps à lui trouver un nom, parfois marqué par des éclats de rire. Marc est le champion pour trouver des noms ridicules. Molly objecte constamment en riant. Ils finissent par tomber d'accord. Dorénavant, ils le surnommeront Buddy.

— Bon, il se fait tard. Je vais sortir Buddy pour qu'il puisse faire ses besoins avant de nous coucher.

— Je viens avec toi, dit la jeune femme trop heureuse de s'occuper du chien. Qu'est-ce qu'il y a ? demande Molly devant l'hésitation de son homme.

— Et s'il s'enfuit ?

— On ne pourra rien y faire ! répond la jeune femme d'un air tristement fatal. Ce sera à lui de décider. Allez, ouvre !

Le chien, après avoir fait ses besoins, va directement vers la maison plus rapide que ses nouveaux maîtres. Il gratte le montant de la porte et c'est avec un immense soulagement que le couple entre dans le chalet.

Le lendemain matin, le couple est surpris de voir le chien couché au bout du lit. Les voyant réveillés, l'animal rampe jusqu'à eux, et se met à lécher leur visage tour à tour, tout en remuant la queue. Tout heureux de ce réveil cacophonique, galvanisé, le couple se lance des oreillers à la tête, se

chatouille, fait de gros câlins à Buddy. La joie, le bonheur règnent dans le chalet ce matin-là.

Après un bon petit déjeuner, Marc choisit un vinyle de Beethoven, *L'Hymne à la joie*, le pose sur la platine et monte le son. Il prend Molly dans ses bras et l'invite à danser. Le corniaud tourne autour d'eux, émettant quelques jappements joyeux. Le couple est pris d'un immense fou rire.

— Il suffit qu'un chien vive avec nous pour que notre moral remonte en flèche, constate Marc.

Ils sont assis sur le canapé, Buddy à côté d'eux. Ils le considèrent comme un membre à part entière de leur petite famille et il a droit au même confort qu'eux.

— Je crois que je commence à comprendre ce que le vieux a voulu dire en parlant de prendre ce qui nous arrive avec philosophie. J'y ai longuement réfléchi, tu sais, affirme Molly.

— Comment ça ? demande-t-il.

— Je ne sais toujours pas qui est derrière toute cette histoire, mais je me rends compte que nous avons tout à disposition. Tu as bien vu, Marc, ce matin, nous avons du pain frais, des blancs de poulet, des œufs que nous n'avions pas la veille. Sans oublier que nous recevons des médicaments pour soigner ta blessure chaque jour, ajoute-t-elle.

— Où veux-tu en venir ?

— Ce que je veux dire, c'est que les seules fois où nous nous sommes éloignés du chalet, la nature s'est déchaînée avec violence comme pour nous faire comprendre que nous devons rester ici.

— Crois-tu vraiment cela ?

— Hier, je n'avais plus le moral, mais toi aussi tu n'allais pas bien à rester prostré pendant des heures devant la fenêtre. Subitement, ils ont fait apparaître un aigle, l'animal que tu préfères le plus et moi j'adore les chiens. Tout à coup ! il en apparaît un. Tu ne trouves pas que c'est une coïncidence étonnante, Marc ?

— Veux-tu dire qu'ils se soucient de notre bien-être et qu'ils veulent qu'on soit heureux pendant notre séjour ici ?

— Oui, je veux bien le croire. Le vieillard m'a dit qu'il avait passé des jours heureux et a ajouté qu'il aimait bien revenir pour cette raison.

— Donc, si je comprends bien, nous aussi, nous pourrions en repartir ?

— Oui, sûrement quand ils l'auront décidé, ajoute la jeune femme.

— Je veux bien adhérer à ta théorie, mais cela ne répond toujours pas à la question principale : pourquoi cela nous arrive-t-il à nous et dans quel but ?

— Je ne connais pas tous les tenants et aboutissants de cette histoire, mais c'est déjà une explication plausible, non ?

— Oui, tu as sûrement raison. C'est assez logique, tu as dû cogiter un bon moment pour en arriver à cette conclusion, ma chérie.

Dans l'après-midi, tous deux décident de ne plus tenter de s'enfuir.

Les jours suivants, une routine s'installe entre tous les habitants du chalet. La vie y est paisible, un peu ennuyeuse, mais néanmoins agréable. Un matin, le jeune musicien a la bonne surprise de trouver un vinyle de son groupe de pop-rock britannique préféré, Les Beatles, l'album comprend des chansons des années soixante, soixante-dix : *Here comes the sun*, *Something*, *Hey jude*, *A day in the life*, *Come together*, etc. Fou de joie, il met avec précision la tête de diamant sur le sillon du titre *Hey Jude* et danse langoureusement sur ce slow avec la jeune femme. Des larmes roulent sur les joues de Molly tant elle est heureuse à cet instant précis. Elle aurait aimé que ce slow dure toute sa vie. Elle est si bien dans les bras de l'homme qu'elle adore.

Chapitre 14

Autant en emporte le froid

— Viens voir, s’il te plaît, juste un instant, je te promets !

La jeune femme se lève du canapé après avoir déposé la brosse à côté d’elle. Buddy redresse la tête, un sourcil relevé, déçu que sa maîtresse interrompre son brossage. Dépité, il va se coucher sur sa couverture près du feu, non sans avoir fait plusieurs tours sur lui-même.

— Bien, quoi ? Je ne vois rien !

— Regarde mieux !

Marc essuie la vitre de nouveau.

— Tu ne vois pas, j’ai l’impression que la neige est moins épaisse par endroit. On peut apercevoir quelques brins d’herbe au sol. Je m’en suis rendu compte ce matin en promenant le chien.

Molly regarde le paysage sans vraiment constater de changement.

— Plus loin, ce petit arbre là ? insiste-t-il lui montrant du bout des doigts un petit arbrisseau. Il suinte d’eau et n’a plus ces colliers de perles de glace que tu trouvais si magnifiques l’autre jour. Ils ont disparu.

— En effet, tu as raison. C’est si peu perceptible qu’il faut vraiment scruter l’horizon pour distinguer ces quelques petits changements, remarque la jeune prof. Mais tu ne me feras pas changer d’avis, ce climat est hostile et glacé.

Comme chaque jour, plus ou moins à la même heure, Molly actionne l’interrupteur. Elle frissonne.

— Il fait plus froid ce soir, tu ne trouves pas, Marc ?

— Pas de problème, ma princesse je vais mettre une grosse bûche.

Il jette un coup d’œil au travers de la vitre et remarque que les arbres au loin commencent à bouger, se balançant comme des pantins.

— Je crois que nous allons avoir droit à une nouvelle tempête, ma puce.

— J'en ai horreur ! Cela me rappelle trop la première nuit passée dans cet endroit. J'en tremble encore de peur, chaque fois que j'y repense.

— Ne t'inquiète pas ! Ce soir, nous allons écouter de la musique à fond et si cela gêne les voisins, tant pis pour eux ! s'exclame le jeune homme.

— Tu crois qu'ils sont toujours là, chéri ?

— Même si je ne les observe plus comme avant, je n'ai pas vu de fumée sortir de leur cheminée tout à l'heure. Je pense qu'ils sont partis, conclut-il.

Molly va voir par elle-même derrière les carreaux. Elle ne peut que constater que son partenaire a raison. D'énormes nuages noirs avec une touche d'orange à rouge sont de plus en plus nombreux et obscurcissent le ciel à vue d'œil. Molly distingue à la lisière de la forêt une scène qu'elle connaît bien, mais, cette fois-ci, elle est à l'abri.

Elle est attristée de constater que le vent arrache violemment des arbres, leurs branches mortes, les dépouillant sans aucune pitié de leur appareil. Des flocons de neige se soulèvent, valsent sous l'effet des puissantes rafales.

Dans un grondement assourdissant, un déluge s'abat sur le toit en pente du chalet, comme un forgeron martelant son enclume. La jeuneoureuse est angoissée à ce moment-là et a un mouvement de recul.

— Quelle puissance ! J'ai vraiment la trouille ! murmure-t-elle en croisant les bras. Pourquoi font-ils cela ? Nous n'avons pas l'intention de nous sauver, Marc, alors pour quelle raison ?

Son compagnon comprend son anxiété et se dit qu'il doit réagir vite.

— Je ne sais pas, Molly !

Il fait quelques pas en direction du tourne-disque, prend un vinyle nouvellement arrivé d'Elvis Presley et choisit un titre : *All shook up*. Il monte la musique à fond et prend Molly dans ses bras pour entamer une danse endiablée.

Dans la soirée, après avoir soupé, ils s'installent confortablement dans le canapé tout en écoutant les splendides mélodies d'Elvis. Ils regardent les flammes s'élever puis redescendre sous l'effet du vent qui s'engouffre dans le conduit.

Ils décident de rester au rez-de-chaussée pour la nuit. Ils déploient alors le canapé. Au moment de se déshabiller, un fracas énorme se fait entendre dans la maison. La fenêtre vient d'être brisée par une branche sous la violence de la tempête. Le couple se jette sur le lit dans un élan de panique. Ils restent

enlacés quelques minutes sous le choc, la main de Marc posée sur la tête de Molly pour la protéger. Celui-ci est le premier à réagir. Il se lève, Molly en fait autant.

— Bon sang ! C’est juste une branche qui a traversé la vitre. Quelle peur j’ai eue ! s’exclame le jeune citadin !

— Il faut combler ce trou, maintenant, ajoute Molly accablée, mais toujours aussi réactive.

Le jeune homme examine la fenêtre.

— Une partie de l’huisserie est endommagée, mais on verra demain. Pour l’instant, bouchons ce trou comme nous pouvons, propose le musicien.

Le couple lutte contre le vent et la pluie qui entrent violemment par intermittence. Il réussit tant bien que mal à finir les travaux de réparation.

Épuisés, ils décident de se coucher. Marc dort depuis un bon moment. Molly entend ses petits ronflements, mais ce qui la dérange le plus, c’est d’entendre les rafales de la tempête s’abattre sur la façade du chalet, s’infiltrant insidieusement, tels des spectres vaporeux sous la charpente. Le mugissement du vent pareil à la clameur d’une foule haineuse fait vibrer l’ossature en bois. Le chaos règne à l’extérieur. Étonnamment, Buddy reste placide devant tout ce brouhaha.

Le lendemain matin, le couple se réveille tardivement. La nuit a été rude pour eux. L’éclairage de la pièce a changé. Celle-ci est plus lumineuse. La fenêtre cassée la veille est intacte. Intrigués, ils se lèvent. Marc ouvre la porte. Main dans la main, ils font leurs premiers pas à l’extérieur, depuis le passage de la tempête.

Un magnifique arc-en-ciel trône haut dans les cieux. Dans ce vaste océan bleu, un splendide soleil réchauffe l’atmosphère.

Ils admirent le vol gracieux d’une multitude d’oiseaux. Leur regard est attiré par un papillon arborant un dégradé de noir allant jusqu’à un mauve vif. Il reste posé sur la longue tige d’un coquelicot d’une teinte rouge écarlate. Des multitudes de couleurs jonchent l’herbe verte comme peinte par un artiste mélangeant avec malice sa palette de couleurs.

Le couple n’en revient pas de ce changement radical de saison. Les arbustes montrent fièrement leurs bourgeons comme une revanche contre les éléments destructeurs. Des abeilles bourdonnent au loin. Un grand corbeau

d'une envergure immense, au plumage d'un noir brillant, légèrement irisé de reflets bleutés, vole dans leur direction. Il pousse des cris rauques comme pour leur souhaiter une bonne journée. D'autres oiseaux volent dans le ciel, faisant des acrobaties vertigineuses.

Le jeune couple se regarde, éberlué. Un grand sourire façonne leur visage. Marc se met à courir dans tous les sens, suivi de Buddy, leur fidèle compagnon débonnaire. Molly marche un peu plus loin sur un chemin blanc qui parcourt la prairie jonchée de jolies fleurs. Elle n'est pas experte, elle le regrette, mais elle est si éblouie face à cette symphonie de couleurs qu'elle se croit au paradis. Elle reconnaît tout de même un parterre de boutons d'or d'un jaune éclatant comme des diamants. Elle passe devant des pâquerettes si jolies avec leurs pétales blancs illuminés d'un cœur jaune vif. Le jeune homme vient la rejoindre, accompagné du chien. Il lui offre un somptueux bouquet de fleurs sauvages. Elle éternue aussitôt plusieurs fois de suite.

— Marc, je suis désolée, je suis allergique ! Mais je suis touchée de ton geste. Elles sont magnifiques, merci mon chéri !

— Te rends-tu compte de ce qui nous arrive ? Regarde autour de nous.

Il écarte les bras pour montrer le paysage tout autour d'eux. Les Autres nous offrent ce cadeau, je ne sais pour quelle raison, mais j'apprécie ce changement, commente le citadin exalté.

— Je reconnais que ce soleil, ces fleurs sont plus agréables que la neige, mais cela devient fatigant d'être à la merci de gens inconnus !

— Oui, je te comprends, surtout avec ce qu'ils nous ont fait subir hier soir, mais on n'y peut rien. Il faut l'accepter, du moins pour l'instant. On marche plus loin, ma princesse ? ajoute-t-il avec son charme ravageur.

Ils passent devant le chalet du vieux couple sans y jeter un regard. Pour la première fois depuis longtemps, ils profitent de cette journée agréable et décident de rentrer tard. Le jeune homme propose de cuisiner un bon festin, pour marquer l'événement pendant que Molly prend sa douche.

Une heure plus tard, la femme descend lentement les marches. Son compagnon la regarde avec les yeux et le cœur conquis par sa bien-aimée. La jeune femme a dompté sa chevelure flamboyante en une longue natte serrée qui tombe d'un côté de son visage jusqu'au niveau de sa poitrine. Elle est vêtue d'une jolie robe blanche à petites fleurs. De minuscules bretelles entourent ses épaules menues. Cette robe courte dévoile ses superbes jambes

fines. Il n'a jamais eu l'occasion de la voir habillée comme cela, belle et simple à la fois.

— Mademoiselle, vous prendrez bien un verre en ma compagnie ? lui propose-t-il troublé.

Il fait une révérence et, sous l'emprise de son charme, lui sert une coupe de beaujolais avec maladresse.

— Bien sûr, mon prince ! lui répond-elle en prenant le verre.

Elle le porte à ses lèvres et boit lentement une gorgée de ce délicieux breuvage, consciente de l'effet qu'elle fait au jeune homme qui ne la quitte pas des yeux. Le jeu de la séduction dure une bonne partie de la soirée. Leur nuit est romantique à souhait.

Dans la soirée, ils parlent longuement de leur vie respective, partageant des secrets qu'ils cachaient depuis très longtemps. Marc lui avoue son prénom en entier, lui expliquant les raisons de son aversion. Molly lui assure qu'elle respecte son choix bien qu'elle insiste pour lui dire qu'elle aime beaucoup prononcer le prénom Marcus, le trouvant très sensuel. Il lui parle de ses relations amoureuses. Il se compare à une abeille butinant allégrement d'une fleur à une autre, sans volonté de s'attacher, préférant une vie de liberté. Il conclut qu'il n'a pas trouvé l'âme sœur jusqu'à leur rencontre.

Molly lui avoue qu'elle souffre d'être abandonnée, sentiment sûrement dû à son adoption. Cela a compliqué ses relations avec les hommes si bien qu'elle a repoussé la plupart du temps leurs avances pour ne pas être délaissée. La nuit est tombée depuis longtemps quand ils vont se coucher.

Au même moment, à l'extérieur, sur la terrasse, se déroule une conversation entre des êtres de lumières. Ils sont d'un blanc immaculé constitués de minuscules particules grises vibrantes, scintillantes qui semblent faire vivre leurs corps éthérés.

Un halo de lumière blanche rayonne autour de leur corps. Ils sont magnifiques, presque irréels. Leurs pieds ne touchent pas le sol. Ils sont pour ainsi dire translucides. Ils se parlent par transmission de pensée.

— On peut se montrer maintenant, propose l'un d'eux.

— Tu sais bien que s'ils ne restent pas définitivement ici, aucun humain n'a le droit de nous voir sous cette forme !

— Ils me manquent terriblement. J'aimerais bien les serrer dans mes bras !

— L'heure de leur trépas n'est pas arrivée, tu le sais bien ! insiste un être de lumière.

— Tu pourras toujours aller les voir dans leur univers, répond une autre entité.

— Oui, mais ce n'est pas pareil. On n'est pas sur le même plan astral. Je ne peux pas les prendre dans mes bras, là-bas !

— Même si tu leur parles, tu sais bien que leur mémoire va être en partie effacée !

— Ils n'ont pas accès à tout. Donc, cela ne sert à rien ! Laissons-leur encore du temps ! Il faut que leurs souvenirs soient bien ancrés dans leur âme ! conclut une autre.

— Partons ! L'échéance de leur voyage arrive bientôt à son terme !

— Oui, laissons-les savourer ces moments de complicité et d'amour ! affirme une autre entité.

Planant au-dessus de la prairie, ils prennent tous la même direction. Soudain, leurs silhouettes s'évaporent graduellement comme des fantômes vers l'inconnu.

Cela fait maintenant deux jours que le couple profite totalement de leur nouvel environnement. Molly est assise sur le rocking-chair, une rose à la main. Elle adore sentir son parfum, car c'est une des rares fleurs qui ne la fait pas éternuer. Le jeune homme joue devant la terrasse avec son fidèle partenaire à quatre pattes. Il lui lance un bâton que le corniaud va chercher aussi rapidement qu'il est envoyé en l'air.

— On pourrait pique-niquer demain près des cascades, si tu es d'accord, Marc ?

— Super ! J'adore cet endroit et Buddy aussi on va bien s'amuser !

Jamais, ils ne parlent du lac. Ils n'y ont pas remis les pieds depuis ce triste épisode avec les enfants. De temps en temps surgit ce souvenir, mais ils s'abstiennent d'en parler à l'autre, gardant la souffrance qu'ils portent en eux depuis la disparition des petits. À bout de souffle, le citadin entre dans le chalet pour boire un verre d'eau fraîche.

— Ça cogne dur, aujourd'hui, tu ne trouves pas, chérie ? lance-t-il de la cuisine d'un air joyeux.

— Pourquoi crois-tu que je reste assise au lieu de jouer ?

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Un amour sans fin

— C'est si agréable d'être ici par cette chaleur ! soupire Molly à l'intention du jeune homme. Confortablement installée sur une couverture, près de l'eau, sous un saule pleureur, elle porte une longue robe vert pâle. Ses cheveux sont coiffés en chignon avec deux mèches autour de son visage.

Le bruit de la petite cascade l'apaise énormément. La jeune femme apprécie cette colline aux pentes rocheuses, rafraîchie par de multiples cascades aux eaux pures. L'une d'elles cache une petite grotte.

Certains rochers sont habillés de fougères ou de mousse. D'autres sont colorés de giroflées dont les fleurs en grappes parfument les alentours. Les bords de la rivière sont tapissés d'alchémille avec leur joli feuillage argenté, agrémenté de touffes d'euphorbes dont les nuances multiples vont du jaune au pourpre. Des iris mauves poussent au bord de l'eau. Non loin de là, un bouquet d'arums pose fièrement au pied d'un petit rocher. Les rives sont tapissées de trèfles sur un magnifique tapis d'herbe.

Après un savoureux repas, Marc est assis nonchalamment les pieds dans l'eau sur le bord de la rivière. Il prend plaisir à regarder l'eau couler où quelques poissons folâtent. Il jette parfois un coup d'œil à son fidèle compagnon qui essaie tant bien que mal d'attraper un poisson. Celui-ci fait peine à voir devant ses tentatives infructueuses, mais semble heureux de cette activité. Il remue la queue avec vivacité.

— Dommage que l'on n'ait pas de canne à pêche ! On aurait pêché du poisson pour ce soir, regrette le jeune citadin. Avec ses jambières relevées de son pantalon beige, il porte un t-shirt marron qui montre ses bras musclés. Il rejoint la jeune femme et s'allonge près d'elle. Il est heureux à cet instant-là et espère à tout prix que Molly éprouve ce bonheur sans penser à leur situation de quasi-prisonnier. Le couple reste au bord de

l'eau tout l'après-midi puis quitte cet endroit idyllique avec regret. Il prend le chemin du retour main dans la main, riant et chahutant comme des gamins amoureux.

Chaque jour passe tranquillement, Molly aime cette vie paisible et joyeuse à la fois. Marc organise des activités tout le temps. Il lui dit souvent que la vie est comme la météo, imprévisible, et qu'il faut parfois accepter de vivre sans se poser des questions.

Quand la jeune femme redevient sérieuse, il a l'habitude de lever les yeux au ciel et de hausser les épaules avec un air de chien battu qui la fait toujours sourire et fait disparaître aussitôt son vague à l'âme. La vie avec lui est une fête pleine de délicates attentions envers elle. Elle est amoureuse comme jamais elle ne l'a été auparavant. Elle n'a aucun doute sur ses sentiments. De plus, elle est sûre que lui aussi éprouve les mêmes sentiments.

Le soir venu, Molly apprécie après le dîner, son petit moment sur la terrasse, blottie sur son rocking-chair, une légère brise faisant flotter sa chevelure ondoyante. Le coucher du soleil est magnifique dans ce ciel bleu sans nuages. Quelques oiseaux volent au gré du vent. Elle est admirative devant cette nature parfaite. Il y règne une tranquillité apaisante. Elle regarde son petit arbuste. Des bourgeons ont donné de jolies petites fleurs blanches. Des abeilles viennent le butiner allègrement dans la journée. Elle est heureuse pour lui et à l'impression de ressentir ses humeurs comme s'ils étaient connectés tous les deux. Ses yeux se posent ensuite sur les plantes grimpantes qui se déploient le long de la balustrade. Elles possèdent de jolies petites fleurs roses ou blanches.

Tout à coup, un cheval passe à toute allure. La jeune femme est surprise de cette apparition. Aussitôt, une biche apparaît, suivie d'un lion à la magnifique crinière. Ils courent tous dans la même direction. Molly est vraiment surprise par cet étrange spectacle. Elle se lève, choquée. Elle se demande où est passé son compagnon.

— Marc ! Marc ! Viens tout de suite ! crie-t-elle.

— Que se passe-t-il ? demande le jeune citoyen essoufflé.

— Regarde dans la prairie. Là, tu ne vois pas ? demande-t-elle en montrant du doigt le champ.

— Bon sang ! Mais que se passe-t-il ? Tu m’as fait peur ! J’ai dévalé l’escalier en moins de deux.

— Dis-moi que je rêve, Marc ? insiste-t-elle.

Il ne la quitte pas des yeux sans se rendre compte de ce qui se passe plus loin. Elle lui prend le menton, tourne son visage en direction de la prairie. Il ouvre la bouche, les yeux écarquillés. Il fronce les sourcils, interloqué par l’étrange manège des animaux.

— Sur le moment, j’ai cru que le lion attaquait le cheval et la biche, mais ils semblent jouer ensemble. Je n’arrive pas à croire ce que je viens de dire, ajoute Molly.

— Un lion ? Je peux comprendre qu’un cheval ou une biche vivent ici, mais un lion ! Ou alors nous ne sommes plus en Alaska ! conclut Marc intrigué en regardant la jeune femme.

— L’endroit où on se trouve n’a pas d’importance pour l’instant. C’est de voir ce spectacle surprenant ! Tu ne crois pas ? insiste la jeune prof complètement éberluée.

Le cheval galope derrière le lion puis, au bout d’un instant, s’arrête. Le félin fait alors plusieurs tours autour du majestueux équidé. Il s’approche doucement et, à la surprise du couple, se met à lécher l’encolure du cheval. La biche les rejoint sans retenue. Le lion frotte sa tête contre le flanc de la biche puis s’assoit dans l’herbe. Il est splendide avec sa crinière, il mesure au moins deux mètres de long. Sa queue balaie les fleurs autour de lui. Le cervidé se plante devant un massif de marguerites et en arrache une grosse touffe qu’il dépose au pied du lion. Abasourdis, les tourtereaux assistent à la scène sans trop savoir comment ils doivent réagir : s’enfermer dans le chalet ou admirer ce spectacle ? Sans qu’ils s’en rendent compte, leur fidèle compagnon à quatre pattes dévale les marches du perron, se dirige vers le trio. Le couple s’affole et lui ordonne de les rejoindre, mais le chien continue de courir en jappant joyeusement, la queue toute frétilante.

— Que peut-on faire ? demande Molly affolée en direction du musicien.

— Je n’en sais rien, Molly. Il semble n’avoir aucune frayeur face aux autres animaux !

L’homme est décontenancé par l’attitude du corniaud et se trouve dépourvu de solution en cet instant. Mais au contraire, Buddy se couche près du lion qui lui lèche la face. La biche plie ses hautes pattes et s’allonge près du chien. Le cheval suit son exemple. Le couple médusé regarde la scène, les

yeux exorbités, la bouche grande ouverte, sans trouver aucune explication face au comportement extraordinaire des animaux. Ils restent un long moment sans dire un mot. L'obscurité et la température fraîche les sortent de leur léthargie.

— Viens, Molly, on rentre ! dit Marc en lui prenant la main.

— Mais on ne peut pas le laisser avec eux ? Il va faire noir dans peu de temps, supplie la jeune prof.

Toute la soirée, Molly jette de brefs coups d'œil par la fenêtre. Malgré le clair de lune, elle ne peut distinguer la prairie au loin ni leur compagnon à quatre pattes, habituellement si fidèle. Marc essaie tant bien que mal de la distraire, même si, lui aussi, s'inquiète pour le chien. Il se souvient des soirées durant lesquelles son doux corniaud dormait à ses pieds, allongeait le nez sur ses pattes de devant et clignait parfois des yeux en surveillant les flammes de la cheminée. Le jeune maître se demande bien souvent ce que le chien pense dans ces moments-là.

— Allez Molly, tout va bien se passer ! Viens danser avec moi sur ce slow langoureux, lui murmure-t-il à l'oreille.

— Désolée, Marc, je n'ai pas le cœur à danser. Je suis stupide de me languir pour ce chien, mais j'ai appris à aimer ce fichu corniaud ! Je vois bien que les autres animaux ne sont pas hostiles en sa présence, mais c'est plus fort que moi, il me manque, ajoute-t-elle d'une mine boudeuse.

Elle se blottit un instant dans les bras de son compagnon. Pour se changer les idées, elle se dirige vers la cuisine pour se faire un thé. Désarmé, le citadin s'assoit sur une chaise après avoir pris une bouteille de blanc, un cabernet sauvignon, dans le vieux bahut. Il se verse une bonne dose du précieux liquide et le boit d'un trait, dépité de ne pas avoir eu un éclair de génie pour effacer toute la tristesse de Molly.

La jeune femme s'attable elle aussi après avoir versé de l'eau chaude dans sa tasse. Il ne sait quoi faire, quoi dire, pour faire disparaître la peine de sa bien-aimée. Il l'observe sans un mot, espérant trouver une idée pour sortir sa belle demoiselle de cette nostalgie qui l'envahit.

Pendant ce temps, Molly fait tourner sa petite cuillère dans sa tasse. Elle regarde le tourbillon provoqué par son geste, s'imaginant être emportée par lui en pleine mer, un cauchemar pour elle. Il faut que je me ressaisisse, se dit-elle en secouant la tête de gauche à droite. Alors, elle pense à son geste égoïste envers le jeune homme, en lui refusant une danse.

Elle observe son compagnon. Le regard de son amoureux est si éloquent de chagrin qu'elle ne peut décidément pas lui faire subir cela plus longtemps. Elle se lève, ajuste une mèche de cheveux rebelle qui prend un malin plaisir à se positionner tout le temps devant ses yeux.

— Bon, je suis une idiote ! Je me morfonds pour un chien qui est sûrement en train de dormir avec les autres animaux en ce moment même, en toute sécurité. Pardonne-moi, Marc, pour mon attitude. Alors cette danse, c'est pour quand ? lui demande-t-elle en souriant.

Le lendemain matin, le soleil est haut dans le ciel quand le couple se lève. Ils ont dansé tard dans la nuit et ont bu plus que de raison. Molly est la première sous la douche, mais le jeune homme ne tarde pas à la rejoindre. Il se passe bien une heure avant qu'ils n'en sortent. Ils descendent tout heureux, l'esprit encore embué de l'alcool de la veille.

— Petit déjeuner ou déjeuner ? Vu l'heure, je sais plus où j'en suis. Oh bon sang ! Le mal de tête que je me paie !

Le musicien titube et s'assoit à table avec fracas.

— Eh bien, en voilà des façons de se conduire, mon chéri ! Un petit coup de trop et on ne sait plus où on habite, monsieur ? lance-t-elle en riant.

— Ne te moque pas ! Je n'ai jamais bu autant, en tout cas depuis un bon moment. Il faut dire que le blanc n'est pas trop mon truc. D'habitude, je bois de la bière.

— Je te trouve une aspirine. Dans tous les médicaments que nous avons, il doit bien y avoir une boîte, propose la jeune prof.

— Merci, tu es un ange, ma puce ! répond Marc avachi sur sa chaise, les mains de chaque côté de son crâne, le front posé sur la table.

— Allez, prends ce verre et le cachet. Tu te sentiras mieux dans un instant, mon chéri.

— Je ne comprends pas. Je me sentais au mieux de ma forme tout à l'heure quand je me suis levé, murmure le citadin.

— Ne te pose pas de questions, avale ce comprimé, insiste Molly en posant ses mains sur les épaules de son amoureux.

Il s'exécute. Elle l'embrasse sur la joue et va ouvrir la porte pour sortir et peut-être, avec de la chance, récupérer son chien. Elle est dehors depuis quelques minutes quand Marc décide de la rejoindre. Il pose son verre sur la table, prend une profonde inspiration pour se donner du courage et se lève. Il constate qu'il n'éprouve plus d'étourdissement. Il se sent mieux. Il se

retourne et fait quelques pas. Surpris, il la voit sur le pas de la porte immobile. Le soleil qui dispense généreusement ses chauds rayons trône fièrement dans un beau ciel azur.

— Que t'arrive-t-il ma chérie ? demande Marc inquiet.

Mais aucune réponse ne lui parvint. Il avance un peu plus.

— Non je n'y crois pas ! commente le jeune homme spontanément.

Le couple est figé, ne pouvant bouger aucun membre. Marc se demande si les animaux vont les attaquer. Il ne veut pas mourir dans d'atroces souffrances. Il est pétrifié devant cette étrange scène. La jeune femme est hypnotisée par la vue de ces animaux au comportement inquiétant.

Ils restent là, immobiles, sans aucune réaction. Ni le rugissement du lion, ni le hennissement du cheval, ni l'abolement, ni le brame de la biche ne se font entendre. Seuls les cris d'une volée de pies brisent ce silence assourdissant. L'un comme l'autre ne sait comment agir tant l'effroi les domine. Molly se risque à demander en chuchotant :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On entre ou on reste là ?

Ses yeux restent grand ouverts, fixant les animaux sans pouvoir s'en détacher. Ses mains sont moites. À cet instant précis, elle imagine le troupeau foncer sur eux, les piétiner, les chahuter comme des poupées désarticulées puis les mordre sauvagement. De ses plaies béantes, du sang coule sur le sol, lentement, agonisant de longues heures loin de son bien-aimé. Elle ne veut pas mourir de cette horrible façon.

— Pour le moment, on observe, réplique Marc d'une voix aussi basse qu'il peut, la gorge sèche.

Au pied des marches sont disposés, sur une seule ligne, le lion, le cheval, la biche et le chien. Ils regardent le couple calmement. Chaque partie de leur corps ne réagit pas. Pas un frémissement, pas le balancement d'une queue, pas une oreille ne bouge ou une patte ne se lève. Le couple ne peut se tromper sur leurs intentions.

La scène est surréaliste. Les minutes défilent sans que rien ne se passe. Le croassement d'un corbeau les fait sursauter. Un rossignol se pose sur la balustrade du perron en chantant, suivi d'un pigeon qui se met à roucouler. Le couple sort de sa léthargie comme si la présence de ces oiseaux avec leurs chants les avait apaisés. Alors, Buddy monte doucement les marches une à une, le poil hérissé, les pattes tendues, les crocs au vent, le nez tourné vers le

couple. Il semble conscient que chaque mouvement qu'il effectue aura une incidence sur l'esprit de ses maîtres.

Marc prend Molly dans ses bras. Les deux jeunes gens attendent le moment fatidique où leur compagnon à quatre pattes va leur infliger des blessures mortelles. Le suspense est à son comble. La peur au ventre, l'homme s'accroupit de désespoir sans faire de gestes brusques.

Il espère que sa tentative de séduction fonctionne sur Buddy. Il a l'intention de caresser l'animal pour lui montrer toute son affection, son amour pour lui. Mais celui-ci surprend le couple par son comportement. Il saute sur le jeune homme en lui léchant le visage et les mains. Tout son arrière-train frétille de joie.

— Saleté de chien ! Tu m'as fait une de ces peurs ! s'exclame le citadin.

Marc lui fait des papouilles, mais continue d'observer le trio qui n'a pas encore réagi.

— Alors, dis-moi, qu'est-ce qui se passe ici mon bonhomme ? Tes nouveaux copains sont-ils dangereux ? lui murmure-t-il à l'oreille.

La jeune prof se penche pour le caresser puis ajoute :

— Buddy, je suis contente de te revoir. Tu nous as manqué, mon chien !

L'animal la lèche. Elle est soulagée que leur corniaud ne soit pas agressif. Soudain, l'animal se met à japper en direction des autres animaux. Il trotte vers eux puis revient sur ses pas plusieurs fois de suite. Le trio se met à hennir, bramer, rugir, accompagnés dans leurs cris par tous les oiseaux alentour. Décontenancé, le couple ne sait plus quoi penser de tout ce remue-ménage bruyant et impressionnant à observer.

— Mais que nous veulent-ils ? crie Molly affolée, les mains sur les oreilles.

— Je n'en sais rien, chérie ! hurle-t-il en guise de réponse.

Quelques secondes plus tard, le vacarme s'arrête net. Buddy attrape dans sa gueule le bas du pantalon du citadin et tente à maintes reprises de le tirer vers le trio. Le musicien panique, secoue énergiquement sa jambe pour faire lâcher prise au cabot.

Soudain, ils entendent une voix leur dire.

— Mes chers compagnons, ne soyez pas sur la défensive. Buddy veut juste vous présenter ses amis à quatre pattes.

Incroyable ! Devant leurs yeux ébahis se tient le couple âgé qu'ils ont eu l'occasion de rencontrer il y a plusieurs semaines. Le plus surprenant est que le vieux caresse la crinière du lion en s'exprimant sans appréhension. Lily entoure de ses bras le cou majestueux de l'animal qui semble le moins du monde effrayé. Le vieux tandem s'approche des jeunes, monte quelques marches du perron tout sourire. D'un signe de la main, ils les invitent à descendre de la terrasse en s'écartant.

— Êtes-vous sûrs que nous ne risquons rien ? demande apeuré le couple d'une seule voix.

— Je vous assure que ces animaux sont inoffensifs, répond Lily.

Son visage rayonne de bonté. Elle prend la main de Molly pour l'encourager à s'approcher des animaux. D'un pas hésitant, la jeune prof la suit jusqu'au lion.

— N'ayez pas peur ! Je vous assure Molly, vous pouvez le toucher sans crainte, ajoute avec assurance la vieille dame.

D'une main tremblante, elle enfonce ses doigts dans la crinière de l'animal. Ses poils épais, mais doux surprennent la jeune femme. Le lion ronronne d'aise et secoue sa tête comme un gros chat, accueillant avec plaisir les caresses de son maître. Puis, il s'étend de tout son long, calmement.

— Vous voyez, ce n'est qu'un gros chat ! dit la vieille en riant.

— Marc, viens voir, c'est incroyable !

Le musicien s'approche.

— Je n'en reviens pas. Il est domestiqué ! dit-il.

— Non pas du tout. Ici, les animaux ne sont pas dangereux. N'essayez pas de comprendre. Profitez de cette occasion qui vous est donnée. Ne cherchez pas plus loin, jeune homme, répond le vieil homme d'un air débonnaire.

— Pas dangereux ! Et l'ours qui nous a attaqués, il était dans notre imagination peut-être ? insiste Marc en le regardant d'un air pugnace.

— Jeune homme, si vous n'aviez pas montré autant de hâte à nous quitter, cet incident ne serait pas arrivé, affirme le vieux.

— Comment ça, pas arrivé ? Vous insinuez que c'est notre faute ? demande Marc dépit.

— Votre entêtement a réveillé les démons qui sommeillent en vous, mes enfants et ont fait apparaître cet ours, explique Lily avec bienveillance.

— Alors, si je comprends ce que vous dites, l'ours représente nos colères, nos frustrations, du fait que nous nous sentions piégés ! récapitule la jeune

femme, dubitative.

Les amoureux se regardent un instant, ayant du mal à croire les paroles de Lily. L'ours n'est que le fruit de leur mécontentement. C'est difficile à admettre pour eux.

— Qui êtes-vous exactement tous les deux ? interroge Molly.

Le vieux couple s'approche l'un de l'autre. Les animaux s'éloignent tranquillement dans la prairie. Le corniaud les suit docilement. La vieille dame explique avec mansuétude :

— Nous sommes le présent de nos pensées, le futur de notre amour, le passé de nos vies. Nous sommes nous. Nous sommes tout !

— Chérie, aide-moi, s'il te plaît ! As-tu compris quelque chose ? demande le citadin médusé. Il passe la main sur son front puis s'assoit sur une marche du perron, fatigué par tous ces événements.

— Non, je ne comprends rien à son charabia. Pourriez-vous nous dire au moins où nous sommes exactement ? insiste Molly, déterminée.

— Vous êtes ici parmi nous. Ne vous fatiguez pas à vouloir comprendre les causes et les circonstances de votre présence ici. Vous comprendrez un jour, mais ce temps n'est pas encore arrivé, répond le vieillard d'une voix laconique.

— Pourquoi nous avoir fait vieillir ? Pourquoi avons-nous des traces de blessures ? Que signifie tout cela ? Dans quel but ? interroge Molly.

— Vous êtes hier, aujourd'hui et demain, déclare Lily.

— Je crois surtout qu'ils sont givrés ! Laisse tomber, Molly ! conclut le citadin frustré.

La jeune femme lance un regard assassin à Marc, du genre : « fou moi la paix ! Je vais les avoir ! » Elle pose encore une question :

— Que signifient ces lumières scintillantes de forme humanoïde ? J'exige une réponse.

— Ils sont eux ! Ils sont nous ! répondent les anciens toujours avec une certaine chaleur, un amour dans la voix.

Le vieux couple prononce un discours énigmatique dont les jeunes ne comprennent toujours pas le sens. Molly fulmine intérieurement, elle s'avance devant Marc. Il lui prend les mains en lui chuchotant.

— Nous ne devons attendre aucune réponse avec ces deux-là. On en saisit un chacun et on les enferme dans le chalet jusqu'à ce qu'ils nous répondent ?

La jeune femme lui fait un petit signe d'approbation. Le citadin se lève brusquement. Molly se retourne et, surprise, ils ont disparu comme par enchantement, ainsi que le chalet. La stupeur gagne les deux jeunes gens. Ils n'arrivent pas encore à assimiler cet incident imprévu.

Sorti de nulle part, Buddy vient à leur rencontre, jappant joyeusement comme si de rien n'était. Il fait plusieurs tours sur lui-même, s'arrête net, les observe un instant, penche la tête d'un côté puis de l'autre. Il lève un sourcil comme s'il voulait leur transmettre un message. Enfin, il les laisse dans une profonde confusion et entre dans le chalet. Les autres animaux s'éloignent. Le couple trouve le comportement du chien bizarre, mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'ils viennent de vivre.

— Mais que signifient tous ces événements ? Je n'y comprends rien ! hurle le jeune homme fulminant contre les vieux.

Molly met les mains devant sa bouche, choquée par ce qu'elle vient de voir. Elle marche en chancelant vers l'emplacement du chalet disparu. Elle cherche des éléments susceptibles de lui faire comprendre ce qui est arrivé, mais elle a beau scruter avec attention la terre, elle ne trouve aucune trace de construction.

— Tout a disparu ! C'est de toute évidence, un nouveau mystère.

Elle lève les bras de chaque côté de son corps avec défaitisme et rejoint le jeune homme. Celui-ci observe les alentours, espérant voir les vieux. Il scrute les arbres au loin, la petite colline sur la gauche, regarde de chaque côté du chalet, mais ne voit rien.

— Peut-être que nous sommes dans un monde parallèle, affirme Marc d'un seul coup.

— Quoi ? Que veux-tu dire par là ? demande la jeune femme estomaquée.

— C'est peut-être un monde alternatif, une autre terre.

Il regarde Molly fixement.

— Je vois que tu ne manques pas d'imagination, ironise-t-elle.

— Ce n'est pas de l'imagination ! Franchement n'es-tu pas étonné par tous ces changements climatiques, le fait que ces animaux soient inoffensifs, ces brusques changements de décor, cette nature parfaite et tout ce que nous avons vécu jusqu'à maintenant ? résume Marc.

— Bien sûr que si, mais c'est extravagant, ce que tu dis ! Tout cela me dépasse.

— C'est peut-être une terre semblable à la nôtre en apparence, mais dont les lois cosmiques sont différentes, tout en étant cohérentes avec notre propre monde. En tout cas, je vais continuer à chercher une réponse sur ce que nous vivons.

Molly reste pensive, essayant de mémoriser tout ce qu'il vient d'être dit. Le chant des cigales l'accompagne dans ses réflexions et l'apaise. Une pie jacasse dans le ciel, tournoyant autour d'autres de son espèce. Marc l'interrompt dans ses rêveries.

— Que fait-on maintenant ? lui demande-t-il, dégoûté par tous ces événements.

— Rien, mon chéri ! Nous devons juste repenser à tout ce qu'ils nous ont dit. C'est comme cela que nous pourrions comprendre les événements. Avec du recul, tout deviendra plus clair, enfin je l'espère.

— Comme tu veux, Molly. J'en ai assez de toute cette histoire. Je ne veux plus y penser. Je vais boire quelque chose, tu m'accompagnes ?

— Oui, on en a besoin tous les deux ! dit-elle en souriant.

L'homme passe son bras sur l'épaule de la jeune prof en la regardant puis lui dit :

— Tu es ma petite guerrière ! Quel tempérament ! Je ne voudrais pas être ton ennemi ! Je t'aime tant ma princesse ! ajoute-t-il en ricanant.

— Je t'aime moi aussi, tu sais !

Elle se mordille la lèvre inférieure devant l'air taquin de son amoureux et s'exclame :

— Oui, c'est vrai, je m'énerve vite, mais, avec ces deux-là ! il y a de quoi devenir dingue quand même !

Ils entrent dans la maison, désœuvrés par toute cette histoire. Ils ne remarquent pas tout de suite un nouvel élément dans la pièce. Marc sort une bouteille du meuble. Molly prend deux verres qu'elle pose sur la table. Ils ne disent rien pendant quelques minutes. Le jeune citadin est le premier à découvrir l'objet : une planche de bois de cinquante centimètres de long sur trente de large est fixée sur la façade de la cheminée. Un texte y est joliment gravé. Les pourtours de la planche sont noircis par le feu. Marc fronce les sourcils.

— Tiens, c'est nouveau ! s'exclame le jeune homme.

La jeune prof suit son regard. Curieuse, elle se lève et s'approche de la cheminée.

— Il n'y a pas d'adieu ici, seulement de l'amour ! lit-elle dubitative.

— Non, je n'en reviens pas ! J'ai déjà vu cette pancarte chez les vieux, l'autre jour, avec le même texte ! Sur le moment, je n'y ai pas vraiment prêté attention. Mais je suis sûr que c'est la même, Molly !

— Encore un message énigmatique ! s'exclame la jeune femme.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Cohabitation

Depuis plusieurs jours, le calme est revenu dans la petite maison. Il fait beau et même chaud. Un matin, Marc découvre des bières dans le réfrigérateur.

Les Autres continuent à leur fournir des denrées. Au moins, ils n'ont pas à se battre pour trouver de la nourriture. Sa blessure est guérie. Il n'a plus besoin de médicaments. C'est déjà une bonne chose qu'ils soient si généreux. Mais cela reste quand même une prison, certes, dans un bel endroit, avec la possibilité de se promener où ils veulent tant qu'ils ne pensent pas à s'enfuir. C'est en tout cas ce qu'ils ont intégré. Ils en ont maintenant conscience.

— Molly, Molly ! Regarde ce que je fais ! crie le citadin au loin.

La jeune femme lit un roman, confortablement installée dans le canapé, une jambe repliée sous ses fesses. Elle a revêtu un jean bleu clair avec un t-shirt en coton couleur rouille.

Ses cheveux attachés en haut du crâne par un chouchou lui donnent l'air d'une étudiante. Elle sort. Ses yeux pétillent d'amusement devant le tableau idyllique que lui offre le jeune homme.

— Tu es un vrai gamin ! lui lance-t-elle, amusée.

Il est allongé dans l'herbe. Sa tête repose sur le flanc du lion qui dort tranquillement. L'homme mâchouille un brin d'herbe avec dédain. Puis, il se lève et monte à califourchon sur le dos du félin. Il fait tourner un chapeau de cow-boy qu'il a trouvé ce matin sur la table en se levant. Tout à coup, il crie :

— Hi haaaa !

Le lion se relève au même moment sans aucun effort et fait quelques pas avec le musicien sur le dos. Celui-ci tombe à la renverse, accompagné des éclats de rire de la jeune femme. Marc passe une grande partie de ses journées à jouer avec les animaux. Si le début de leur amitié s'est fait timidement, la frayeur passée laisse place à une grande complicité entre eux.

La jeune femme n'est pas en reste. Elle monte parfois le cheval qui l'attend chaque matin pour une petite promenade dans la campagne. Elle l'a surnommé Chocolat, comme les poils soyeux de sa robe. Elle aime bien s'installer l'après-midi sous un arbre avec un livre, en compagnie de Chocolat et de la biche Tornade qui se couche près d'elle. Elle la cajole, lui parle de longs moments de ses rêveries, de son amour pour le jeune homme. Les grands yeux de la biche la fixent pendant ces discours.

L'animal fragile apprécie la conversation de la jeune prof. Enfin, c'est ce que veut croire Molly ! Pendant ce temps, le cheval s'amuse à trotter derrière un papillon, une libellule, une sauterelle, puis vient se désaltérer dans le petit ruisseau qui court non loin de l'endroit où est assise la jeune prof.

— Ce livre est ennuyeux à mourir ! Tu es d'accord avec moi, Tornade ? lui demande la jeune femme en tortillant une mèche de ses cheveux machinalement, comme si la bête allait lui répondre.

Le couple a passé toute une journée pour leur trouver des prénoms. Le citadin a approuvé le nom de Chocolat. Ensuite, il a suggéré le prénom de Tornade. Le désaccord est venu quand ils ont cherché pour le lion. Ce n'était pas une question de survie après tout, vu leur situation. Alors, Marc a proposé Dormeur, Clarence, Léon, Dark-Vador. Molly a trouvé tous ces prénoms ridicules.

Le jeune homme s'est vexé, mais la jeune prof a campé sur ses positions, ce qui a fait que chacun s'est séparé avec perte et fracas pendant des heures sans se parler ni se voir.

Soudain, Buddy se met à hurler à la mort dans le bois tout proche. Entendant les cris de l'animal, chacun de son côté, les deux jeunes gens se précipitent pour secourir le pauvre corniaud.

— Je ne le vois pas. Où est-il ? demande-t-elle haletante.

— Je ne sais pas, ses hurlements viennent de là ! précise Marc en montrant du doigt une direction.

Il est tout aussi essoufflé que sa compagne. Ils le trouvent dans une clairière. Marc se précipite sur l'animal. Il est assis sur son arrière-train, attendant sagement ses maîtres.

— Alors, mon gros toutou, tu n’es pas blessé à ce que je vois ! dit Marc en farfouillant dans son pelage.

— Quel abruti, ce chien ! Il m’a fait peur ! J’ai cru qu’il était attaqué ou je ne sais quoi, grommelle Molly d’une voix autoritaire.

— Je ne pense pas qu’il soit un abruti. Je suis sûr qu’il l’a fait exprès pour qu’on se réconcilie.

— Hein ? C’est bien ça, mon chien ? ajoute le jeune homme en lui frottant la tête.

— Tu y crois vraiment ?

— Oui ! La preuve est qu’on se parle maintenant.

Marc se lève, se positionne face à la jeune femme, un peu embarrassé.

— Écoute ! Je suis vraiment navré pour cette dispute. On est à cran tous les deux depuis l’histoire avec les vieux. Cette querelle est une façon d’évacuer tout ce qui nous ronge de l’intérieur c’est tout, argumente le citadin en posant ses mains de chaque côté du visage de sa belle et en affichant un sourire sincère.

— Je suis désolée de m’être emportée. Tu as raison.

Elle lui sourit de gratitude pour avoir désamorcé le conflit. Ils s’embrassent longuement quand soudain le lion les bouscule brutalement, les faisant tomber à terre.

— Tu es vraiment une brute ! fait Molly en se relevant et frottant ses jambes et son postérieur couvert de feuilles mortes.

— Brutus ! Voilà le nom idéal ! Qu’est-ce que tu en penses, ma chérie ? demande-t-il au risque de déclencher un nouveau désaccord.

Molly éclate de rire. De lui-même, l’animal les a guidés vers le choix d’un prénom. Elle aide le jeune homme à se relever et lui dit :

— Tu ne pouvais pas trouver mieux, mon amour ! Allez, Brutus, on rentre !

Ils prennent tous la direction de la maison, heureux que toute cette mésaventure soit derrière eux. Il est temps, car le soleil ne va pas tarder à se coucher. Aucun oiseau ne vole dans le ciel. Ils croisent Tornade et Chocolat qui viennent agrandir la troupe.

— Nous sommes au complet, confirme le musicien tout en tenant la main de sa bien-aimée.

Ils sont ravis de vivre avec tous ces animaux. Ils les considèrent comme des membres de leur famille et c’est avec regret qu’ils doivent les quitter

chaque soir. Ils sont impatients de les retrouver chaque matin.

Molly prépare tranquillement son petit déjeuner. Elle ouvre le réfrigérateur, prend le beurre, le pose près de son bol de café au lait fumant. Elle regarde dans la cuisine si du pain a été déposé par les Autres. Surprise, elle y trouve des biscottes avec une miché de pain toute fraîche. Après cette collation, elle ouvre la porte en grand pour faire entrer les rayons du soleil.

Buddy en profite pour sortir, sûrement pour rejoindre ses amis. Elle s'est réveillée la première.

En attendant que le jeune homme descende, elle met sur la platine le concerto pour violon de Vivaldi, *Les quatre saisons*. Elle commence à apprécier la musique classique.

Chocolat pousse la fenêtre entrouverte. Molly lui caresse le museau pour lui souhaiter la bienvenue. Elle ne l'a même pas entendu arriver. Elle lui donne un morceau de pomme et lui dit :

— Désolée, ce matin je ne vais pas me promener, mon beau !

Comme s'il avait compris, le cheval descend les marches en sautant et galope jusque dans la prairie. Tornade arrive et, sans invitation, entre directement par la porte du chalet. Comme tous les jours, elle se faufile dans la cuisine et prend dans sa gueule un épi de maïs.

— Mademoiselle est contente de sa trouvaille, ce matin ? demande la jeune prof avec humour.

Elle lui fait un bisou sur le museau. L'animal semble content et sort rejoindre la petite troupe.

Il n'est pas loin de midi quand Marc fait son apparition. Il s'installe directement à table et supplie Molly de lui servir un café.

— Ce n'est pas la grande forme aujourd'hui ? commente la jeune prof en le servant.

— Ah ! Je ne sais pas ce qui m'arrive ce matin, mais je me sens bizarre. En plus, j'ai mal au crâne, se lamente le citadin.

— Tu vas manger un peu et ensuite tu retourneras t'allonger. Je t'apporterai un comprimé et un gant d'eau froide que tu garderas sur le front. Cela devrait te soulager.

— Bien docteur, à vos ordres ! murmure-t-il.

La jeune femme déjeune seule ce jour-là. Son compagnon se repose dans la chambre. Marc descend vers dans l'après-midi.

— Tu te sens mieux, mon chéri ? demande-t-elle anxieusement.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas mon amour. Ma migraine est passée.

Il lui fait une bise sur le front et sort prendre l'air. Il s'assoit sur la dernière marche du perron. Ses compagnons à quatre pattes se rassemblent auprès de lui.

Plusieurs jours passent. La jeune femme remarque un changement de comportement chez le jeune homme. Il est moins bavard, enfermé sur lui-même par moment. Il est toujours aussi aimable, mais quelque chose cloche ! Elle le ressent en tout cas. Il a beau la rassurer, elle n'en démord pas. Ils continuent leur promenade pendant un temps, avec la compagnie de tous les animaux, mais le côté jovial du jeune homme manque terriblement à Molly.

Parfois, le soir, elle le surprend en train de la fixer. Quand elle lui demande pourquoi il la regarde avec insistance, il lui répond simplement qu'il l'admire.

— On va pique-niquer demain, chérie ? demande le citadin.

Assis sur la terrasse, il boit une boisson fraîche en regardant Buddy jouer avec ses copains.

Molly est surprise par cette proposition. Ils n'ont pas quitté le chalet depuis une semaine. Un malaise s'est installé entre eux. Marc veille tard le soir et quand Molly l'invite à la rejoindre pour dormir, il trouve souvent une excuse pour rester un peu plus longtemps dans le salon. Parfois, elle le trouve endormi le matin sur le canapé. Cela fait plusieurs jours qu'ils n'ont pas fait l'amour. La jeune femme ne sait plus comment se comporter en sa présence.

Elle évite de lui poser des questions. Elle espère qu'un jour le jeune homme lui confiera ce qui le tracasse. Cette proposition redonne du baume au cœur à la jeune femme. Elle lui répond d'une voix la plus enjouée possible :

— J'en serai heureuse, mon chéri !

Le lendemain, ils sont installés de nouveau dans leur endroit préféré. Molly a pris un soin tout particulier à sa toilette. Elle a choisi une robe rouge à bretelle, ceinturée à la taille qui lui descend jusqu'au genou, bordée d'une petite mousseline blanche de deux centimètres. Elle laisse ainsi à la vue du jeune homme ses jolies jambes. Elle a tressé ses cheveux sur un côté. Le

citadin lui a confié combien il adorait cette coiffure. Un peu plus tôt, Marc l'a complimentée, ce qui a ravi le cœur de la jeune femme.

Il fait une chaleur étouffante ce jour-là. Ils traversent le mince rideau de la cascade pour goûter à la fraîcheur de la grotte. Il faut franchir une marche de 60 cm de haut. La cavité est peu profonde avec un sol bien sec. Le plafond est assez haut pour se tenir debout. Des fougères tapissent les côtés de la grotte, car les parois suintent d'humidité.

— Ouf ! Un peu de fraîcheur, comme cela fait du bien !

— Je confirme, ma belle ! ajoute le jeune homme.

Molly se tient face à la cascade, admirant la rivière et ses bordures fleuries sur sa droite. Elle aperçoit Buddy qui fixe le faible courant et essaie maladroitement de poser une patte sur un nénuphar.

— À quoi penses-tu, Molly ? demande le jeune homme en lui prenant la main délicatement, presque timidement.

— À rien du tout ! J'observe simplement le chien ! lui dit-elle en tournant son visage vers lui.

— Je sens bien que j'ai créé un malaise entre nous. On en parlera ce soir, si tu veux. Pardonne-moi, ma chérie.

Elle le regarde et voit son air contrit. Elle ne peut décidément pas résister à son charme ravageur.

— Tu me fais toujours craquer. Ce n'est pas juste ! Je te pardonne ! dit-elle mimant une moue volontaire.

Ils se mettent à rire de bon cœur.

— Allons rejoindre notre joyeuse troupe ! propose Marc.

Il descend le premier puis aide la jeune femme à sortir de la grotte.

Après un bon gueuleton, le couple fait une petite sieste. Chocolat, Tornade et Brutus partent pour d'autres aventures tandis que le corniaud se couche entre les jeunes gens. Le croassement des corbeaux haut dans le ciel bleu les sort de leur torpeur. Ils rassemblent les restes du pique-nique dans un panier. Marc plie la couverture après l'avoir secouée. Quant à Buddy, après s'être étiré, il court en direction de la maison en jappant derrière un papillon qui butine des bouquets de valérianes rouges. Main dans la main, le couple rit des péripéties du corniaud.

— Il faut le reconnaître, depuis que nous avons Buddy, la vie est plus agréable, ici, plus chaleureuse.

— Oui c'est vrai. Il adoucit singulièrement nos journées. Vivement qu'on soit rentrés ! J'ai besoin d'une bonne bière fraîche.

Marc court et lance à la jeune prof :

— Allez, princesse, attrape-moi !

Appuyés contre la rambarde de la terrasse, les amoureux admirent le coucher du soleil en buvant une bière. Molly a un léger frisson. Comme à son habitude, Marc se montre cavalier et proposer d'aller chercher un gilet pour la jeune femme.

— Non, ce n'est pas la peine Marc ! Je préfère me blottir dans le canapé. Cette chaleur m'a épuisée.

— Comme tu veux, ma puce !

Le jeune homme pense que c'est une invitation à sa parole donnée dans la grotte et qu'il est temps qu'il se confie. Il respire profondément, ne sachant comment il va pouvoir s'expliquer. Il attend que Molly soit bien installée pour la rejoindre. Il prend son temps pour chercher ses mots. C'est encore plus difficile qu'il ne le pensait. Être si proche d'elle le trouble profondément. Allait-elle le rejeter, le prendre pour un fou ?

— Tu vois, Molly, heu, comment dire ! fait-il avec hésitation.

— Lance-toi, vas-y ! réplique la prof pour l'encourager.

— J'ai l'impression étrange que, parfois, quelqu'un m'attend quelque part. Je ne peux pas te l'expliquer. C'est comme une intuition.

La jeune femme reste silencieuse.

— J'ai la sensation que quelqu'un me parle par moment. D'autres fois, j'entends même plusieurs voix en même temps. Je ne suis pas normal, chérie !

Marc baisse la tête, honteux de ce qu'il vient d'avouer. Son regard est vraiment triste, perdu. Cela fait de la peine à Molly. Elle se rend compte maintenant du cauchemar qu'il a dû vivre.

— Écoute, mon chéri, tu es tout à fait normal.

Elle lui prend les mains pour le rassurer.

— Je t'aime ! Ce que tu vis a sûrement une explication. Ces voix que tu entends viennent peut-être des Autres. Y as-tu déjà pensé ?

— Non, c'est vrai, tu as raison. Dans cet endroit, tout est contrôlé par les Autres. J'espère que c'est ça ou alors, c'est que je deviens fou. Je me sens

mieux tout à coup. Tu es mon ange gardien, ma princesse, ma guerrière ! Je t'aime à la folie, sans jeux de mots ! plaisante-t-il.

— Tu aurais dû m'en parler plus tôt. Cela m'aurait évité bien des tracas.

— Promis ! Plus aucun secret entre nous, je te le garantis ma puce ! Je sors une bonne bouteille pour fêter cela ?

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Les voix

Plusieurs jours ont passé depuis la fameuse soirée où Marc a fait ses confidences. Depuis, il se sent le cœur léger. Molly retrouve le jeune homme jovial qu'elle a toujours connu. Parfois, il lui demande si elle entend quelque chose. Elle lui répond négativement. Alors, Marc soupire en haussant les épaules.

— Ce sont encore les Autres qui m'embêtent ! murmure-t-il.

Puis il repart gaiement jouer avec Buddy. La jeune femme, quant à elle, se pose beaucoup de questions, mais ne veut pas en discuter avec le jeune homme, non pas qu'elle doute de la santé mentale de son amoureux, mais elle veut le protéger de ses propres angoisses.

— Chéri, qu'as-tu envie de manger ce soir ?

— J'ai une envie de frites, mon amour ! Tu m'attends, on les prépare ensemble ?

Molly acquiesce puis part voir dans le réfrigérateur ce qui peut accompagner les pommes de terre frites.

— On a de la salade et des steaks hachés, dit-elle satisfaite.

Cela va faire plaisir à Marc.

Elle retourne sur la terrasse s'asseoir dans son rocking-chair. À ses côtés, Brutus fait sa sieste. Assise tranquillement, elle admire les oiseaux dans le ciel qui font des loopings incroyables. Parfois, une pie vient près d'elle et se pose sur son épaule. La jeune femme a toujours une friandise pour elle. Les interactions qu'elle partage avec tous ces animaux lui font du bien. C'est bien la seule chose en dehors de sa rencontre avec Marc qui lui tient à cœur. Elle se sent privilégiée par ces contacts. Elle veut en profiter au maximum tant que cela dure. Molly s' imagine raconter à ses parents adoptifs ses relations avec Brutus, le lion, en train de dormir paisiblement à côté d'elle ou

des promenades qu'elle fait avec lui ainsi que les longs moments de câlins qu'elle partage avec le félin. Elle pense parler aussi de Chocolat et de Tornade, de tout ce qu'ils vivent ensemble.

Puis, la nostalgie la gagne. Ses parents lui manquent tant. Chaque dimanche, elle déjeunait avec eux. Elle leur racontait sa semaine passée auprès des enfants. Ses parents parlaient de leurs passions depuis leur retraite. Elle les aime énormément. Elle leur est reconnaissante de l'avoir prise sous leurs ailes à l'âge de cinq ans. Elle ne se souvient plus beaucoup de sa vie d'avant son adoption. Elle a simplement su qu'elle n'avait pas d'autre famille.

Le psychologue qu'elle a consulté lui a appris que le choc de ses parents décédés dans un accident de voiture a dû la traumatiser, ce qui explique ses pertes de mémoire. Elle n'en éprouve pas vraiment de la peine puisqu'elle ne se souvient plus d'eux. Cela vient sûrement de cela, ce sentiment d'abandon qui lui gâche parfois un peu la vie.

Sa mère adoptive, Sarah, est brune aux cheveux courts, pas très grande, un peu potelée. Elle a passé toute sa carrière comme secrétaire dans la mairie de sa petite commune. Elle lui a transmis sa passion pour les beaux-arts. Lorsque Molly était enfant, elle lui faisait faire des cours particuliers de dessin, de poterie, de peinture. Le mercredi, jour de repos de Sarah, elles s'amusaient à créer des poupées en coquillage ou de la peinture sur verre.

Parfois les samedis, elles allaient visiter des galeries d'art toutes les deux. Molly s'est alors tout naturellement dirigée dans ce secteur d'activité. Elle aurait pu choisir une carrière d'artiste, mais ce qui lui plaît vraiment, c'est d'enseigner aux enfants.

Son père Jacques, de taille moyenne, mince, le crâne dégarni, est tout aussi présent dans sa vie. Dès ses sept ans, il lui a appris l'art de la pêche en eau douce, la cueillette des champignons et la pâtisserie. C'est lui qui fait tous les gâteaux à la maison ou pour les réunions de famille. Son travail de gratte-papier auprès d'une banque, à l'époque, ne l'épanouissait pas vraiment. Alors, le soir en rentrant, pour se détendre, il aimait bien se mettre aux fourneaux avec sa fille.

— Molly, dis, tu m'écoutes ?

— Hein, quoi ?

— Cela fait un moment que j’essaie de te parler, mais tu n’écoutes rien. Tu as la tête dans les nuages, ma puce ?

— Excuse-moi, je rêvassais, mon chéri !

— Eh bien, il est temps de préparer le repas ma princesse ! Je pèle les patates.

Marc entre dans le chalet tout guilleret.

Après sa douche, Molly descend, revêtue d’une simple chemise de nuit longue en dentelle. Elle trouve la pièce vide. Où est-il ? se demande-t-elle.

Elle sort, pensant le trouver sur la terrasse, mais il n’y est pas.

— Marc ! crie-t-elle dans l’obscurité.

— J’arrive ! répond une voix au loin.

— Mais, que fais-tu seul dans le noir ?

Il avance vers elle, franchit les marches une à une puis se poste devant elle.

— J’ai entendu quelqu’un m’appeler. Alors, j’ai voulu voir si les Autres étaient dans le secteur. Ce n’est pas grave, ne t’inquiète pas !

— J’en ai vraiment assez qu’ils s’en prennent à toi continuellement ! dit-elle en posant ses bras sur les épaules du jeune homme en lui caressant la nuque.

— Ne t’en fais pas, ma chérie, je vais bien !

L’homme dépose un baiser sur son front et ajoute en la dévorant des yeux :

— Tu es très sexy comme ça, ma princesse !

Elle n’insiste pas. Au matin, l’incident de la veille est oublié. Ils sont à table quand le jeune homme demande :

— Quel est le programme aujourd’hui, ma puce ?

— Que dirais-tu d’une grande promenade, Marcus ? Excuse-moi ! Je ne sais pas pourquoi je t’ai appelé comme ça ! balbutie la jeune femme embarrassée.

— Non, ce n’est rien et franchement, sorti de ta bouche, c’est plutôt agréable d’entendre mon prénom en entier. Je ne suis plus un ado rebelle ! lui dit-il en buvant une gorgée de son café.

— Est-ce que cela veut dire que tu es d’accord pour que je t’appelle comme cela dorénavant ?

D’une voix langoureuse, elle prononce son prénom :

— Maaarcus !

Il rit devant la mine aguichante de la jeune prof. Ses yeux sont pétillants de malice. Elle sait comment faire pour le rendre dingue de désir. Deux heures plus tard, ils descendent à nouveau les marches du chalet. Arrivé en bas, Marc se précipite sur Brutus qui les attend au seuil de la porte. Il caresse sa crinière.

— Alors mon gros, on t’a manqué ?

Le félin émet un léger grognement en secouant sa tête altière. Penaud, il part rejoindre les autres animaux. Marc fait quelques pas. Il fait beau malgré un vent plus prononcé que d’habitude. Il lève les yeux vers le ciel. Un amoncellement de nuages noirs se profile à l’horizon.

— Molly, je crois que notre promenade est mise à plus tard.

— Pourquoi ? demande la jeune femme contrariée, un verre d’eau à la main.

— Viens voir, ma puce !

Molly sort et constate qu’il a raison. Elle tremble, croise les bras sur sa poitrine. La température a chuté de quelques degrés. Elle entre aussitôt dans le chalet, accompagnée de Buddy. Le trio a disparu, sûrement parti se réfugier quelque part, en prévision du mauvais temps. Le citadin reste à l’extérieur.

La jeune femme prépare une collation pour le midi quand elle s’inquiète de ne pas voir rentrer son amoureux. Elle pose son couteau sur la table, les sourcils froncés. Elle l’appelle plusieurs fois. Intriguée, elle sort. Le jeune musicien est passif malgré le vent qui lui fouette le visage. Ses cheveux virevoltent au gré du vent. Les rafales du blizzard s’abattent par saccades sur le citadin.

— Marc, je t’en prie, entre, s’il te plaît !

Elle le tire par une manche. Il semble se réveiller à ce moment-là ! Troublé, il la suit à l’intérieur.

— Mais que t’arrive-t-il, mon chéri ? lui demande-t-elle affolée.

Elle le fait s’asseoir sur une chaise.

— Je ne sais pas, Molly. J’entends des voix qui me disent de les rejoindre. J’étais comme hypnotisé, perdu. Désolé de t’avoir inquiétée.

Elle lui tend un verre d’eau qu’il boit d’un trait. Il fait une grimace et dit :

— Cette eau a un goût bizarre. On dirait de l’eau de javel.

— Non, je n’ai pas remarqué. Veux-tu une bière ?

— Oui, si cela ne te dérange pas ! Merci mon ange !

La jeune femme ouvre la porte du réfrigérateur et prend la boisson préférée du jeune homme. Une larme roule sur sa joue. Émue, elle l'essuie aussitôt. Elle ne veut pas montrer son désarroi à son bien-aimé. Elle se tourne vers lui, affichant son plus beau sourire.

— Je suis vraiment un crétin de leur accorder autant d'importance, déclare Marcus sans faire attention à la jeune femme.

— Mais non, ne crois surtout pas ça ! Ils font ce qu'ils veulent de nous ! On est leurs marionnettes, ajoute Molly, fataliste.

Sans prendre la peine de boire sa bière, Marc se lève pour refermer la porte qui s'est ouverte d'un seul coup sous l'effet du vent. Il prend une chaise qu'il glisse sous la poignée. La pluie s'abat sur le toit violemment. Il veut se diriger vers la fenêtre, mais soudain ses jambes se dérobent sous son poids. La jeune femme accourt à sa rescousse et l'aide à se relever.

— Tu es saoul avant même d'avoir bu ! lui dit-elle d'un air faussement enjoué.

— Lâche-moi, s'il te plaît, je vais bien !

L'homme monte à l'étage, laissant Molly abasourdie par sa réaction.

— Ne t'en prends pas à moi, je n'y suis pour rien ! réplique-t-elle vexée en bas de l'escalier.

Le citadin ressort une heure plus tard de la chambre.

— Tu m'as appelé ?

— Non, pas du tout ! répond la jeune femme d'un air renfrogné.

Elle continue de brasser la sauce tomate dans la casserole posée sur les braises.

J'ai vraiment merdouillé sur ce coup, pense Marcus en se grattant la tête. Je vais mettre le couvert et lui proposer mon aide.

— Écoute-moi, je t'en prie ! Je vois bien que tu es en colère contre moi.

— Non, tu crois ? répond Molly d'un air renfrogné.

— Vas-y, vide ton sac !

Elle lui lance un regard tueur tout en continuant à brasser sa sauce.

— Bien ! Je vais vider mon sac, comme tu dis !

Elle pose la cuillère en bois violemment sur la table. Quelques petits jets de tomate volent sur les couverts.

— Comment as-tu pu me rembarrier de la sorte ? Je suis inquiète de ce qui t'arrive et t'aider est tout à fait un geste naturel pour moi ! Ce qui t'arrive me touche, me blesse, me perturbe ! Ne le comprends-tu pas ?

La jeune femme éclate en sanglots. La pression est trop forte pour elle. Elle cache son visage dans ses mains.

— Oh ! Mon amour, ce n'est pas contre toi que je suis furieux, mais contre les Autres ! Pardonne mon attitude. Je suis un idiot ! s'excuse Marc.

Celui-ci veut la prendre dans ses bras, mais la jeune femme monte précipitamment en criant.

— Laisse-moi tranquille !

Chapitre 18

Intime conviction

Le temps passe lentement dans le chalet. Le couple a fait la paix après maintes discussions. Il a plu pendant deux jours sans arrêt. Le vent n'a de cesse continuer de mugir. Ils n'ont pas revu les animaux depuis.

Seul Buddy, leur ami fidèle, est resté près du couple, passant une grande partie de la journée à dormir sur sa couverture près du feu. La luminosité est tellement basse que la lampe reste allumée du matin au soir.

La jeune femme lit pendant que Marcus passe des disques sans discontinuer. De temps en temps, il jette un bref regard à travers la vitre pour se rendre compte de la situation météorologique. Elle l'observe à ce moment-là, mais continuellement il lui fait un signe de la tête pour lui signifier que le temps n'a pas changé.

Une nuit, Marc se met à hurler. La jeune femme sursaute. Elle allume la lampe posée sur la table de chevet et se penche sur lui.

— Marcus, mon chéri, que se passe-t-il ?

Il garde les yeux clos. Elle lui caresse le visage et les cheveux, mais il n'a aucune réaction.

Elle le secoue un peu, mais il semble profondément endormi, couché sur le dos. Il murmure :

— Où êtes-vous ? Je ne vous vois pas !

Molly pense qu'il fait un rêve. Elle se couche près de lui, mais décide de laisser la lumière allumée un instant.

— J'arrive, papa, je suis là ! continue-t-il à murmurer.

Il lève les mains en direction du plafond.

— Maman, ne pleure pas ! Je t'aime.

La jeune femme ne sait plus quoi faire. Elle se sent un peu en faute d'entendre les propos intimes de son compagnon.

— Non, je suis vivant ! Dis-leur, Quentin !

Marc est tout à coup secoué par de violents spasmes. Molly se redresse inquiète de son état et de ses propos. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Doit-elle le sortir de son sommeil ? Comment réagir face à une telle situation ?

— Vous me faites mal ! Je ne suis pas mort ! crie-t-il de désespoir.

Ensuite, il lui tourne le dos. Elle l'entend ronfler au bout de quelques minutes. Elle reste un instant perplexe devant ce qui vient d'arriver.

Sans s'en rendre compte, des larmes coulent sur ses joues. Elle est triste et révoltée à la fois par ce que subit le jeune homme. Elle se sent impuissante de ne pas pouvoir l'aider d'une quelconque façon.

Elle ne peut plus dormir. Alors, elle se lève, descend, prend la direction de la cuisine. Elle se prépare une tasse de lait chaud et s'installe sur le canapé en regardant les flammes machinalement. Au matin, Marc la trouve endormie au rez-de-chaussée. Il est étonné mais pas vraiment surpris. Il arrive que sa bien-aimée ait des insomnies. Cela ne le trouble pas plus que cela de la voir sur le canapé.

Il ouvre la porte du réfrigérateur pour sortir le beurre et le lait. Sur une étagère, il trouve des croissants frais, de la confiture. Il fait du café, sort deux bols du placard, les petites cuillères, du sucre. Il dépose doucement l'ensemble sur la table puis dresse le couvert avec soin pour faire une belle présentation. Il prend des serviettes qu'il plie et les dépose à côté de chaque bol. Il veut que tout soit parfait au réveil de sa princesse. Content de lui, il regarde au travers des carreaux. La pluie a cessé. De timides rayons de soleil percent par endroits les gros nuages noirs. Au loin, volant au-dessus de la colline, des corbeaux jacassent comme des pies un jour de marché.

Buddy gratte la porte. Le citadin lui ouvre. Le chien sort à toute vitesse comme s'il avait le diable aux fesses.

— Ne va pas trop loin ! lui lance le citadin.

Celui-ci referme la porte lorsqu'il entend la jeune femme gémir. Elle se lève, les cheveux en bataille et s'étire.

— Ben alors, ma puce, tu as mal dormi cette nuit ? lui demande le jeune homme.

— Euh non, rien de grave, une petite insomnie ! lui dit-elle encore embrumée.

Elle observe un instant son visage.

— Marc, tu as rajeuni !

— Quoi ?

Il met ses mains sur ses joues.

— Mince, alors toi aussi, ma puce !

Molly se précipite devant le miroir de la cuisine et constate une perte de quelques années sur son visage.

— C'est stupéfiant ! Plus une seule ride en une seule nuit. Nous voilà de nouveau nous-mêmes, chérie ! C'est une bonne nouvelle, tu ne trouves pas ?

— Oui, c'est vrai. Et toi, as-tu bien dormi, Marcus ?

— Comme un loir ! Je me suis réveillé ce matin en pleine forme et j'ai préparé le petit déjeuner !

La jeune femme a du mal à croire ce qu'elle entend. Son ami n'a aucun souvenir de l'état dans lequel il se trouvait, ni d'avoir rêvé de ses parents. C'est un mystère de plus, comme leur rajeunissement. Elle prend le parti de ne pas lui dévoiler ce qui est arrivé.

— Que prépares-tu de bon ce matin ?

— Princesse, veuillez vous asseoir !

Marc tire une chaise, digne geste d'un chevalier servant. Elle adore son côté chevaleresque si rare de nos jours.

Dans l'après-midi, ils sortent pour une courte promenade. Le soleil brille un peu plus, mais des nuages persistent à trôner fièrement dans le ciel. Un petit vent frais subsiste, mais le couple s'est couvert en conséquence.

— Chocolat ! Brutus ! Tornade ! s'époumone le citadin.

— Je ne les vois pas ! s'inquiète Molly.

— Ils ne sont même pas dans la prairie. Crois-tu qu'ils soient partis définitivement ? ajoute le musicien.

— Comment être sûr de quoi que ce soit ici ?

Elle le regarda l'air contrit.

— Brutus ! Tornade ! Chocolat ! Venez ici tout de suite, insiste Marcus.

La promenade se termine sur une touche de tristesse. Le couple traîne des pieds jusqu'au chalet.

— BRRR ! J'ai froid, je me fais un thé. Veux-tu un café, chéri ? demande-t-elle en enlevant ses gants.

— Bonne idée ! Un café pour moi, ma princesse, merci !

Marc accroche son manteau à la patère puis cherche dans le buffet quelque chose à grignoter.

— J’espère les revoir un jour, souffle Molly, chagrinée par la disparition des animaux. Dis-moi, Marcus, connais-tu un certain Quentin ? demande-t-elle évasivement en buvant une gorgée de son thé.

— Oui ! dit-il étonné, fronçant les sourcils. C’est mon meilleur ami. Comment connais-tu ce prénom ?

— Cette nuit, tu as dû rêver de lui et tu l’as mentionné brièvement.

— C’est dingue que tu m’en parles ! Je pensais justement à lui ces derniers temps.

— Raconte-moi. Comment est-il ?

— C’est un sacré mec. Je lui confierais ma vie, s’il le fallait. Il joue de la batterie dans notre groupe. C’est un motard. Parfois, il me trimbale de gauche à droite. C’est un furieux, ce type ! Marc rit de bon cœur en se remémorant ces souvenirs.

— C’est étonnant que tu ne m’en aies jamais parlé.

— Il faut dire que l’occasion ne s’est pas présentée ici, chérie.

L’homme sourit. Il est détendu et ne se rend pas compte que la jeune femme est en train d’enquêter.

— Pour tout te dire, je l’adore. Il fait quasiment partie de ma famille. C’est comme un frère. Il passe les Noël chez mes parents tous les ans. J’espère un jour te le présenter ma puce.

— J’espère bien moi aussi, répond-elle en finissant son thé.

Donc il ne délirait pas cette nuit. Quentin existe bel et bien. En plus, il est très proche de Marcus. La jeune femme commente mentalement tout ce qu’elle vient d’apprendre tout en lavant la vaisselle.

Après le repas du soir, pendant que le jeune homme débarrasse la table, Buddy va de l’un à l’autre obstiné à obtenir une friandise. Mais les jeunes gens ne font pas attention à lui. En se prenant les pieds dans le chien, Marcus manque de tomber à la renverse.

— Sacré animal ! Que t’arrive-t-il ? demande le citadin agacé.

— Je crois qu’il essaie d’attirer notre attention. Donne-lui un gâteau sec, tu verras qu’il te laissera tranquille après, conseille Molly en s’essuyant les mains.

Marc s'exécute. Tout heureux, le corniaud prend son dû dans la gueule et part le manger sur sa couverture.

— Il fait plus frais ce soir, chéri, tu ne trouves pas ?

Elle se tient près de la fenêtre, regardant au loin dans l'espoir de voir ses amis les bêtes.

— Vos désirs sont des ordres, ma princesse !

Marc prend un rondin et le fixe un long moment comme absorbé dans un autre espace-temps où les minutes ne durent que quelques secondes. Molly l'appelle plusieurs fois sans qu'il ait de réaction. Son regard semble perdu dans le vide. Son visage n'exprime aucune émotion. Soudain, le jeune homme semble revenir à la réalité.

— Tu sais Molly, avant, cette branche était une partie d'un arbre ! fait-il en la levant d'une main. Elle va devenir de la braise incandescente !

L'homme baisse son poignet doucement. Il admire plusieurs minutes cette bûche comme si elle était précieuse, la tenant des deux mains.

— Et elle se transformera en cendres. Ensuite, nous l'évacuerons dans la nature et elle deviendra un engrais qui alimentera la flore. Elle se retrouvera dans les plantes qui produiront des fruits, des graminées, des fleurs. Tu comprends, chérie, rien ne meurt jamais vraiment ! Tout se transforme, même nous ! De la mort germe la vie, conclut-il après une pause.

Il dépose le rondin de bois dans la cheminée et va caresser le chien comme si de rien n'était. La jeune femme assiste à la scène avec effroi, ne prononçant aucun mot. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu dire ? Sous le choc, elle s'affale sur le canapé.

Dans la soirée, la jeune prof est plongée dans un livre. Chaque jour, les Autres fournissent avec la nourriture, le bois et quelques ouvrages que la jeune femme s'empresse de lire avec plaisir. Mais cette fois-ci, ce n'est qu'une apparence, juste une posture. Elle doit rester vigilante pour surveiller l'homme de sa vie dont le comportement bizarre l'inquiète énormément. Soudain, Molly entend Marcus parler d'une drôle de voix. Il s'est endormi près d'elle sur le canapé.

— Non, pas ça ! Vous me faites mal ! Empêchez-les, maman !

Son visage est crispé de douleur. Il se réveille brusquement.

— Chéri, tu vas bien ?

Le jeune homme toussote et se racle la gorge plusieurs fois :

— J’ai fait un cauchemar, bon sang ! dit-il d’une voix enrouée.

Il applique sa main sur sa gorge sans rien ajouter d’autre. La jeune femme va lui chercher un verre d’eau. Il boit une gorgée. Elle attend qu’il parle. Il lui tend le verre.

— Putain de rêve à la con ! J’ai dû te faire peur ! Excuse-moi, ma chérie !

— Oh ! Un mauvais rêve arrive à tout le monde, tu sais ! Veux-tu en parler ?

Il se lève et met de la musique en disant :

— C’est un peu flou, maintenant. Des formes blanches tournaient au-dessus de moi dans un va-et-vient continu. À un moment donné, ils ont voulu me mettre un tuyau dans la bouche, je ne sais pas pourquoi, mais cela m’a fait flipper. Ensuite, je ne me souviens plus.

— Crois-tu que cela a un rapport avec les formes lumineuses, dehors ?

— Peut-être, je ne sais pas, aucune idée ! Que veux-tu que je te dise ? C’est un rêve idiot que j’ai en partie oublié, d’ailleurs. On passe à autre chose ? Tu viens danser, ma princesse ?

— Comme tu veux, mon amour !

Ils dansent quelques minutes, mais le jeune homme se sent fatigué. Il monte se coucher, laissant la jeune femme perplexe. Elle a la conviction à cet instant que Marcus est manipulé par les Autres. Elle ne comprend pas encore pour quelle raison, dans quel but, mais elle est sûre que cela vient de ces entités.

Elle reste tard, assise sur le canapé, ressassant tout ce qui a pu se passer depuis que le jeune homme se comporte bizarrement. Elle est vraiment angoissée, néanmoins elle se sent impuissante tant ces paroles parfois lui semblent obscures. Que voulait-il dire ? On ne meurt jamais vraiment ! Comment peut-il le savoir ? Ces troubles mnésiques l’effraient. Pourquoi ne s’en rend-il pas compte ? Elle sait bien qu’il ne lui joue pas la comédie. Il est probablement très malade, mais son amour pour lui ne suffit pas à le guérir. Elle ne peut que constater les faits, malheureusement. Elle se lève, résignée. Toutes ces questions, ces interrogations, la rendent folle. Elle doit accepter pour l’instant la situation en espérant que cela s’arrange enfin. C’est son vœu le plus cher.

— Allez, mon chien, on va se coucher !

Buddy redresse la tête, se lève, s'étire en prenant tout son temps puis remue la queue, tout content que sa maîtresse lui parle. Il s'approche d'elle pour se faire caresser un moment. Ils montent à l'étage tous les deux rejoindre le jeune homme en silence pour ne pas le réveiller.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Le début de la fin

Le temps est splendide. Le soleil brille dans un écrin bleu azur. Il ne fait ni trop chaud ni trop froid, juste la bonne température. Aucun nuage à l'horizon ne vient assombrir ce parfait tableau. Marcus est allongé dans l'herbe près d'un petit ruisseau qu'il a aperçu deux jours auparavant, lors d'une promenade.

Admirant un bouquet de consoude rouge violacé et d'autres à la corolle blanche tirant sur le jaune, il passe son doigt sur une tige couverte de poils rudes, anguleux puis il caresse les feuilles allongées.

— Elles sont si douces en dessous, se dit-il. Chérie, as-tu vu comme elles sont belles, ces fleurs ?

La jeune femme est assise près de lui, souriante. Marc la trouve si belle à cet instant. Ses cheveux flottent dans la bise, illuminés de mille couleurs par les rayons de l'astre lumineux. C'est un spectacle magnifique pour le citadin. Son amour pour elle est éternel, il en a la conviction.

— Sont-elles plus belles que moi, tes fleurs ? lui demande-t-elle d'un air taquin.

— Euh, ces fleurs sont quelconques. Pourquoi me demandes-tu cela, ma puce ?

Elle le regarde étonnée par ce brusque revirement.

— Pour rien, histoire de discuter, c'est tout ! bafouille-t-elle.

Ces derniers jours, elle remarque que ses absences, ses troubles de la mémoire sont plus nombreux. Elle ne peut pas lutter contre cela. Elle espère que les Autres finiront par le laisser tranquille.

Un soir, à bout, elle sort du chalet pendant que Marc dort. Elle parle avec son cœur, ses tripes. Elle les supplie de ne plus lui faire de mal, mais c'est peine perdue. Elle n'a reçu aucune réponse.

Parfois, il lui confie qu'il se sent bizarre, sans savoir vraiment ce qu'il ressent. Une nuit, il a crié dans son sommeil :

— Je ne veux plus entendre ce bip ! C'est infernal !

Comme à son habitude, il s'est mis à ronfler et n'a plus du tout eu de souvenir au matin. Elle se sent de plus en plus seule. Elle n'a personne à qui se confier, personne pour la consoler, la soutenir. C'est éprouvant, mais elle sait qu'elle doit tenir bon pour elle, mais surtout pour lui. Elle l'aime tant. Buddy tourne autour d'eux en jappant. Cela donne à la jeune femme l'occasion de détourner Marcus de ses possibles questions.

— Il est vraiment marrant ce chien, tu ne trouves pas ? lance-t-elle.

— Ce corniaud me fatigue. On retourne à la maison ? propose-t-il l'air absent.

Molly ne reconnaît plus son homme qui aime habituellement Buddy. Il semble indifférent aux turpitudes du cabot. Le comportement de son ami change subitement sans qu'elle en connaisse la raison. Elle doit s'y faire en espérant que la situation ne se dégrade pas plus. Ils se lèvent et commencent à marcher. Une coccinelle se pose sur l'épaule de la jeune prof. Aussitôt, le citadin tend sa main vers l'insecte :

— Sais-tu comment mon père appelle ces petites bêtes ?

— Non, mon chéri !

— Il les appelle des bêtes à bon Dieu !

— Ah oui ! Pourquoi ?

— Ce surnom vient d'une légende remontant au X^e siècle : un homme, condamné à mort pour un meurtre, clame son innocence. Une coccinelle se pose sur son cou le jour de son exécution. Le bourreau tente de l'enlever, mais le coléoptère revient plusieurs fois au même endroit. Le roi Robert II y voit une intervention divine et décide de gracier l'homme.

— Quelques jours plus tard, le vrai meurtrier est retrouvé. Cette histoire s'est très vite répandue et la coccinelle est dès lors considérée comme un porte-bonheur. C'est incroyable, tu ne crois pas, ma puce ?

— C'est une belle légende, en effet !

— Oui ! Mon père a toujours adoré se cultiver après sa journée de travail.

— Quel métier exerce-t-il ? demande Molly.

— Il est à la retraite maintenant. Il travaillait dans une grande boîte de fabrication de matériel de distribution et de commande électrique. Cela ne le

passionnait pas vraiment. Mais, comme il disait, il fallait bien vivre !

— Et ta mère si je m'en souviens bien est couturière !

— Oui, une femme très douée, tu sais. Elle est aussi à la retraite. Mais parfois, elle me confectionne une veste ou un pantalon et me les offre pour Noël.

— Tu t'entends bien avec eux ?

— Avec ma mère, oui ! Pour mon père, c'est plus délicat. Il n'approuve pas vraiment ma façon de vivre. Il aimerait que j'aie un vrai boulot, tu vois !

— Il n'aime pas ton métier de musicien ?

— Le problème est que pour lui, ce n'est pas un métier. Il m'a harcelé pendant des années pour que j'obtienne un diplôme !

— Et tu en as eu un ?

— Oui, j'ai un master d'économie, mais franchement cela ne me plaisait pas du tout. Cela a eu le mérite qu'on s'engueule moins.

C'est la première fois que la jeune femme arrive à le faire parler autant. Elle se dit que c'est peut-être la solution pour le maintenir le plus possible dans la réalité. Le reste de l'après-midi se passe sans incident. Le jeune homme est détendu. Il passe de la musique continuellement et parfois pousse la chansonnette. Molly est contente de le voir comme cela ! Elle retrouve un peu le jeune homme jovial, charmant de leur première rencontre. Ils dînent tôt ce soir-là, à la demande de Marcus.

— J'ai une surprise pour toi ! Mets-toi sur ton 31 pour l'occasion.

Molly se prépare alors, non sans une certaine appréhension. Son amoureux est resté avec elle tout le temps. Comment aurait-il pu lui préparer une surprise ? Elle se demande si ce n'est pas une divagation de sa part, mais elle joue le jeu quand même pour ne pas le contrarier. Elle descend sous le regard admiratif du jeune homme. Il dépose un léger baiser sur sa main.

— Reste dans le chalet cinq minutes et viens me rejoindre dans l'abri, s'il te plaît !

Le jeune homme sort et lui jette un dernier coup d'œil, un sourire énigmatique sur son beau visage. Elle reste un moment immobile et se demande ce qui l'attend. Elle a revêtu une robe longue noire moulante et est chaussée de talons hauts vernis. Elle a laissé ses cheveux flamboyants détachés.

— Allez, j'y vais maintenant ! se dit-elle pour se rassurer.

La jeune femme marche prudemment dans le noir. C'est une chance que l'abri soit éclairé. Elle tourne la poignée. Une douce mélodie s'échappe de la porte entrouverte.

Elle trouve son compagnon un genou à terre, tenant dans une main un petit boîtier contenant une bague sur du velours noir. Elle reste abasourdie par sa posture et le décor somptueux.

C'est une pièce magnifique. Tout a été nettoyé et ce qui se trouvait à l'intérieur avant a disparu. Des petites guirlandes blanches, suspendues un peu partout, offrent une ambiance féerique au jeune couple. Un petit buffet est disposé sur une table nappée d'une soie écrue. Une fontaine de chocolat coule à profusion. Des fraises, délicatement disposées dans un plat en argent, attendent sagement d'être dégustées. Juste à côté, deux coupes de champagne attendent le précieux breuvage. Au plafond, une boule à facettes, suspendue au milieu de la pièce, forme une étincelante pluie de lumière comparable à des diamants.

— Mon amour, je t'aime bien au-delà de tout ce que tu peux imaginer ! Tu es ma lumière, ma source de vie. En ce jour et solennellement, souhaites-tu me faire l'honneur d'être ma femme pour l'éternité ?

Molly se tient debout devant lui sans trop savoir comment réagir. Elle ne s'y attendait pas du tout, mais elle aime le citoyen, elle en est sûre.

— Tu es fou ! On est prisonnier. On ne sait pas quand on sera libéré, mais tu me fais la plus magnifique demande en mariage !

La jeune fiancée pleure et rit à la fois. Elle réfléchit très vite et lui lance avec enthousiasme.

— Oui, je le veux !

— Viens dans mes bras, ma princesse !

Marc la fait tourner dans l'air et la repose en l'embrassant. Alors, il lui glisse la bague au doigt. Ils rient en chœur tellement leur bonheur est parfait à ce moment-là.

— Mais, comment as-tu pu organiser cet événement ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai rien fait ! J'ai juste demandé ce que je voulais et les Autres ont tout préparé.

— Comment ? Tu es en communication avec eux, maintenant ? Alors, ils sont au courant de nos sentiments et ils ont organisé tout cela pour toi ?

Molly est sous le choc, interloquée par ce que Marcus vient de lui apprendre.

— Ma chérie, ils ont organisé cette fête pour nous ! Profitons de cette soirée magique. Une coupe de champagne pour célébrer notre future union ?

Molly est stupéfaite par la nouvelle. La soirée se déroule comme un conte de fées. La jeune fiancée met ses inquiétudes à plus tard, ne voulant pas gâcher ce moment de bonheur et préférant en profiter au maximum.

Ils sont couchés depuis longtemps. Molly a tellement dansé qu'elle a les pieds en feu. Elle est allongée près de lui, réfléchissant à ce qui vient de se passer dans l'abri, tout en regardant sa bague. Marcus s'est endormi très vite après avoir fait tendrement l'amour.

— Je vais partir, Molly ! murmure le jeune homme endormi.

— Marc !

Sa compagne l'observe, mais il a les yeux fermés. Il rêve encore. Sur ces dernières pensées, il tombe dans les bras de Morphée.

Il est plus de midi quand la jeune fiancée se réveille. Marc dort à poings fermés. Elle dépose un léger baiser sur son front et se lève. Elle a hâte que son fiancé lui explique pourquoi il est en relation avec les Autres. Elle a faim. Elle ouvre le réfrigérateur et trouve une délicieuse tarte au chocolat qu'elle mange avec délectation. Elle attend depuis des heures que le jeune homme se réveille, mais il ne descend toujours pas. Elle monte alors le rejoindre. Il a les yeux grands ouverts. Molly s'approche de lui.

— Alors, tu fais la grasse matinée ?

Elle s'assoit près de lui, inquiète par l'état du jeune homme. Ses cheveux collent à son front. Elle le touche. Il n'a pas de fièvre.

— Pardon, ma chérie, mais ce matin je ne suis pas au mieux de ma forme.

— Que puis-je faire pour t'aider, mon amour ?

— J'ai soif, peux-tu m'apporter à boire, s'il te plaît ?

— Bien sûr, mon chéri, j'arrive tout de suite.

Elle descend, prend un verre, le remplit d'eau fraîche et remonte aussitôt.

— Je vais partir bientôt, tu sais !

Molly le regarde, étonnée par ce qu'il vient de dire.

— Mon chéri, ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de toi !

— Non, tu ne comprends pas. Je les entends ! insiste Marcus.

— Qui ça, mon amour ? demande-t-elle effrayée.

— Mes parents, ils sont là, près de moi. Quentin, j'arrive !

— Je t'en supplie, arrête de dire n'importe quoi ! crie la jeune femme désespérée.

La jeune femme prend soin de lui à chaque heure de la journée et de la nuit. Depuis deux jours, il est alité et délire en permanence.

— Je vais partir, ma chérie, on se retrouvera !

C'est un déchirement pour elle de l'entendre parler ainsi. Elle ne sait plus quoi faire pour le ramener à la réalité. Elle a supplié les Autres de l'aider, mais ils sont restés silencieux. Son état empire de jour en jour. Il est amaigri malgré les repas qu'elle lui prépare.

Un soir, alors qu'il dort tranquillement près d'elle, il sursaute. La jeune femme l'observe.

— Chérie, tu vois la lumière blanche ? Elle est vivante ! Ils nous protègent !

— Je ne vois rien, je t'assure. Qui nous protège ? Regarde-moi.

— La vie est magnifique, ma chère, ma tendre, ma douce Molly !

— Je ne veux pas t'entendre parler comme cela, tu délires. Marcus, reste avec moi !

Elle le secoue. Elle n'en peut plus de le voir divaguer. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive.

— Je vais partir, Molly, nous serons de nouveau réunis. Tu n'as pas à avoir peur !

Marc ferme les yeux lentement. Elle colle son oreille contre la poitrine du jeune homme. Il respire calmement. Elle se blottit contre lui en pleurant avec l'espoir que son état s'améliore.

Le lendemain matin, Molly se réveille en sursaut. Comme par intuition, elle sent que Marc n'est plus à ses côtés. Elle enfle rapidement sa robe de chambre et descend, espérant voir le citadin à table, en train de boire son café ou à l'extérieur, admirant la nature ou les oiseaux dans le ciel. La maison est vide. Elle sort en l'appelant plusieurs fois. Elle pense à l'abri. Peut-être fait-il du rangement à l'intérieur ? Elle enfle des chaussures et va le rejoindre. Elle ouvre la porte, mais la pièce est redevenue comme avant, un vrai capharnaüm. Peut-être est-il parti se promener près de la cascade ?

— Marc ! Marc ! crie-t-elle tout le long du chemin.

Essoufflée, elle arrive près de l'eau, mais ne voit aucune trace de lui. Buddy accourt vers elle. Elle ne sait pas d'où il sort, mais il lui fait la fête. Elle se penche pour le caresser puis lui demande en lui tenant la gueule :
— Sais-tu où est Marcus, mon chien ?

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Rendez-vous sur l'autre rivage

— Mais merde, répondez-moi ! Où est Marcus ? Je veux le savoir tout de suite !

La jeune femme s'époumone près de l'abri, folle de rage. Cela fait maintenant six jours que le jeune homme a disparu. Elle a pleuré pendant des heures à son retour des cascades, tout en écoutant les titres de musique classique que son fiancé préférait.

Elle a fouillé dans les moindres recoins. Elle est même allée jusqu'à la mer de rochers qu'ils ont eu tant de mal à franchir lors de leur évasion. Ils lui ont donné ce nom à cause des nombreuses roches aux formes improbables au milieu d'une végétation dense, sur le chemin de leur liberté. Enfin, c'est ce qu'ils avaient cru à l'époque ! Mais pas la moindre trace de son compagnon.

Le corniaud la suit partout. Son tempérament joueur est toujours présent, prêt à courir derrière un papillon ou un insecte quelconque. Elle est à bout, ne supportant plus cette solitude. Marcus lui manque terriblement et les Autres ne semblent pas vouloir lui donner de réponse. Molly reprend le chemin de la maison qui lui semble bien vide.

Depuis la disparition de son amoureux, elle traîne des pieds ne sachant plus quoi faire. Elle a été si forte jusqu'à présent qu'elle sent ses forces l'abandonner maintenant. Sans lui, plus rien n'est pareil. Elle veut le revoir à tout prix, mais ne sait pas encore comment elle va s'y prendre. Malgré la présence de Buddy qui ne la quitte pas une seconde, elle ne parvient pas à se sentir bien.

La nuit est encore plus compliquée pour la jeune femme. Marc lui manque terriblement. Elle dort à sa place depuis sa disparition, sentant son odeur sur l'oreiller, apaisant son chagrin un petit moment. Le chien passe la nuit à ses

côtés. Parfois, un faible sourire apparaît sur son visage devant les turpitudes de l'animal. Une nuit, elle rêve qu'il lui parle.

— Tout va bien, je suis rentré ! lui dit-il.

Marc est magnifique, habillé tout en blanc. Il rayonne.

Au matin, elle se lève plus heureuse en se demandant tout de même si c'est bien lui qui lui a transmis ce message. La journée se passe sans vraiment d'enthousiasme pour la jeune femme. Les heures, les minutes qui s'écoulent sont comme une éternité pour Molly.

La mélancolie la submerge de plus en plus. Elle n'a plus goût à rien. Même les livres n'arrivent plus à combler sa solitude. Alors, parfois, son regard se perd au loin pendant quelques instants. Elle réfléchit et se dit que cela ne peut plus continuer.

Un soir, elle repense à ce que Marcus lui a dit :

— Et si ce n'était pas des divagations ? Et s'il voyait réellement sa famille, son ami Quentin ? Je suis peut-être dans une autre dimension, dans un autre univers. Tout semble plausible, pourquoi pas ? C'est peut-être surnaturel. Je n'y connais rien, mais cela pourrait expliquer bien des choses, les changements de temps, de décor, notre vieillissement et nos blessures, l'apparition des animaux dans cet univers au comportement hors du commun. Comment cela peut-il s'expliquer autrement ? Approcher un lion doux comme un agneau est inconcevable sur terre. Je suis sûre de ne pas avoir rêvé depuis mon arrivée catastrophique ici. C'est même une certitude pour moi. Alors, je dois bien être ailleurs, dans un autre monde. Marcus a raison ! depuis le début. Les Autres doivent être des extra-terrestres. Cela tient la route.

La jeune femme marche de long en large tout en cogitant.

— Je ne sais pas comment, mais Marc a réussi à rentrer chez lui, voilà !

Devant cette certitude, elle sort du chalet et crie :

— Ramenez-moi chez moi ! Vous m'entendez ?

Elle se tient raide comme un piquet à la lueur froide et distante des étoiles et de la lune. Son visage se crispe par la douleur de la perte d'un être aimé. Elle s'écroule. Elle n'en peut plus, à cet instant, devant les marches du perron. Le corniaud hurle à la mort devant la détresse de la jeune femme.

— Vous êtes sans pitié ! murmure-t-elle.

Les larmes ruissellent sur son visage. Tout à coup, comme une vague, une onde d'amour partant de ses pieds monte en elle, parcourt le corps de la jeune femme et elle entend une voix dans sa tête :

— Tu n'es pas seule. Pourquoi tant de chagrins, Molly ?

Stupéfaite, elle regarde autour d'elle malgré la pénombre. Elle ne voit personne.

— Ne te complais pas dans le chagrin d'un être qui est toujours vivant. Un jour, vous serez réunis de nouveau.

Elle se relève abasourdie. Un vent violent la fait chanceler. Une lumière éblouissante apparaît comme par enchantement. Elle se protège le visage avec son avant-bras.

Ensuite, la lumière se fait plus douce. Elle regarde et voit le vieux voisin apparaître devant ses yeux. Il a une barbe blanche de plusieurs jours. Ses joues sont roses. Il est magnifique. Une sorte de chemise de nuit blanche, longue, lui couvre jusqu'au bas du corps, avec de la dentelle aux poignets et un peu sur le col.

Il émane une sorte d'aura lumineuse tout autour de lui qui n'éclaire pas les alentours. Il est simplement visible dans l'obscurité. Il s'avance jusqu'à elle, comme porté par une bise légère. Sans qu'elle ne sache pourquoi, elle se réfugie dans ses bras et pleure un long moment. Elle sent ses bras se refermer sur elle. Cela lui fait un bien fou. Elle se sent protégée, invulnérable. Elle éprouve un bonheur incroyable, blottie contre cet étranger. Elle n'a aucune explication à ce curieux sentiment de plénitude, d'amour, venant de cet être.

— La mort n'a rien de malveillant. Elle n'est ni bonne ni mauvaise, mais seulement incontournable. Pleurez pour l'instant, ensuite cela ira mieux. Votre heure n'est pas encore venue ma chère ni pour votre compagnon. Si l'existence n'était qu'un champ d'été, personne ne saurait combien la neige est belle en hiver !

Le vieil homme disparaît alors subitement. Molly reste un instant, abasourdie devant cette expérience. Elle n'a plus aucune crainte ni de chagrin. Elle monte les marches, suivie par le cabot, entre dans le chalet et s'assoit sur le canapé, avec lui.

— Je n’ai pas rêvé ce qui vient d’arriver hein, Buddy ? Ou alors j’ai des hallucinations auditives ainsi que visuelles, pauvre de moi !

L’animal l’observe, gémit un peu, penche sa tête de droite à gauche, doucement, comme pour lui répondre puis descend en regardant sur sa gamelle. Cette apparition paranormale l’a chamboulée et en même temps réconfortée.

— Les Autres ont un pouvoir qu’aucun homme sur terre n’égale. Le vieillard a dit que Marc était toujours vivant et que l’on serait réuni de nouveau, tu m’entends, Buddy ?

La jeune femme met de la musique, elle se sent si légère, comme si un poids lui avait été enlevé. Elle lève les mains vers le plafond et se dandine sur une douce mélodie de Brahms. Buddy tournoie autour d’elle en aboyant puis, sans raison, tourne sur lui-même, essayant d’attraper sa queue. La jeune femme rit. Cela lui fait tellement de bien après tous ces jours d’intenses et douloureuses épreuves.

Le lendemain, la jeune fiancée se réveille fraîche et dispose pour une nouvelle journée. Elle est impatiente de quitter cette planète, car elle est convaincue, ce n’est pas la terre ici. Elle descend, Buddy à ses talons. Elle déjeune puis décide de sortir prendre un bain de soleil. Le corniaud prend le chemin de la prairie à toute vitesse. Elle s’installe dans le rocking-chair.

— Molly, ma chérie, tu m’entends ? C’est maman !

La femme se relève brusquement. Elle observe tout autour d’elle, mais ne voit rien.

— J’ai dû somnoler sans m’en rendre compte.

Elle fait quelques pas, s’appuie contre la balustrade. Une multitude de corbeaux croassent au-dessus de la prairie. Molly pense à son chien, affolée. Elle l’appelle. Ne le voyant pas arriver, elle court le rejoindre, mais pas de Buddy. Elle cherche un peu partout pour le retrouver. Mais l’animal semble avoir disparu. Son regard se dirige vers le ciel. La jeune prof pense aux Autres. C’est sûrement eux.

— Vous me fatiguez là, à m’enlever tous ceux que j’aime ! Que vais-je faire maintenant toute seule ici ? Laissez-moi partir !

Elle reste un long moment, assise sur son rocking-chair. Un énorme corbeau se pose sur la balustrade. Il fait bien soixante-dix centimètres de

long. Il est audacieux de venir si près de la jeune femme. Elle se met debout lentement, tend sa main progressivement. Il n'a aucune réaction de fuite, comme s'il attendait que Molly vienne à lui.

— Alors mon beau, tu es venu me rendre visite ? fait-elle calmement.

L'oiseau pousse un cri rauque et puissant en déployant ses longues ailes pointues. Sa queue coupée au carré se relève. Molly a un bref mouvement de recul.

— Tout doux, bel animal, je ne te veux pas de mal !

Elle caresse l'oiseau qui se laisse faire. Elle le touche une fraction de seconde. Son long bec noir et ses pattes robustes sont impressionnants.

— Tu es vraiment magnifique, tu sais !

Il la regarde de ses yeux sombres. Elle fouille dans sa poche, trouve un trognon de pain destiné à Buddy. Elle l'observe un instant en pensant à son chien qui n'est plus avec elle et lui tend le pain avec nostalgie. Aussitôt, le volatile attrape le morceau de pain et prend son envol. Le corbeau s'éloigne jusqu'à la forêt puis elle le perd de vue.

En fin d'après-midi, elle se poste devant la fenêtre. Elle y a passé tant de temps avec le jeune homme que cela fait remonter des souvenirs de cette époque bien que ce ne soit pas si vieux. Mais pour elle, cela semble une éternité.

Le temps dehors change, il fait plus froid que d'habitude. Le ciel se couvre d'épais nuages gris. Le soleil a disparu à l'horizon. Elle ne distingue plus d'oiseaux sous la voûte céleste qui commence à faire apparaître de petites étoiles scintillantes. La jeune femme se dirige en direction de la cheminée, met une bûche dans l'âtre et s'assoit, affligée par son triste sort.

— Les Autres ! combien de temps allez-vous me laisser là ? crie Molly en regardant le plafond. Je veux revoir Marcus ! Vous n'avez pas le droit de me faire souffrir de cette façon !

Elle pleure toutes les larmes de son corps.

— Il me manque terriblement, vous ne comprenez pas ! ajoute-t-elle en essuyant ses joues toutes mouillées.

Elle se lève, prend une chaise et la lance contre le buffet. La colère monte en elle.

— Si vous ne me délivrez pas dans les plus brefs délais ! je vous jure que demain je casse tout ici ! hurle-t-elle, à bout de nerfs.

La soirée est un peu morose pour Molly. Plus de Buddy pour lui tenir compagnie. Elle s'adresse aux Autres :

— Je suis sûre qu'il est vivant, quelque part. J'aime ce chien. J'ai créé des liens particuliers avec lui et j'espère un jour le revoir. Alors, s'il vous plaît ! ne me laissez pas seule ici.

Elle se prépare un petit plateau-repas qu'elle grignote sans vraiment avoir faim. Elle est trop triste pour l'apprécier. Molly ouvre une bouteille de blanc millésimé qu'elle boit verre après verre, installée dans le canapé. En regardant les flammes du foyer qui l'apaisent, elle commence à s'assoupir. Son verre de vin blanc se fracasse sur le plancher. Elle n'a aucune réaction au bruit de la chute, car, elle dort profondément.

Chapitre 21

Le grand réveil

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

Molly a mal partout. Elle peut à peine bouger.

— Que m'arrive-t-il ? se demande-t-elle.

— Non, n'essayez pas de bouger. Restez calme, Molly ! dit une voix féminine qui la maintient couchée.

Molly se débat comme une furie :

— Laissez-moi tranquille !

La jeune femme n'arrive pas à garder les yeux ouverts. Tout est flou. Son corps la fait souffrir. Un bipeur retentit, une femme crie.

— Elle est réveillée ! Allez vite chercher le médecin !

— Un docteur pour quoi faire ? Où suis-je ? murmure-t-elle.

Elle émerge doucement de sa torpeur, elle ouvre complètement les yeux.

— Merde ! Qu'est-ce que je fais à l'hôpital ?

Elle essaie de se relever, mais ressent un malaise. Sa tête la fait souffrir. Elle touche son crâne et a la surprise de sentir sous ses doigts un bandage entourant toute sa tête.

— J'ai mal au crâne ! gémit Molly.

— Je vais vous apporter une poche de glace, ne bougez surtout pas ! lui ordonne la soignante.

L'infirmière maigrichonne sort de la chambre en vitesse. La jeune femme regarde autour d'elle, confuse. Un ballon est accroché au bout de son lit et des cartes de souhaits sûrement faites par ses élèves sont accrochées au mur en face d'elle. Elle entend une voix familière au loin.

— Ma fille est réveillée, c'est vrai, madame ?

— Oui, vous pouvez aller la voir, mais pas trop longtemps. Elle a besoin de repos.

Molly voit une petite femme arriver en trombe dans la chambre.

— Oh, ma chérie, tu es de retour avec nous ! J'ai eu si peur !

Sans cérémonie, elle se penche sur la jeune femme, dépose un baiser sur son front puis tire une chaise pour être au plus près du lit de la convalescente.

— Maman, pourquoi suis-je ici ? Mon corps me fait souffrir.

— Mon bébé, tu as été renversée par une voiture en rentrant chez toi. Tu ne t'en souviens pas ?

— Non, c'est encore un peu confus dans ma tête !

— L'infirmière a dit que tu avais besoin de te reposer. Tout va te revenir, mon bébé. Dors, je reste près de toi, mon ange ! lui murmure sa mère, les larmes aux yeux.

La jeune femme se sent en sécurité, ferme les paupières puis sombre dans un profond sommeil. Au bout de deux heures, elle entend des voix chuchoter autour d'elle. Elle ouvre les yeux péniblement. Elle met du temps pour émerger. Molly voit ses parents en grande conversation. Elle touche son crâne et sent une poche glacée. L'infirmière est revenue sans qu'elle s'en rende compte.

— Papa ! Maman !

— Ma chérie ! Nous sommes près de toi, tu vois ! On t'aime très fort !

Son père vient de lui adresser la parole. Elle peut lire l'angoisse sur son visage. Il lui sourit avec compassion.

— Je suis fatiguée, dit-elle à demi-mot.

Elle sombre à nouveau dans les bras de Morphée. Quand elle sort des limbes du sommeil quelques heures plus tard, elle se sent beaucoup mieux. Sa tête ne la fait plus souffrir. Elle est seule dans la chambre. Elle veut se lever, mais une perfusion est attachée à son bras gauche.

Molly jette un coup d'œil un peu partout pour s'approprier son nouvel environnement. Elle n'aime pas les hôpitaux en général. La couleur blanche des murs est impersonnelle, froide. Pourquoi ne mettent-ils pas de couleurs plus chaudes ? Par la fenêtre, elle voit qu'il fait beau. Le soleil répand ses rayons brûlants à travers les vitres de la chambre.

— Mais oui ! nous sommes en pleine canicule en ce moment. Mes souvenirs commencent à revenir, se dit la jeune femme heureuse d'avoir retrouvé au moins un fragment de sa mémoire.

Elle essaie de penser à son accident, mais pour l'instant ce souvenir ne lui revient pas en mémoire.

— Cela ne doit pas être si grave que cela, à part ma tête. Il me semble ne pas souffrir d'autre chose.

Mais pour en avoir le cœur net, elle examine tout son corps. Elle lève le drap, découvre sa cheville droite entourée d'une compresse. Elle essaie de la bouger, mais une vive douleur l'arrête net. Ses parents entrent dans la chambre.

— Bonjour ma chérie ! Comment vas-tu aujourd'hui ? lui demande son père un brin jovial.

— Aujourd'hui ? Vous étiez là tout à l'heure, non ?

Molly semble un peu perdue.

— Non, Molly, nous sommes venus hier vers 17 h. Tu as vraiment besoin de repos ! ajoute son père.

— Tu as dormi longtemps, commente sa mère, un grand sourire aux lèvres.

— Quelle heure est-il ? Je commence à avoir faim !

La jeune femme essaie de s'asseoir. Une grimace se dessine sur son visage.

— Il est 11 h 45, mon ange ! C'est bon signe si tu as faim, lui dit Jacques en appuyant sur un bouton.

Une aide-soignante, blonde aux cheveux courts, entre dans la pièce, elle prend le pouls et la tension de la jeune femme et relève le haut du lit, puis pose un thermomètre sur son front. Un petit bip se fait entendre.

— Vous allez mieux aujourd'hui, lui assure-t-elle en partant.

Molly regarde ses parents avec bienveillance. Elle les aime tant et eux le lui rendent bien.

— De quoi est-ce que je souffre exactement ?

Les parents se regardent pour savoir lequel des deux va prendre la parole. Le père se décide :

— Eh bien ma puce, à la suite de l'impact de la voiture, ta tête a heurté violemment le sol. Tu as présenté un œdème cérébral. Pour préserver toutes tes fonctions, les médecins t'ont placée dans un coma artificiel et t'ont administré en bolus comme ils disent plusieurs médicaments pour résorber l'œdème rapidement. Ta jambe droite s'est mal réceptionnée dans la chute, d'où une petite fêlure à la cheville.

— Combien de temps ai-je été dans le coma ?

Elle les regarde tour à tour. Ils semblent ennuyés par cette question.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle anxieusement.

Sa mère fait la moue, s'assoit près d'elle, lui prend la main comme pour lui annoncer une mauvaise nouvelle.

— Comment te dire, mon ange ? Tu as fait un petit arrêt cardiaque en arrivant aux urgences puis les médecins ont essayé de te réveiller au bout de dix jours, une fois que ton œdème s'est résorbé, mais tu ne t'es pas réveillée. Ils ne savent pas pourquoi.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas, les docteurs t'ont fait plein d'examens ! ajoute Jacques.

— Alors, depuis combien de temps suis-je à l'hôpital ?

— Presque un mois, mon ange ! répond Sarah.

— Un mois ? crie Molly, ahurie.

— Nous sommes venus te voir tous les jours, tu sais ! Le personnel soignant a bien pris soin de toi, argumente le père.

— C'est l'heure de votre séance de kiné !

Un homme d'une quarantaine d'années s'engouffre dans la chambre. Il porte une blouse blanche. Ses bras sont musclés, remarque la jeune femme.

— La Belle au bois dormant est réveillée ce matin à ce que je vois ! dit l'homme d'un ton jovial.

Une aide-soignante apporte en même temps un plateau-repas qu'elle dépose sur la tablette près du lit et repart aussitôt. Sarah se lève pour laisser la place au médecin.

— Je ne vais pas vous embêter longtemps, mademoiselle. Je vais juste examiner votre cheville aujourd'hui.

Dans l'après-midi, le chef de service, un grand praticien d'après les infirmières, passe et lui explique tous les traitements qu'elle a eus et répond aux interrogations de la jeune prof. Il la rassure en lui disant qu'elle n'aurait aucune séquelle. Sa cheville est presque guérie, mais il la garde encore quelques jours par précaution.

Molly s'endort quelques minutes plus tard et fait un rêve. L'accident lui revint en mémoire. Elle voit le conducteur, un beau jeune homme. Elle entend les freins crisser. Elle regarde les gens accourir puis c'est le trou noir. Elle sort de son sommeil, un peu chamboulée, mais reprend vite ses esprits.

Au pied de son lit, Jacques et Sarah semblent affligés de la trouver dans cet état.

— Ne faites pas cette tête, je vais bien ! leur dit-elle en souriant.

— Tu nous as fait peur en gigotant dans ton sommeil ! déclare sa mère.

— J'ai fait un cauchemar. Tout l'accident m'est revenu à l'esprit, c'est tout !

— Ah ! C'est une bonne nouvelle que ta mémoire revienne, ma puce ! s'exclame Jacques.

— Tu sais, le vieux n'est pas resté longtemps en garde à vue. Ils l'ont relâché peu après sa déposition, en attendant qu'il passe au tribunal. On s'occupe de tout. Ça va aller, mon ange, lui précise Sarah.

— Comment ça, le vieux ? De quel vieux parles-tu, maman ?

— Eh bien, du chauffeur qui t'a renversée, ajoute le père.

— Dans mon souvenir, c'est un beau jeune homme, répond Molly.

— Là, je crois que tu as fantasmé ma fille, glousse Sarah.

— Il a 80 ans, ma puce ! Heureusement qu'il ne roulait pas vite, sinon cela aurait pu être dramatique, confirme son père.

— Bon, on te laisse te reposer mon ange. On revient demain ! lance Sarah en l'embrassant.

Molly trouve les derniers jours un peu longs, mais s'arme de patience.

Elle prend conscience que l'accident aurait pu la tuer. Il fait si chaud dans sa chambre qu'elle a hâte de partir.

Le kiné l'a autorisée à marcher depuis deux jours. Elle se douche plusieurs fois dans la journée pour se rafraîchir. Le va-et-vient incessant du personnel hospitalier ne lui permet pas vraiment de bien dormir et elle se sent coincée dans cette chambre.

— Coucou, mon ange !

Sa mère vient d'entrer dans la chambre, les bras chargés de sacs qu'elle dépose sur un fauteuil. Molly se précipite en la saluant vite fait, s'enferme dans la salle de bain et ressort quelques minutes plus tard, habillée de vêtements civils. Elle jette négligemment sa blouse d'hôpital sur le lit.

— Papa n'est pas venu avec toi, maman ? demande étonnée la jeune femme.

— Tu es très jolie ! Le vert de cette robe portefeuille est magnifique. Il n'y a pas longtemps que tu l'as, dis-moi !

— Non, en effet je l'ai depuis peu et papa ?

— Il nous attend chez toi. Il voulait aérer la maison avant que tu n'entres, Molly.

— Ce n'était pas la peine, tu sais !

Elle enfle ses chaussures et fait plusieurs pas.

— C'est parfait !

Les deux femmes longent les grands couloirs puis signent les formalités de sortie. Une fois dans la rue, Molly sent pour la première fois depuis presque un mois, le soleil sur sa peau.

— Je me sens si bien maintenant maman. La vie est belle !

Sarah lui sourit, en posant une main sur son épaule.

— Nous sommes heureux aussi pour toi, mon ange !

Elles s'embrassent un instant.

Le trajet lui paraît une éternité. Molly a tellement hâte de rentrer chez elle pour reprendre ses habitudes et retrouver ses élèves. Le médecin lui a prescrit un mois de repos, mais sur le moment elle n'a rien eu à redire, trop pressée de quitter le centre hospitalier. Sarah ne roule pas vite, respectant scrupuleusement le code de la route. Molly se fait une raison. Enfin, il lui semble que sa mère met une heure à se garer. La jeune femme est impatiente de descendre de la voiture.

Chapitre 22

Les deux mondes

— Coucou ! Nous sommes arrivées, Jacques ! s'égosille Sarah en entrant.

— Pourquoi cries-tu si fort, maman ?

À peine a-t-elle fini sa phrase que Molly entend un jappement. Elle est surprise, car elle ne possède pas de chien.

— Bonjour, ma puce ! Surprise !

Tout fier, son père tient en laisse un corniaud beige.

— Il s'appelle Buddy ! Il a deux ans ! On s'est dit avec ta mère que cela te ferait du bien d'avoir un animal de compagnie. J'espère qu'il te plaît en cadeau de bienvenue, ma puce !

La jeune femme reste un moment sans répondre en fronçant les sourcils.

— Buddy ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'aimes pas ton cadeau ? s'informe Sarah.

Le couple regarde leur fille d'un air soucieux. Celle-ci reste immobile, les sourcils relevés, les yeux écarquillés comme si elle était choquée par la vue du chien. Elle reste un moment muette, ses parents ne savent que faire. Le corniaud se met à aboyer.

— Du calme, mon toutou ! laisse tomber Jacques.

— Molly ! Tu vas bien ? demande Sarah.

— Euh, oui ! Tout va bien maman ! bégaye la jeune enseignante.

Elle s'accroupit devant le chien. Aussitôt, il lui lèche le visage.

— Il est adorable ! Merci beaucoup ! répond-elle en le caressant.

Ils sont soulagés de voir leur fille contente de leur présent. Sarah dépose des sacs sur la table de la cuisine.

— Je t'ai fait quelques courses ce matin, comme ça, tu peux te détendre mon ange. J'ai même pensé à prendre de la nourriture pour le chien, déclare la mère.

— Et moi j'ai eu l'idée d'acheter deux gamelles, une pour l'eau et une pour les croquettes ainsi qu'un coussin pour qu'il dorme. Je l'ai mis dans ton salon, ajoute le père.

— Merci beaucoup de votre aide. Je suis si heureuse de vous avoir comme parents ! Je vous aime !

Molly les prend dans ses bras.

— Ah ! Avant de partir, j'allais oublier de te donner les papiers de ton nouveau locataire. Tiens, son carnet de vaccination et tu trouveras d'autres documents concernant sa santé, résume Jacques.

— Il a des problèmes de santé, papa ?

— Non, pas du tout, mais Buddy s'est fait reverser par une voiture il y a cinq semaines. Une équipe vétérinaire l'a pris en charge. Il était aux portes de la mort, tu sais ma puce ! Comme il n'avait pas d'identification, il a été confié à une association pour le faire adopter.

— Mais il n'a aucune séquelle, mon ange. Il est en pleine forme maintenant ! affirme Sarah.

Molly se penche vers l'animal.

— Mon pauvre, tu as eu le même parcours que moi, dis donc ! On va bien s'entendre tous les deux, hein ?

— C'est ce que nous avons pensé en apprenant son histoire et tu te sentiras moins seule avec lui, ajoutent ses parents.

Molly les accompagne jusqu'à leur voiture respective, leur fait un petit signe de la main et rentre chez elle après leur départ.

— Alors, mon toutou tu es content d'être là, hein ? On va devenir de grands amis !

Le chien émet un petit jappement en guise de réponse.

Le reste de l'après-midi se passe tranquillement. La jeune femme range ses courses et se fait un thé. Elle parcourt toutes les pièces de la maison, trop heureuse d'être à nouveau chez elle. Elle s'assoit dans son salon. Buddy saute sur le canapé. Elle lui fait des papouilles un bon moment.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une impression de déjà vu avec toi ! Qu'en penses-tu, mon chien ? demande Molly pensive.

Le lendemain, la jeune femme se réveille un peu confuse. Elle a fait de drôles de rêves dans la nuit. Un prénom lui revient en tête depuis qu'elle a

émergé. Buddy est au bout de son lit, les pattes pliées, s'approchant doucement de la jeune femme. Elle regarde tout autour d'elle avec le sentiment d'oublier une chose importante.

— Je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens toute bizarre aujourd'hui. Allez, viens Buddy, on descend !

Avant son petit déjeuner, Molly sort le chien dans le jardin. La sonnette retentit. Elle aperçoit sa voisine Ginette qui lui fait de grands signes devant la grille. Elle tient une tarte dans les mains.

— Je suis si heureuse de te revoir chez toi, Molly ! Tu m'as beaucoup manqué.

— Entre, Ginette on va boire un café. Hum ! Une bonne tarte aux fraises ! Merci voisine !

— J'ai été bouleversée quand je t'ai vue étendue sur le sol ! Te faire renverser si près de chez toi ! Bref, je ne vais pas te faire revivre ce cauchemar !

Les deux amies sont installées dans la cuisine, dégustant la tarte accompagnée d'un bon café. L'une comme l'autre se réjouit de leurs retrouvailles. Molly jette de temps en temps un coup d'œil au jardin pendant que Ginette lui raconte la vie du village depuis son accident. Buddy joue et court derrière un papillon. En le voyant, la jeune femme a une vision furtive d'elle assise dans l'herbe, un homme près d'elle ainsi que le corniaud.

— Que t'arrive-t-il, Molly ?

— Oh rien, une sorte de déjà vu !

— Comment ça ?

— Depuis que je suis à la maison, je me sens différente, tu vois, comme si des bribes de ma mémoire surgissaient, mais pas dans l'ordre, comme si j'avais déjà vécu la scène. Je ne sais pas si tu comprends ce que je veux dire ? dit-elle troublée. Tu vois, ce chien, j'ai l'impression de l'avoir connu à une autre époque ! C'est dingue, je sais, mais je n'arrive pas à expliquer ce qui m'arrive.

— Tu as sûrement besoin de repos ! Après ce que tu as subi, c'est normal que tu sois chamboulée !

— Oui, tu as peut-être raison.

— Un jour, avec ta mère, nous avons regardé des photos de toi petite. Elle était si perturbée par ton hospitalisation qu'elle les a oubliées chez moi.

Tiens, je te les remets. Je te laisse maintenant, j'ai assez abusé de ta compagnie. Prends bien soin de toi, lui conseille la vieille dame en partant.

La jeune femme lui fait un signe de la main et retourne s'asseoir dans la cuisine. Elle prend les photos machinalement, les regarde une à une. Elle tombe sur un cliché sur lequel elle pose en groupe dans une colonie de vacances à Boscla en Dordogne.

Elle sourit. Cela lui rappelle de bons souvenirs. Elle ne sait plus quel âge elle avait à cette époque. Elle n'a pas revu cette photo depuis son enfance.

Soudain, elle devient blanche comme un linge. Tout lui revient d'un seul coup comme un éclair, pire qu'un ouragan s'abattant sur elle. Elle suffoque, terrifiée par ce qu'elle vient de réaliser en voyant la photo. La petite fille et le petit garçon assis l'un près de l'autre, c'est elle, mais aussi les enfants qu'elle a vus dans un des rêves qu'elle a faits ces derniers temps.

— Ces enfants sont donc réels puisque la petite fille sur la photo, c'est moi ! Je n'y comprends rien. C'est si confus dans ma tête ! se lamente-t-elle.

Molly regarde le chien qui se tient assis à ses côtés.

— Mon pauvre, te voilà avec une maîtresse complètement folle ! lui murmure-t-elle.

Le cabot s'approche, puis pose une patte dans la main de la jeune femme. Soudain, une nouvelle vision surgit dans son esprit. Elle se voit entourée d'animaux, embrassant un homme, le même qu'elle a déjà vu dans l'accident à l'hôpital comme étant le chauffard de la voiture. Elle sursaute, affolée par ce souvenir.

— Mais qui est donc cet homme ? Pourquoi le vois-je constamment dans mes rêves ? s'interroge la jeune femme.

Molly se lève, fait les cent pas, le chien à ses trousses. D'autres images lui viennent à l'esprit. Elle se trouve avec lui dans un paysage neigeux marchant péniblement. Ils sont frigorifiés tous les deux. Elle a l'air plus vieille.

— Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

La jeune femme se précipite dans la salle de bain, se regarde dans le miroir, touche son visage. Non, elle n'a pas changé. Elle est effrayée sans savoir pourquoi. Les images qu'elle voit l'emplissent d'émotions nouvelles qu'elle ne reconnaît pas, qu'elle ne comprend pas. La journée se passe sans autre vision. Elle reste longtemps pensive. Elle se voit confectionnant un repas avec l'inconnu ainsi qu'avec les enfants dans un chalet.

— Pourquoi ne me suis-je pas reconnue ? se dit-elle.

Le soir, elle se couche, allume la télé avant de se mettre au lit puis se ravise.

— Je n'en ai pas de besoin ce soir. Je suis si fatiguée que je vais m'endormir tout de suite.

Une semaine s'écoule tranquillement après sa sortie de l'hôpital. Elle a reçu plusieurs coups de téléphone de ses parents en premier lieu puis d'une collègue de travail. Elle se remet bien de son accident.

Parfois la nuit, elle fait des rêves du jeune homme. Elle se voit l'appeler au loin. Elle est sûre de ne l'avoir jamais rencontré. Pourtant, il lui semble si familier dans ses souvenirs. Par moment, elle se réveille paniquée, des frissons parcourent tout son corps. Elle descend se préparer un chocolat chaud, allume le téléviseur du salon et regarde un DVD. Elle finit par s'endormir avant la fin du film.

Il fait beau. Cela fait maintenant deux semaines qu'elle est en convalescence chez elle. Elle s'occupe, cuisine, lit beaucoup et parfois regarde les informations. Elle promène Buddy dans le village, lui raconte des anecdotes comme s'il était humain.

— Mon pauvre chien, tu ne dois rien comprendre à ce que je dis !

Molly se moque d'elle-même en se disant que la solitude ne lui réussit pas.

Un soir, elle reçoit un appel de son amie Marie-Odile, la mère d'un des enfants de sa classe. Elle est célibataire comme la jeune prof. Au fil du temps, elles se sont découvert des affinités.

— Dis-moi, Molly, la semaine dernière je t'ai parlé d'un groupe qui vient jouer chez nous. Cela te ferait du bien de sortir un peu de chez toi et rencontrer d'autres personnes ! On s'installera à la terrasse du café, devant un bon verre à les écouter.

— Marie-Odile, je ne sais pas. Quand ce concert a-t-il lieu ?

— Samedi prochain à 21 h ! Victor sera chez son père. Allez, dis-moi, oui !

— Bon d'accord ! Tu as raison, cela me fera du bien de voir du monde !

— Super, je passe chez toi samedi ! Bises !

— Sacrée Marie-Odile, toujours partante pour une sortie ! se dit-elle.

Molly aime bien la jeune femme. Elles ont le même âge, les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes passions. Son amie est plus grande qu'elle, les cheveux longs brun foncé avec des lunettes. Elle est amusante tout le temps et trouve toujours des sorties à faire pour occuper leurs week-ends.

— Je vais pouvoir me changer les idées et oublier tous ces rêves étranges !

Le samedi arrive vite. Marie-Odile sonne vers 19 heures. Elles mangent ensemble, rient de tout et de rien. Pendant le repas, Molly raconte tout ce qui lui arrive en ce moment, de ses rêves, de ses souvenirs incohérents qui semblent réels, de la photo d'elle enfant. Elle ne lui cache rien.

— As-tu une idée de ce qui m'arrive, Marie-Odile ?

La mère de famille prend son temps pour répondre. Une drôle d'expression se lit sur son visage. La jeune prof la regarde un peu inquiète, car le silence de son amie la perturbe.

— Oh merde ! Tu ne comprends pas ? s'exclame la mère.

— Non ! Que dois-je comprendre ?

— Tu sors d'un coma, des souvenirs te reviennent et tu ne fais pas le lien ?

— Non ! s'exclame Molly.

— Je crois que tu as vécu dans un autre monde, aux portes de la mort ! explique son amie.

— N'importe quoi ! Tu délires là, ce ne sont que des rêves !

— Oh non ! Je suis sûre de ce que j'avance. Pendant ton coma, tu as fait un voyage dans l'au-delà. Ton esprit a quitté ton corps pendant ton arrêt cardiaque. Un voyage astral, tu comprends ?

— Je ne peux pas y croire ! C'est insensé ! argumente Molly.

— Pas tant que cela ! Quand on meurt, notre énergie va bien quelque part, non ? Est-ce que la mort représente vraiment la fin pour toi ?

Après un repas assez mouvementé, l'une contredisant l'autre dans ses convictions, les deux amies parviennent à un consensus et mettent fin à la polémique. Elles font un tour dans la salle de bain pour se refaire une beauté. D'un commun accord, elles ont décidé de ne plus en parler pour le reste de la soirée. Elles partent assez tôt pour avoir une place au plus près du groupe de musiciens.

— Pour une fois que le maire organise un événement exceptionnel, il aurait été dommage de louper ça ! dit la mère de famille.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi ! répond la jeune prof encore troublée par les révélations de son amie.

Molly s'est faite belle pour l'occasion. Elle a mis des talons hauts, mais regrette assez vite son choix. Elle n'a pas pensé à la rue piétonnière pavée. Le café est situé près du domicile de la jeune femme. Elles sont donc parties à pied toutes les deux.

— Tiens, cette table te convient ? demande Molly.

— Génial ! Pile la bonne place en face de l'orchestre. On va pouvoir mater les musiciens !

— Marie-Odile, tu n'es pas sortable !

Elles rient de bon cœur toutes les deux. Elles s'installent à la table et passent leur commande. Il fait très doux. La serveuse pose son plateau et fait tomber le sac à main de la jeune prof. Aussitôt, un homme le ramasse et le lui tend. Il la fixe intensément puis comme une évidence lâche ce simple mot :

— Molly ! Non !

— Je n'arrive pas à y croire, Marc !

Remerciements

Je témoigne ma profonde gratitude aux personnes suivantes :

À ma correctrice Annabelle Gilbert sans qui je n'aurais pas présenté ce manuscrit.

À mon énergéticienne Dyana qui m'a aidée à croire en moi et en mes capacités.

À mon ange gardien Gaïa qui m'a poussée à écrire ce roman.

OceanofPDF.com

Découvrez plus de Ebooks !

OceanofPDF.com

Imprimé en Allemagne
Achevé d'imprimer en février 2023
Dépôt légal : février 2023

Pour

Le Lys Bleu Éditions
40, rue du Louvre
75001 Paris

OceanofPDF.com